

Lucy Kirkwood

Chimerica

Traduit par Louise Bartlett

Scène ouverte

L'Arche

Lucy Kirkwood Chimerica

*Traduit de l'anglais par
Louise Bartlett*

ISBN : 978-2-85181-990-1

Titre original : *CHIMERICA*

© 2013 by Lucy Kirkwood

Tous droits réservés

© 2020, L'Arche Éditeur

pour la version française

86, rue Bonaparte 75006 Paris

www.arche-editeur.com

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit sans le consentement de L'Arche est illicite et constitue une contrefaçon ; elle doit donc faire l'objet d'une demande préalable adressée à L'Arche.

Conception graphique de la couverture :
Susanne Gerhards

L'Arche

NOTE DE L'AUTEUR

L'homme au char a bien existé. Des photos de lui ont bien été prises. Au-delà de ça, tout ce qui se passe dans la pièce est un saut dans l'imaginaire.

C'est particulièrement vrai concernant le journaliste au cœur de l'histoire, qui n'est aucunement inspiré d'une vraie personne, vivante ou non. Il n'est pas non plus un amalgame de plusieurs d'entre eux. Joe est purement fictionnel.

L'une des raisons pour lesquelles j'ai pu prendre cette liberté est que l'image de l'homme au char que nous connaissons circule sous diverses formes. Il existe au moins six photos connues de cet événement. La pièce se déroule dans un univers imaginaire où il en existe sept. Celle de Jeff Widener est la plus célèbre, et je lui suis très reconnaissant de nous avoir permis d'utiliser sa photo pour la promotion de la pièce. Stuart Franklin, Charlie Cole, Arthur Tsang Hin Wah et Terril Jones sont les autres photographes ayant immortalisé l'événement. Joe ne représente en aucun cas l'un de ces hommes.

Les sources d'inspiration de la pièce sont trop nombreuses pour être citées ici, mais il faut une mention spéciale pour les livres : *Unreasonable Behaviour* de Don McCullin, et *Quand la Chine gouverne le monde* de Martin Jacques, des travaux que je me suis retrouvée à consulter sans cesse au fil des années, ainsi que deux ouvrages de Susan Sontag, *Sur la photographie* et *Devant la douleur des autres*, et le documentaire de PSB sur l'homme au char. Niall Ferguson a inventé la formule « Chimerica », je l'ai lue dans son

livre *The Ascent of Money*. Les souvenirs d'Anchee Min, parus dans l'ouvrage Taschen sur les affiches de propagande chinoise et dans son propre livre, *L'Azalée rouge*, m'ont été très utiles pour créer le personnage de Ming Xiaoli.

La pièce a été écrite en six ans, elle doit beaucoup à de nombreuses personnes qui m'ont apporté leur aide durant cette période. J'aimerais remercier :

Jack Bradley de m'avoir commandé la pièce, ainsi que Dawn Walton, pour leurs conseils et leur soutien dans les premières versions. Ben Power d'avoir sauvé la pièce quand elle s'est trouvée sans domicile, pour ses conseils en dramaturgie et ses encouragements. Rupert Goold et Robert Icke dont la foi durable en cette pièce a permis sa création sur scène. Michael Attenborough et Lucy Morrison d'avoir adopté la pièce avec une telle passion, de l'avoir accueillie à l'Almeida, et d'avoir remué ciel et terre pour qu'elle bénéficie de la meilleure production possible. Et Devlin et Chiara Stephenson, dont les merveilleux décors ont grandement influencé les idées et rythmes des versions finales. Robin Pharaoh, dont le cours intensif sur la façon de faire des affaires en Chine a été d'une valeur inestimable. Choon Ping et Bobby Xinyue, pour leur connaissance de la langue et de la culture chinoises, et leur travail sur les traductions en mandarin. Stuart Glassborow. Ruru Li. John Bashford et les étudiants de LAMDA. Mel Kenyon, pour son soutien sans faille et ses commentaires perspicaces.

Surtout, Lyndsey Turner, pour son sens rigoureux de la dramaturgie, son dévouement, son travail acharné et son imagination théâtrale. On ne saurait surestimer la dette que la pièce et moi-même avons envers elle.

Et toujours, Ed Hime.

Les images figent. Les images anesthésient.

Susan Sontag

Je crois au pouvoir de l'imagination, à sa capacité à refaire le monde, de libérer la vérité qui est en nous, de retenter la nuit, de transcender la mort, d'enchanter les autoroutes, de nous gagner les bonnes grâces des oiseaux, de nous assurer les confidences des fous.

J.G. Ballard

PERSONNAGES

JOE SCHOFIELD
FRANK HADLEY
MEL STANWYCK
TESSA KENDRICK
ZHANG LIN
HERB
BARB
ZHANG WEI
DOREEN
PAUL KRAMER
SERVEUSE
ZHANG LIN JEUNE
LIULI
MARIA DUBIECKI
DAVID BARKER
MARY CHANG
FEMME AU CLUB DE STRIP-TEASE
MICHELLE
L'OFFICIER HYTE
DEALER
JENNIFER LEE
FENG MEIHUI
PENGSI
ÉPOUSE DE PENGSI
MING XIAOLI
KATE DENG
PETER ROURKE
DAWN
JUDY
GARDE
BENNY
INFIRMIÈRE

Aussi FOULE, SERVEUSE, HÔTESSE DE L'AIR, SOLDATS, COUPLE AU RESTAURANT, BARMAID, FILLE DANS LE CLUB DE STRIP-TEASE, CAMERAMAN, GARDES, EMPLOYÉ DE GALERIE

NOTE SUR LE TEXTE

/ indique des répliques qui se chevauchent.

– indique une interruption abrupte.

* indique que deux ou plusieurs personnages parlent en même temps

, seul sur une ligne indique un temps.

Un temps n'implique pas forcément une pause. Il peut aussi signaler un changement dans le fil de pensée d'un personnage, ou d'énergie. Lorsque des répliques sont interrompues par une virgule ou un tiret cela indique généralement une respiration, une hésitation, ou qu'un personnage cherche ses mots. Les acteurs sont libres de ne pas en tenir compte.

LES NOMS CHINOIS

Pour celles et ceux qui l'ignorent, il est utile de savoir qu'en chinois le nom de famille est placé en premier, le prénom en seconde position. Traditionnellement, un nom de génération, partagé par les membres de famille d'une même génération, est en préfixe du prénom.

Ainsi, pour Wang Pengfei, Wang est son nom de famille, Peng son nom de génération, partagé avec son frère, et Fei son prénom.

Les femmes mariées ne prennent pas le nom de famille de leur époux, mais gardent le leur.

ACTE 1

SCÈNE UN

Une image d'un homme en chemise blanche portant deux sacs de courses, debout face à une colonne de chars. Il est important qu'il soit chinois... mais on ne le voit pas sur la photo. Il est important qu'elle ait été prise par un Américain... mais on ne peut pas le savoir en la regardant. C'est une photo d'héroïsme. C'est une photo de contestation. C'est une photo d'un pays faite par un autre pays.

SCÈNE DEUX

5 juin, 1989. Une chambre d'hôtel surplombant la place Tiananmen. La scène est coupée en deux. JOE SCHOFIELD (dix-neuf ans) parle d'un téléphone fixe avec son rédacteur en chef, FRANK (quarante-cinq ans), qui se trouve dans la rédaction d'un journal new yorkais. JOE a son appareil photo autour du cou, il regarde la place en contrebas. Il est environ 10 heures du matin pour JOE, 11 heures du soir pour FRANK.

FRANK. On essaye de te trouver une place dans le 10h15 pour quitter Pékin demain matin, mais c'est le chaos à l'aéroport, la BBC pourrait avoir une place dans leur charter, tu as déjà rencontré Kate Adie ?

JOE. Non, je ne crois pas.

FRANK. Elle est super. Tu es vraiment sûr de ne pas être blessé ?

JOE. Je t'ai dit, je vais bien.

FRANK. J'aurais jamais dû t'envoyer si loin, pas si tôt, pas tout seul, une situation comme ça, il faut de l'expérience –

JOE. C'était une manifestation étudiante, on savait pas que ça tournerait au massacre, / pas vrai ?

FRANK. Tu n'es même pas en âge de boire de l'alcool bon Dieu, qu'est-ce que je – ne ressors pas, d'accord ? Tu restes là, à l'hôtel, occupe-toi juste de nous ramener ces pellicules.

JOE. Tu vas me donner la une, Frank ?

FRANK. Oui Joey, je pense que trois cents Chinois abattus par leur propre gouvernement mérite un poil plus qu'une centaine de mots en page 6, pas toi ?

JOE. C'était plus que ça. J'y étais, Frank, c'était – trois cents, c'est ce qu'ils disent ? Je ne sais pas, mais c'était beaucoup plus que –

JOE se fige, regardant par la fenêtre.

JOE. Oh putain.

JOE s'approche de la fenêtre, s'accroupit, regardant l'homme qui s'est avancé.

FRANK. Joe ?

JOE. Oh putain, qu'est-ce qu'il fait ? Qu'est-ce qu'il – nom de Dieu, bouge de là, espèce de –

JOE se rend compte que l'homme agit tout à fait intentionnellement.

Oh mon Dieu.

FRANK. Qu'est-ce qui se passe ? Joey, parle-moi, qu'est-ce que tu –

JOE. Ce type. Il a des... sacs, comme des sacs de courses et il... il s'est mis devant les chars, et il est juste debout là comme – enfin ils pourraient juste lui rouler dessus. Mais il ne bouge pas, il *ne bouge pas*, il est, il est incroyable, si seulement tu pouvais...

JOE regarde, médusé, le souffle coupé. Mine sans s'en rendre compte les gestes de l'homme au char, comme s'il tenait deux sacs de courses.

FRANK. Ok Joe, ne t'en fais pas, on va te / sortir de –

JOE. Tu peux la boucher une seconde ?

Frank, ce type, il a mon âge.

Je crois que je suis sur le point de le voir se faire descendre.

Silence. JOE lève son appareil photo. Commence à prendre des photos.

FRANK. Alors, ils l'ont fait ?

JOE. Non. Pas encore. Je vais poser le téléphone un instant.

JOE pose le combiné. Prend des photos. Soudain, des coups à la porte.

(à voix basse) Merde.

Il raccroche tout doucement.

FRANK. Joe ? Qu'est-ce qui se passe –

Noir sur FRANK. JOE rembobine rapidement la pellicule dans son appareil. Il sort la pellicule, en attrape d'autres déjà utilisées dans son sac, vide un sac en plastique de sous-vêtements sales, y met les rouleaux, fait un nœud serré. Le téléphone sonne. JOE fait un geste silencieux en direction du téléphone, court à la salle de bains. Le téléphone arrête de sonner. Les coups cessent. JOE revient sans les pellicules. Écoute. Il va à la porte, y colle son orelle. Met une nouvelle pellicule dans son appareil, prend une série de photos de la moquette. Tremblant d'adrénaline. Prend son sac photo, des pellicules. Enfile sa veste. Le téléphone sonne, il se jette dessus, chuchote :

JOE. Frank ?

Lumières sur FRANK.

FRANK. Bon Dieu Joey, tu me fais quoi là !

JOE. Il y avait des putain de gardes à la porte !

FRANK. Alors, ils sont partis ? Ça va ?

JOE. Ouais ! J'ai le cœur putain qui, genre, tu vois ?

FRANK. Ouais, et tes pellicules ?

JOE. Je les ai mises dans le réservoir d'eau des toilettes –

FRANK. Bien joué. T'as une bonne photo du gars ?

JOE. Je sais pas, j'ai juste shooté et prié, écoute, Frank, je te rappelle –

FRANK. Non tu ne rappelles pas, tu restes en ligne, / tu m'entends !

JOE. Frank, je l'ai perdu, je / dois –

FRANK. Comment ça tu l'as perdu ?

JOE. Je veux dire que je ne le vois plus, je dois descendre, voir si je peux –

La porte s'ouvre avec fracas. Une meute de SOLDATS CHINOIS entre. JOE laisse tomber le téléphone, se met debout, lève les mains, recule.

FRANK. Joe ? JOEY !

Noir sur FRANK tandis que les SOLDATS hurlent sur JOE en mandarin. JOE reste immobile avec les mains en l'air tandis qu'un SOLDAT le met en joue et un autre attrape son appareil photo, sort la pellicule, jette l'appareil contre le mur. Envoie un coup de poing à JOE dans l'estomac. JOE s'écroule au sol. Chaos, violence, cris en dialectes chinois alors qu'on avance de vingt-trois ans à...

SCÈNE TROIS

Un avion. JOE a quarante-deux ans. MEL STANWYCK (quarante-cinq) à sa droite, TESSA KENDRICK (anglaise) à sa gauche, lit un magazine et avale un cocktail. JOE et MEL boivent des bières.

MEL. C'est un hôtel sept étoiles Joe. Pourquoi t'aurais pas envie d'un hôtel sept étoiles ?

JOE. Je t'ai dit –

MEL. Le site internet dit qu'il y a un « jardin feng shui ». Un jardin feng shui, Joe.

JOE. Ouais mais j'ai pas vu Zhang Lin / depuis –

MEL. Bien sûr, c'est vrai, ton ami.

Une HÔTESSE DE L'AIR entre. TESS lui parle tout bas, elle prend la verre vide de TESS et sort.

JOE. La première fois que je suis retourné à Pékin, Mel, j'étais tellement novice t'y croirais pas, Zhang Lin demande à me rencontrer, propose de m'enseigner le mandarin, il m'a acheté un *costume* – je t'ai raconté ça, qu'il m'a acheté un putain de costume Armani ! On n'a que deux jours, je veux juste passer un peu de temps avec lui. Et Frank ne validera pas tes notes de frais, pas pour un endroit pareil.

JOE montre à MEL quelques photos sur son téléphone.

MEL. Ah mais je vais négocier un prix. Je dois passer deux jours dans une usine de plastique chinoise, je veux un minibar sept étoiles pour m'endormir. (*À propos des photos*) C'est quoi ça ?

JOE. Somalie.

MEL. T'as vu Greg là-bas ?

JOE. T'es pas au courant ?

MEL. Mort ?

JOE. De la taille aux pieds seulement. Un sniper de treize ans.

MEL. Oh ça craint. Je vais devoir trouver un nouveau partenaire de squash.

PILOTE (*voix off*). Bienvenue sur le vol 9012 de New York JFK à destination de Pékin, atterrissage prévu dans environ quinze heures.

MEL lui rend le téléphone. L'HÔTESSE DE L'AIR apporte un nouveau cocktail à TESS.

MEL, à voix basse. Tu sais que c'est son troisième depuis qu'on s'est installés ?

JOE regarde, hausse les épaules. Ils sont offerts, non ?

MEL. Je dis juste que quinze heures à côté de Zelda Fitzgerald, ça risque d'être agité.

TESS les regarde. MEL sourit immédiatement, amical, lève sa bière.

Santé !

TESS baisse les yeux de nouveau sur son magazine.

TESS. Une fiotte avec du poil au torse.

JOE. Pardon ?

TESS tourne une page. C'est comme ça que Zelda Fitzgerald a décrit Hemingway.

Pause. JOE et MEL se regardent.

MEL. Change de place avec moi.

JOE. Non. (À TESS). Alors c'est votre premier séjour à Pékin ?

Elle lève les yeux du magazine. Sourit.

TESS. Oui.

Elle baisse les yeux de nouveau sur son magazine. MEL se penche par-dessus JOE.

MEL. Affaires ? Loisirs ?

TESS, toujours en train de lire. C'est une question ou une proposition ?

MEL. Oh, ma belle, je suis journaliste et tout juste divorcé, bon pour aucun des deux, mais écoute, j'ai un conseil pour toi : ne mange pas de poulet.

JOE. Ne l'écoute pas – tu peux manger du poulet, le poulet / est très bien –

MEL. Le poulet chinois, si t'étais athlète, et que tu mangerais ce poulet, je t'assure les stéroïdes qu'ils mettent dans cette merde, tu passerais pas un contrôle antidopage.

JOE. La fais pas flipper.

MEL. Pour de vrai.

JOE. Tu parles mandarin ?

MEL. Et ne mange pas le bœuf non plus, à moins d'être sûr que c'en est vraiment.

TESS soupire. Referme son magazine.

TESS. Je le lis un peu.

MEL. Ils ont une peinture, tu vois, ils peignent le poulet, pour que ça ressemble à du bœuf, mais c'est pas du bœuf. C'est le Lance Armstrong de la volaille.

JOE. Mel, dis-lui pour l'endroit.

MEL. Quel endroit ?

JOE. L'endroit, notre endroit, avec le *baozi* et le connard de serveur.

MEL. Oh mon Dieu, ouais, ok, tu dois aller à ce restaurant –

JOE. Note-le lui.

MEL. Je te le note, tu aimes la nourriture épicée ?

TESS. J'ai une bouche en titane.

JOE. Alors tu travailles sur quoi là-bas ?

TESS. Je ne peux pas vraiment en parler.

JOE. Non évidemment, mais ?

JOE et MEL la regardent pleins d'espoir.

TESS. Je classe les gens. Par, bah, tout, habitudes de consommation, appartenances politiques, pratiques sexuelles. J'affine un système de profilage utilisé par... une entreprise, nous avons un modèle occidental mais il doit être adapté au marché chinois.

JOE. Donc je ne suis pas un petit bijou unique, contrairement à ce que me disait ma mère ?

TESS. Désolée de devoir te l'annoncer. L'individu n'existe pas.

MEL. Évidemment, enfin, peut-être pas en Chine, rah, je déteste ces conneries.

TESS. Pardon ?

MEL. Ces « si tu as une majorité de A, tu es faite pour les mariages d'été ! » de merde, cette insistance que les gens sont une sorte de... race bovine, et se rangent eux-mêmes par constellations débiles, à prédire mon *avenir* en fonction de ce que je mets dans mon café. Je connais des Démocrates qui jouent au golf avec Donald Trump, j'ai rencontré des polonais miséreux capables de réciter par cœur les poèmes de Walt Whitman, des millionnaires incapables de tenir un putain de couteau à poisson, tu te rends dans un pays d'un *milliard* d'habitants pour fabriquer de jolies boîtes dans lesquelles les ranger ?
TESS le fixe. *Vide son verre.*

TESS. Ok, j'en suis, je crois, à quatre verres maintenant, mais je dirais, voyons, je dirais que tu es probablement... Groupe O, avec des traits du groupe B.

MEL. Groupe O, groupe O, mais que c'est *triste*, quelle façon tellement *prosaïque* de voir / tes congénères !

TESS. Là-dedans, je dirais que tu es antimatérialiste. À un moment donné tu as sans doute été citadin branché avec une touche de jeune prodige, mais c'est sans doute derrière toi tout ça maintenant, pas vrai ? Tu vois ton travail plus comme une carrière qu'un boulot, tu te définis comme international plutôt que national, tu n'es fidèle à aucune marque, ton film préféré est *Les Affranchis*, tu penses que le cannabis doit être légalisé, que c'est aux femmes de gérer la contraception, que la vie est ce qu'elle est, que les enfants devraient manger ce qu'on leur sert et que les vrais hommes ne pleurent pas.

Je suis désolée, c'est un peu limité, j'aurais besoin de poser quelques questions supplémentaires.

JOE. C'est une sorcière.

20

MEL. Non, d'accord, parce que d'accord a) ce truc à propos de la contraception c'est faux, parce que *moi* j'ai eu une vasectomie, b) *Les Affranchis* n'est même pas dans mon top dix.

TESS. *Chantons sous la pluie ?*

MEL sort son livre. J'ai envie de lire maintenant.

TESS. Je sais, c'est horrible hein ? Personne n'aime savoir qu'il est banal. (*À l'hôtesse de l'air, tendant son verre*) 'Scusez-moi ? Quand vous aurez un instant ? Merci.

JOE. Tu vas t'occuper de moi maintenant ?

TESS. Je ne suis pas une machine.

PILOTE (*voix off*). Mesdames et Messieurs, nous allons bientôt décoller. Il est 20h52 heure locale et le ciel est dégagé.

L'avion commence son décollage. TESS ferme les yeux.

TESS, à voix basse. Oh, merde. Oh, merde.

JOE sourit. Qu'est-ce tu as ? C'est juste la Chine qui fonce sur toi à huit cents kilomètres heure.

TESS. Arrête !

JOE. Ça va ?

TESS. Non. Non, j'ai peur qu'on s'écrase et qu'on meure.

JOE. Le décollage c'est le pire. Ça ira une fois qu'on sera en l'air.

MEL. Tu sais pourquoi ils disent de se recroqueviller ? Pour éviter que tes dents se brisent et pouvoir identifier ton cadavre grâce à ton dossier dentaire.

JOE. Mel ! Laisse-la tranquille, elle a peur.

MEL. Comme nous tous, chaton. Comme nous tous, écoute ça : « J'aime beaucoup embrasser, dit-elle, mais je ne le fais pas très bien. »

JOE prend la main de TESS.

JOE. Salut. Je m'appelle Joe Schofield.

TESS. Tessa Kendrick.

21

MEL, regardant la couverture du livre. Ce mec. Ce putain de mec.

JOE et TESS se regardent tandis que l'avion s'élève dans le ciel.

SCÈNE QUATRE

Place Tiananmen. Un immense portrait de Mao. JOE serre la main de ZHANG LIN.

JOE. Tu n'as pas du tout changé.

ZHANG LIN. Faux, j'ai pris cinq centimètres ici – (*montre son ventre*). Tu es malpoli de ne pas l'avoir remarqué.

JOE. Voilà l'hôtel dans lequel j'étais, là-bas. Je vois ma fenêtre –

ZHANG LIN. Oui, oui, je sais, tu me l'as dit. Quinzième étage, quatrième fenêtre, c'est bizarre qu'ils ne l'aient pas encore renommé en ton honneur. Tu as mangé ?

JOE grimace. Nourriture industrielle de cafétéria.

ZHANG LIN. C'est vrai, ton voyage. Il s'est bien passé ?

JOE. Terrifiant. T'es déjà allé dans l'un de ces endroits ?

ZHANG LIN. Mon frère est contremaître dans une usine, juste à côté de Pékin.

JOE. Mel a parlé avec ces femmes, elles gagnaient à peu près cinquante dollars par mois, pour quinze heures de travail par jour, et dormaient par terre –

ZHANG LIN. Zhang Wei a commencé comme ça. Là où il travaille maintenant, c'est beaucoup mieux. Il gagne mille dollars par mois. Son fils étudie à Harvard.

JOE. C'est juste que je, je me suis senti tellement coupable –

ZHANG LIN. Oui, tu as raison, nous aussi on pense que c'est de votre faute. Il me semble avoir lu un livre sur le

Mayflower, traversant l'Atlantique. Apparemment c'était assez terrifiant aussi. Tu as entendu parler de ce navire ?

JOE. Oui, Zhang Lin, j'ai entendu parler du *Mayflower*. Mais ils ne sont pas en route pour un nouveau pays –

ZHANG LIN. Bien sûr que si. Il est juste au même endroit que l'ancien sur la mappe-monde.

JOE. T'aurais dû être avocat, tu sais ?

ZHANG LIN. J'aime bien enseigner. Je suis prof d'anglais dingue maintenant, je t'ai dit ?

JOE. Oui, tu m'as dit, je pensais que c'était une métaphore ou –

ZHANG LIN. Non ! J'emmène mes étudiants sur le toit, on crie de l'anglais au ciel. Tu cries, tu apprends. Conquérir l'anglais pour renforcer la Chine ! Ça a un petit côté fasciste mais c'est utile pour la conjugaison. Tu as l'air fatigué, Joe.

JOE. Merci.

HERB, un touriste américain de Boston, s'approche de JOE, ayant repéré un visage blanc.

HERB. Pardon, vous êtes américain, n'est-ce pas ?

JOE. *Lo siento, señor, no le puedo ayudar.*

ZHANG LIN. Joe, tiens-toi bien. Mon ami plaisante avec vous Monsieur.

HERB. Ah. Je me demandais si vous pourriez prendre une photo de moi et ma femme ?

BARBARA s'approche. HERB l'enlace. Passe son appareil photo à JOE.

ZHANG LIN. C'est un honneur pour vous. Cet homme est l'un des meilleurs photographes au monde.

HERB. Barb, t'entends ça ? Vous êtes célèbre ?

JOE. Non, / Zhang Lin, ne –

HERB. Non, mais vous faites des expositions ?

JOE. Vous connaissez le MoMA ?

HERB. Évidemment. Évidemment que je –

JOE. Eh bien, monsieur, ils n'ont jamais entendu parler de moi. Vous vous resserrez un peu ?

HERB et BARBARA se rapprochent l'un de l'autre.

HERB. Barb est dingue d'histoire. Elle voulait voir la place Tiananmen. Hein chérie ?

BARBARA. J'aime élargir mon horizon. Rentre le ventre, Herb.

HERB rentre son ventre pendant que JOE prend la photo.

JOE sourit. Rend l'appareil photo.

JOE. Bon séjour à vous deux.

Les touristes s'en vont. JOE prend son appareil, se retourne vers l'hôtel, en prenant des photos. ZHANG LIN regarde, nerveux, un HOMME en civil tenant un parapluie qui s'approche l'air de rien.

ZHANG LIN. Joe.

JOE. Je n'arrive pas à croire qu'ils ne l'aient pas encore démolì. À chaque fois que je reviens, je suis étonné qu'il soit encore là.

ZHANG LIN. Joe, range ton appareil.

JOE va prendre une photo. L'HOMME ouvre son parapluie devant JOE, bloquant la prise de vue. JOE regarde ZHANG LIN. Comprend. Il baisse son appareil.

Tu veux poser ton sac à l'appartement, boire une bière ?

JOE. Carrément.

ZHANG LIN. Mon frère va passer. Il veut nous inviter à dîner.

Lumière sur l'appartement de ZHANG LIN. ZHANG LIN et JOE avec des bières. Ils boivent depuis un moment, emmitoufflés contre le froid. À chaque fois que ZHANG LIN boit une gorgée de bière, il trinque avec sa bouteille contre celle de JOE. JOE est debout, il joue la scène qu'il décrit.

JOE. Alors voilà, je suis là debout, mon rédacteur en chef en ligne qui pète un plomb, et l'homme au char s'avance, il avance tout droit, et mon cœur est / juste –

ZHANG LIN. Je sais, tu l'as dit, puis les gardes arrivent, et tu mets les pellicules dans le réservoir / des toilettes –

JOE. C'est ça, et puis il est juste... parti, il est juste. Ce mec. Zhang Lin, ce putain de mec, je ne peux pas, je ne peux toujours pas... parce que comment un mec comme ça peut juste disparaître ? Sortir d'un massacre, avoir le putain de courage de, de, de se dresser, de dire c'est mal. C'est mal et, et il faut bien que quelqu'un le dise.

Il est perdu dans ses pensées, captivé par son souvenir.

ZHANG LIN. T'as pas rencontré Nelson Mandela ?

JOE. Les gens disent toujours ça mais, c'est leur boulot, aux politiciens, de s'exposer, ils ont toute une putain de machine autour d'eux, il avait quoi l'homme au char ? Rien. Des sacs en plastique, c'est tout.

ZHANG LIN. Et toi tu n'as qu'un appareil photo.

JOE. Bien sûr, et en vingt-trois ans je n'ai jamais rien fait qui soit à la hauteur de la moitié d'une minute de la vie de cet homme-là. Ah, mais tais-toi Joe.

Tu sais, tu devrais venir aux États-Unis.

ZHANG LIN rit.

Je suis sérieux.

ZHANG LIN. Ce n'est pas possible.

JOE. Bien sûr que si. À cause de la carte verte tu veux dire ? Écoute, tu sais combien de connards des beaux quartiers veulent que leur progéniture parle mandarin ? Tu pourrais tout rafler.

ZHANG LIN. Rafler quoi ? Des galères ?

JOE. Très drôle. Je suis sérieux, tu devrais venir à New York.

ZHANG LIN. Pour quoi ? Starbucks ? Des cafards ? Je peux avoir les deux ici.

JOE. Bien sûr, et Wal-Mart et McDonalds, / je sais, ça devient comme l'Amérique, mais –

ZHANG LIN. Vous avez Wal-Mart. Pourquoi on n'a pas droit à Wal-Mart, nous ?

JOE. Mais sans aucun des aspects positifs, t'en veux pas de ces choses-là ?

ZHANG LIN. Ça se passe bien ici. Mieux. Tu sais à quel point ça a changé, à quelle vitesse ?

JOE. Bien sûr, mais ce pays, sérieusement –

ZHANG LIN. Ce pays te possède. Tu ne peux plus nous faire la leçon. Je suis abonné à un site, pour mes cours, il m'envoie des nouveaux mots et expressions d'argot américain toutes les semaines. Tu sais quelle expression j'ai apprise cette semaine ? Précipice fiscal.

JOE. C'est juste que je, je me souviens quand j'étais ici en 1989 et il y avait de l'espoir, dans les rues, sur la place, des gens, qui... imaginaient un, un, un avenir ou quelque chose / et c'est passé où tout –

ZHANG LIN. Je ne veux pas en parler.

JOE. Oui je sais, seulement je l'ai vu, moi aussi –

ZHANG LIN. Oui, là-haut de ta chambre d'hôtel, en train de prendre des photos. Derrière ton appareil, billet d'avion en poche, moi j'y étais. En bas, sur la place, des balles de la taille de ton pouce, hein ? Les dum-dum, elles s'ouvrent à l'intérieur de ton corps. Ils nous ont plongés dans le noir –

JOE. Zhang Lin –

ZHANG LIN. Ils ont éteint les lumières pour nous faire peur et ensuite... Je ne sais pas. Peut-être qu'elles ne se sont pas rallumées pour moi.

ZHANG LIN lève sa bouteille vide.

On en prend une autre ?

ZHANG LIN sort une autre bière du frigo. Cherche l'ouvre-bouteilles.

JOE. Je suis désolé. C'est juste. Je ne sais pas, si tu tapes Place Tiananmen dans un moteur de recherche ici, tu obtiens trois pages de l'office du tourisme, l'homme au char est mort, dans tous les sens du terme, et tout ça pour quoi ?

ZHANG LIN. L'homme au char ? Qu'est-ce que tu – tu veux réduire ça à un homme ? On était cent mille Joe, on n'est pas morts ! On a juste fait des choix que tu n'approuves pas ! T'as vu l'ouvre-bouteilles ? J'arrive pas à – bref, qui t'a dit ça ?

JOE. Quoi ?

ZHANG LIN. Qui t'a dit que l'homme au char était mort ?

JOE. Je ne sais pas. J'ai juste pensé que... pardon, qu'est-ce que tu – ?

ZHANG LIN *cherche*. Les objets se déplacent tout seuls dans cet appartement.

JOE. Alors il est où ?

ZHANG LIN. Je ne sais pas.

JOE. Non mais qu'est-ce que t'es en train de dire ?

ZHANG LIN. Rien. J'ai bu tout l'après-midi, j'aurais pas dû.

ZHANG LIN arrête de chercher. Essaye de décapsuler la bouteille avec les dents.

JOE. N'aurais pas dû quoi ?

Fais pas ça – tu vas te casser une dent.

ZHANG LIN *rit*. Tu flippes pour une dent !

JOE. Tu dis qu'il est / encore en vie ?

ZHANG LIN. Tu connais ce film ?

JOE. Mais, mais c'est ça que tu es en train de dire ?

ZHANG LIN. Jack Nicholson, / il est pas mal –

JOE. Oh mon Dieu. Oh mon Dieu, il est vivant ? Zhang Lin, s'il te plaît il faut que tu –

ZHANG LIN. C'était il y a vingt-trois ans.

JOE. Oui ou non ?

ZHANG LIN. Joe.

JOE. Oui ou non ?

ZHANG LIN. Il est allé en Amérique, je crois. New York, probablement. Beaucoup des organisateurs sont allés à New York. Après. En août, la plupart de mes amis étaient partis.

JOE. Tu n'as jamais parlé de ça avant.

ZHANG LIN. Tu n'as jamais demandé.

JOE. Tu le connaissais ?

ZHANG LIN. Non. Pas bien.

JOE. Mais – alors tu connais son nom ?

ZHANG LIN. Qu'est-ce que ça peut faire ? Il y a de grandes chances qu'il soit mort, il est probablement allé en Amérique et s'est fait renverser par une Cadillac sur la route 66.

JOE. Tu sais comment il s'appelle ?

ZHANG LIN. Ou son cœur a explosé d'avoir mangé trop de bœuf.

JOE. Comment il s'appelle ?

ZHANG LIN. Il l'aura changé. Il s'appellera Brian Simpson / ou –

JOE. Alors dis-le moi. S'il te plaît.

ZHANG LIN. Je crois que c'était Wang Pengfei.

JOE. Wang Pengfei ?

ZHANG LIN. Bref, t'as pas d'autres soucis ? Ton pays, il est – c'est quoi le mot ? Baisé ?

JOE. Ok, tu peux avoir ma voix. Puisque tu te fous d'avoir la tienne. Choisis mon candidat et je voterai pour lui.

ZHANG LIN. Ok. J'aime bien Clinton.

JOE. Ok, bah t'as quatre ans de retard. Ou quatre ans d'avance, je sais pas, elle vient de démissionner. T'as deux options, Obama ou Romney.

ZHANG LIN. Romney déteste les Chinois. J'aime bien Clinton.

JOE. Pourquoi ?

ZHANG WEI (*off, mandarin*). Il est là ? Il est là ?

ZHANG LIN. Les femmes portent la moitié du ciel.

ZHANG WEI *entre, avec deux sacs de courses. Il porte des Nike néon, est ravi de voir JOE.*

ZHANG WEI (*mandarin*). Il est là !

ZHANG WEI *largue ses sacs. Serre la main de JOE avec enthousiasme.*

ZHANG LIN. Voici mon frère, Zhang Wei. (*mandarin*) Voici Joe. Il vient de me donner sa voix aux élections.

ZHANG WEI. (*mandarin*) Une élection tous les quatre ans. Pas étonnant qu'ils n'arrivent à rien.

ZHANG LIN. Il parle mandarin.

JOE (*mandarin hésitant*). Pas très bien.

ZHANG WEI (*français*). Mon garçon. Mon garçon Benny. Université Harvard.

Il fait un geste à ZHANG LIN, « dis-lui ».

ZHANG LIN. Mon neveu, il est tout juste diplômé de Harvard. Un gamin très intelligent. Il va s'installer à New York, on aimerait bien que tu passes le voir.

JOE. Bien sûr, je le ferai.

ZHANG WEI. Mes chaussures, dis-lui pour mes chaussures, face de chien.

ZHANG LIN. Zhang Wei, il a acheté ces vilaines chaussures.

JOE. Très jolies, il t'a appelé comment là ? À l'instant, il t'a appelé chien... quelque chose –

ZHANG LIN. Ah. Face de chien, oui. C'est un nom de famille. Quand les bébés sont petits, on leur donne un nom de lait, des mots qui donnent l'impression qu'ils sont affreux. Pour éviter que le Roi de l'Enfer vienne les voler. Le mien m'est resté. Mangeons.

JOE. On va où ?

ZHANG LIN. Dans un endroit très spécial, j'ai économisé, ça s'appelle « Pizza Hut ».

JOE. Oh. Bien sûr. Génial. Il faut juste que je passe un coup de fil.

Un temps. Puis ZHANG LIN éclate de rire. À ZHANG WEI, en mandarin.

ZHANG LIN. T'as vu sa tête !

ZHANG WEI. Qu'est-ce que t'as dit ?

ZHANG LIN. Je lui ai dit qu'on allait à Pizza Hut !

ZHANG WEI rigole. Fait un geste vers l'un de ses sacs, qui contient une autre paire de chaussures.

ZHANG WEI. Il faut juste que je change de chaussures.

SCÈNE CINQ

Lumières sur FRANK dans son prestigieux bureau, en coin d'immeuble à Manhattan, avec JOE et MEL. Il est le rédacteur en chef d'un important quotidien américain. Il approche de la soixantaine, très élégant. Un grand bureau imposant.

FRANK. L'homme au char est mort, tu ne penses pas que ton ami, soyons courtois, tu ne penses pas que peut-être il, tu sais, te raconte un tas / de –

JOE. Non, mais regarde comment ça s'est passé en vrai :

DOREEN, l'assistante de FRANK, entre. JOE déplace deux chaises et une plante verte pour représenter les chars.

Bon alors ici, on a les chars, et ça... *(il cherche du regard, voit DOREEN)* Doreen, je peux t'attraper une seconde ? Merci, ok, alors – ouais, prends ça, c'est super, alors Doreen est l'homme au char. Et elle, il tient tête...

JOE lui tend la serviette de FRANK et un sac à dos pour représenter les sacs de courses de l'homme au char.

Puis ce type à vélo glisse sur scène. Mel, tu veux bien –

MEL fait l'homme au vélo. Il pédale maladroitement de la jambe droite.

Qu'est-ce que tu fous ?

MEL. Je suis sur un vélo !

JOE. Puis il y a deux autres types – *(se désigne)*. Ils lui font signe, le guident... dans la foule... et il disparaît.

JOE enmène DOREEN derrière une tenture. Elle disparaît. Pause. JOE regarde FRANK. Ta-da.

FRANK. Dans les bras du Bureau de la sécurité publique où il est abattu à bout portant d'une balle dans la tête et son corps jeté dans un charnier.

JOE. Non, mais le BSP, ils sont violents, tu vois ? Ils te tortent le bras, ils te malmenent. Je sais pas. Le vélo, la manière dont ils... l'ont guidé. C'était doux.

DOREEN, de derrière la tenture. On a fini ?

JOE. Bien sûr. Merci, Doreen.

DOREEN sort de derrière la tenture. Pose le dossier sur le bureau de FRANK.

DOREEN. J'ai besoin que tu les valides.

FRANK. Ça peut attendre ? Je suis un peu en plein... *(à JOE)* juste, laisse-moi une minute, ok ?

FRANK ouvre rapidement le dossier, parcourt les deux planches contact qui s'y trouvent.

Non... non... hors de question... peut-être celle-ci si tu la recadres, passe-moi un stylo –
DOREEN lui tend un stylo, il entoure la vignette. L'attention de JOE est attirée, il se rapproche du bureau.

JOE. C'est quoi ça ? C'est les miennes ?

FRANK. On ne peut pas utiliser ça. / (à DOREEN) Regarde si Dina a quelque chose qui fera l'affaire.

JOE. Frank, c'est mon seul sujet de guerre de l'année, c'est deux semaines de travail, pourquoi tu ne peux pas –
FRANK prend sa tasse de café et boit une gorgée.

FRANK. Ne fais pas l'ingénu avec moi, on en a déjà parlé, elles sont, toutes sans exception, morbides. / (Il est froid. Doreen ? Il est froid.)

Il tend la tasse à DOREEN. Elle sort. MEL pose ses pieds contre le bureau de FRANK.

JOE. S'il y a du sang ça vend. C'est ce que tu m'as dit. Mon premier jour dans ce boulot, c'est ce que tu m'as dit, et celle-ci ?

FRANK. Pas de visages. (à MEL) Tes pieds.

MEL enlève ses pieds de la boiserie.

JOE. C'est un cadavre, on voit à peine / son –

FRANK. Pas de visages. (*Criant hors scène*) / Doreen ? Café ? Merci !

MEL. Laisse tomber, Joe. Tu voulais lui cirer les pompes, pas / lui clouer les couilles au mur.

FRANK. Et mon cachet, j'ai oublié de prendre mon cachet ! Me les cirer pourquoi ?

DOREEN entre avec une tasse de café et un cachet. FRANK prend le cachet. En partant, DOREEN :

DOREEN. Tu as rendez-vous avec les avocats à 10 heures.

JOE. Bon, ok. On se disait, on fait un dossier spécial. Sur la Chine. Son histoire, son avenir. La photo principale

est l'homme au char, assis à Central Park. Vivant et en forme.

FRANK. Et je le mets où ce dossier spécial ?

JOE. Dans le magazine.

FRANK. C'est pas vraiment le genre d'histoire qui correspond / au –

JOE. Ça l'était avant.

FRANK. Et avant j'avais une prostate, c'est la vie. Mode de vie et loisirs, voilà la ligne du magazine, et de toute façon admettons. C'est une super idée, les gars, je comprends votre enthousiasme, mais j'ai pas l'argent pour ça.

JOE. Tu n'as pas d'argent pour l'un des grands héros du vingtième siècle ?

FRANK. J'ai même pas d'argent pour envoyer notre critique gastronomique dans des restos qui servent de l'alcool. On a perdu onze pour cent de revenus, je suis censé faire quoi, continuer à vous payer, couvrir vos frais, pendant que vous flânez en / ville –

MEL. Flâner ?

FRANK. Flâner, vadrouiller, vous balader dans cette putain de ville en pleine période électorale, à la recherche d'un homme qui pourrait être en vie ou pas et qui ne saute pas de joie à l'idée que des années d'anonymat soient foutues en l'air par deux journalistes égoïstes en quête d'un scoop.

JOE. Tu ne t'intéresses pas à la Chine ?

FRANK. Cette rhétorique à deux balles ne te réussit pas tu sais. Si, je m'intéresse à la Chine, parce que je ne suis pas un putain d'idiot. Je viens d'ailleurs de vous envoyer en Chine, non ?

JOE. Ok, alors pourquoi on peut pas –

FRANK. Parce que c'était pas un sujet sur la Chine, mais sur l'Amérique ; boulots américains, argent américain, et là, à moins que vous puissiez me donner un angle équivalent

pour l'homme au char, je ne peux pas vous laisser dessus, pas en pleine campagne.

MEL. Ok, alors qu'est-ce que t'en penses : on part à fond sur l'angle « Dieu bénisse l'Amérique », « terre de liberté, demeure des » etc., juste un simple putain de bon reportage. Parce qu'ils ouvrent leurs journaux tous les jours, et c'est vraiment à se trancher les veines, notre industrie nationale baisée par la Chine qui vend toujours moins cher à tout bout de champ –

FRANK, *sur ses gardes*. Ok, ça c'est intéressant.

MEL. Bon, parce que, parce que, ok voilà l'histoire, parce que cet homme, pardon, ce héros, brave, noble, persécuté, il s'échappe de ce pays prétendument supérieur, et il va où ? Pas à Londres, ni Mumbai, ni Moscou. Il vient à New York. Aux États-Unis. Parce que peu importe que notre économie stagne, que notre pouvoir décline, une chose ne changera pas : l'Amérique c'est la liberté, c'est des droits, inscrits dans une constitution, de parler, de manifester, d'être un *individu*, elle est, et sera toujours la patrie des héros.

FRANK. Tu vois ? C'était pas si difficile.

MEL. C'est un feu vert ?

DOREEN *entre avec un document imprimé. Elle le tend à FRANK, il ne le regarde pas.*

FRANK. T'emballe pas. Je vous veux toujours à Denver pour le premier débat, et vous devez encore trouver un mec chinois dans une ville qui compte – combien de mecs chinois, Doreen ?

DOREEN. Trois cent mille. Plus ou moins.

MEL. On a un nom, hein Joe ?

JOE. Wang Pengféi.

DOREEN. Et il est mort.

J'ai cherché dans les archives. C'est de Paul Kramer, il était notre correspondant à Pékin à l'époque, le titre est assez catégorique.

FRANK. Il ne peut pas être assez catégorique Doreen, il l'est ou il ne l'est pas, il n'y a pas de nuance.

DOREEN. J'ai consulté le *Times* de New York et de Londres aussi. Ils sont tous d'accord.

FRANK. Bon. Ok. Merci Doreen, ça... simplifie les choses. DOREEN *hausse les épaules*. Enfin c'était là, quoi, il suffit de le taper / dans –

FRANK. Ouais, laissons un peu de dignité aux gars, d'accord ?

DOREEN *part, en râlant, à voix basse. Pause.*

Allez dans le Colorado. Il y en aura d'autres, des hommes au char.

MEL. Mais –

FRANK. T'as pas une deadline, Mel ?

MEL *s'en va. JOE se tourne pour le suivre. FRANK se frotte les yeux.*

Attends une minute – Joe ? T'as jamais pensé à... tu as quoi, la quarantaine ? T'as jamais pensé qu'il serait / temps de

JOE. Quoi ? Encore ?

FRANK. – t'installer. Te poser. Je veux dire, tu n'as même pas de voiture !

JOE. J'habite à New York, pourquoi j'aurais besoin d'une / voiture –

FRANK. Je sais pas. Pour avoir un endroit où dormir quand je t'aurai viré, pourquoi les gens ont des voitures ? C'est la liberté.

JOE *sourit*. Tu sais, il y a ces trois nouvelles expressions qu'ils ont commencé à utiliser en Chine : *Fang nu*.

Che nu. Hai nu. Esclave de sa voiture. Esclave de sa maison. Esclave de son enfant.

Pause. DOREEN entre.

FRANK. Tu es un homme très lugubre, on te l'a déjà dit ? Écoute, je dis pas, mais c'est pas mal de – commencer quelque chose. Fonder une famille, une infirmière qui te tend une boule de, j'sais pas, et ça là c'est, c'est de la *croissance*, c'est de l'espoir entre tes mains. Regarder dormir tes gamins, essuyer la merde autour de leur bouche, prendre soin de quelque chose voilà une, c'est une, c'est... c'est formidable. Tu sais ?

JOE. Ouais. Tu as raison. Ta fille au pair a vraiment eu beaucoup de chance

FRANK. L'homme au char. C'est sans doute pas plus mal. Une fois j'ai passé deux mois à poursuivre Bob Dylan autour de l'Europe pour une interview. J'ai été le plus proche du but quand j'ai aperçu un coin de peau de mouton à l'aéroport de Cracovie. Les hippies et les héros sont des putain d'anguilles.

JOE. Je savais pas que tu étais fan de Dylan, Frank.

FRANK. Juste sa phase électrique.

JOE s'en va. FRANK se tourne vers DOREEN.

Je suis désolé pour tout à l'heure. C'était malpoli de ma part de te reprendre comme ça.

DOREEN le regarde, inondable. FRANK regarde son café.

Tu as craché dedans, pas vrai ?

DOREEN. Il y a le Sénateur Collins pour toi sur la ligne 4.

SCÈNE SIX

JOE est assis avec PAUL KRAMER à Prospect Park, Brooklyn. Une poussette, un bébé qui pleure dedans. PAUL berce la poussette doucement.

PAUL. L'*Herald* ? J'y ai pas travaillé depuis vingt ans – (au bébé) C'est bien ma chérie.

JOE. Je sais. Mais tu étais leur correspondant à Pékin en 1989, n'est-ce pas ? J'ai trouvé ça dans les archives, / « L'homme au char exécuté » –

Pendant que JOE lui montre une copie de l'article, PAUL prend une peluche, la fait danser devant l'enfant dans la poussette.

PAUL. Chuut... ma puce... regarde c'est doudou ! Regarde-le ! Regarde-le ! Regarde-le ! Regarde-le !

,
Regarde / le –

JOE. Je vais nous chercher des cafés ?

PAUL. On n'a pas beaucoup de temps. On a rendez-vous pour jouer à midi. Fais-moi voir.

Il pose sa main sur le bord de la poussette. La retire. L'essuie sur son pantalon. Sourit à JOE.

« Ma vie se mesure en vomis de bébé. »

PAUL prend l'article et le parcourt. Le bébé gargouille satisfait.

Ouais, j'ai pas écrit ça.

JOE. C'est ton nom là. Paul Kramer.

PAUL. Je sais. Je sais lire. J'ai pas écrit ça.

JOE. Et tu peux en être sûr ?

PAUL. Il y a deux infinitifs séparés là.

JOE. Alors quelqu'un d'autre l'a écrit et mis ton nom dessus ? Ça arrivait souvent ?

PAUL. Bien sûr. J'étais leur homme là-bas, à Pékin. Quand t'as une histoire comme ça, c'est mieux qu'elle soit écrite par le correspondant.

JOE. Alors elle a été écrite par qui ?

PAUL. Un sous-fifre. Ça arrive tout le temps. Arrivait, bref, tu t'absentes, t'as rendez-vous chez le dentiste ou quoi, peu importe qui te couvre, le secrétaire de rédaction collera ton nom sur ce qu'ils ont écrit. Ça fait meilleure impression.

JOE. Tu n'y as jamais pensé auparavant ?

PAUL. Je ne l'ai jamais vu auparavant. J'étais là-bas. Je lisais pas le truc, j'écrivais juste dedans.

JOE. Alors si tu ne l'as pas écrit...

PAUL. Est-ce que je pense que c'est vrai ?

Je sais pas. Après Tiananmen, cet été-là – ils arrêtaient des gens dans tous les sens. Il y avait des exécutions publiques à la télévision tous les jours, de gens qui avaient bien moins mis la honte au gouvernement que ce type-là.

JOE. Alors il a dû être exécuté, pas vrai ?

PAUL. Non, ce n'est pas ce que je – hé hé hé non. Non ! Emily ne mâche pas ça, allez –

Il met la main dans la poussette, retire quelque chose entre les dents du bébé.

(Fier) C'est une mordeuse. Elle a déjà trois dents. T'en as, toi ?

JOE. Des dents ?

PAUL. Des enfants.

JOE. Non.

PAUL. Désolé.

JOE. Ça va.

PAUL. Écoute, il faut penser à la psychologie du truc. C'est une société de potence. Ils aiment donner des exemples.

Tu ne vas pas envoyer un tas de chars sur une place publique et te mettre à tirer juste pour le plaisir, tu vois ?

Tu le fais pour terrifier les gens, leur faire passer pour de bon l'envie de retenter un truc pareil. Mais tu ne donnes pas d'exemples si personne ne regarde. Si le PSB l'avait eu, ils se seraient assurés que chaque télé spectateur en Chine *voie* la balle entrer dans son crâne. Et j'ai beaucoup regardé la télévision. Et je n'ai jamais vu ça.

Mais ce n'est que mon opinion.

JOE. Ouais, non mais merci.

PAUL. Pas de problème. C'est pour un article ?

JOE. J'essaye de le retrouver.

PAUL. Qui ?

JOE. L'homme au char.

PAUL *rit*. Bien sûr.

Il voit que JOE est sérieux

Ah, ok, alors. Bon courage. Je vais devoir aller changer la petite.

JOE. Pas de problème. Merci pour ton temps.

PAUL sort, poussant la poussette. JOE sort son portable, compose un numéro.

C'est moi. Pose le burrito, Mel.

J'avais deviné, brosse-toi les dents. J'arrive.

SCÈNE SEPT

Un restaurant chinois à Manhattan. TESS et JOE à table dans la salle. Un couple chinois est assis derrière eux, attendant leurs plats à emporter. Jeune et amoureux.

TESS. Alors il n'est pas mort ?

JOE. D'après Paul Kramer, non.

TESS. Au fait, l'endroit dont tu m'as parlé, le restaurant à Pékin ? Il n'est plus là.

JOE. Quoi ? Pas possible, j'adore cet endroit. Peut-être que tu t'es juste / perdue ou –

TESS. Ils ont construit un parking à la place. J'étais affamée, j'ai fini au KFC, il y avait un tas de gens pour des dîners d'affaires.

JOE. Mon Dieu, m'en parle pas, c'est tellement déprimant. Pékin est tellement occidentalisé.

TESS. Je trouve pas.

JOE. Tu plaisantes ? T'as fait 9 000 kilomètres d'avion pour manger du poulet frit.

TESS. Non. J'ai mangé une salade aux trois champignons et du riz aux crevettes.

Une SERVEUSE apporte leur nourriture. TESS regarde les plats.

(en mandarin) Excusez-moi, nous avons commandé des pousses de lotus ? Xie xie.

J'ai clairement fait ça pour crâner, donc t'as intérêt à être impressionné.

JOE. Je le suis. Enfin ton accent est affreux, mais – non, c'est. Tu apprends vite, alors ?

TESS. J'étudie tous les soirs depuis mon retour de Pékin. J'ai pris pas mal de cachets à la caféine. Je pisse orange. Je dois t'avouer un truc terrible.

JOE. Pire que ta pisse orange ?

TESS. Je t'ai cherché sur Google.

JOE. Moi aussi je t'ai cherchée sur Google.

TESS. Pourquoi ?

JOE. À ton avis pourquoi ? C'est quoi le « netball » et pourquoi ils vous font porter d'aussi petites jupes pour y jouer ?

TESS. Joe, c'est pas un rencard. C'est vraiment juste un, c'est un truc professionnel – je regardais ton travail pour, l'entreprise pour laquelle je travaille, c'est une carte bancaire et on veut une image, à imprimer dessus et j'ai, j'ai pensé que tu pourrais être notre homme et.

JOE. Non, bien sûr, t'en fais pas.

TESS. C'est vraiment gênant là, non ?

JOE. Non, pas du tout.

TESS. Je ne pense pas que ça aide de faire semblant. Pourquoi t'as pensé que c'était un rencard ?

JOE. À ton avis, pourquoi j'ai pensé que c'était un rencard ?

TESS. L'avion ?

JOE. Oui l'avion.

TESS. Ah, ouais. Enfin, non, mais c'est pas exactement. Je veux dire, qu'est-ce qu'on raconterait à nos enfants ?

JOE. Ben, je veux pas avoir d'enfant alors il n'y a pas d'uni-vers dans lequel ça poserait problème.

TESS. Non, je ne, c'est des enfants théoriques, j'étais juste. Je suis désolée, j'aurais dû –

JOE. Je t'ai dit, ne t'en fais pas.

Pause. TESS sort un dossier. Sort une feuille imprimée du dossier. La glisse vers JOE.

TESS. Alors voilà l'image qu'on aimerait utiliser. Et voici l'offre que nous sommes prêts à faire :

Elle écrit un nombre sur une serviette, la glisse vers JOE. JOE ne regarde pas.

JOE. Qu'est-ce que tu fous, j'ai l'impression d'être dans un spectacle du lycée ou quelque chose.

TESS. Ce serait bien pour toi.

JOE. Et ben merci, mais tu ne l'auras pas.

TESS. Pourquoi pas ?

JOE. Pour une putain de carte bancaire ? À ton avis ?

TESS. Tu ne veux pas savoir combien il y a de zéros ?

JOE. Cette rivière, dans laquelle les enfants pêchent ? C'est l'une des rivières les plus polluées au monde, le taux de mortalité infantile dans ce village est –

TESS. C'est une image géniale.

JOE. Bien sûr, mais il y a une putain de limite à la somme d'argent que je veux me faire sur le dos de gamins en train de crever dans un pays en voie de développement, ok ?

Un temps. En essayant de détendre l'ambiance :

TESS. Alors tu veux bien nous la laisser gratuitement, du coup ?

JOE la regarde fixement. La SERVEUSE apporte les pousses de lotus, s'en va. JOE sert la nourriture. Ils mangent en silence. Puis :

TESS. Je peux te demander pour tes images de Tiananmen ?

JOE. Tu te fous de moi.

TESS. Oh mon Dieu non, *jamais* – merde, c'était un mas-sacre Joe. Je ne vais pas mettre ça sur une putain de carte bancaire, personne ne le ferait – c'est juste que, j'arrive pas à croire que tu l'aies prise.

JOE *hausse les épaules*. Il y a genre six autres gars qui ont pris la même. J'ai juste eu la chance d'avoir une fenêtre de chambre d'hôtel bien placée.

TESS. Mince alors, tu devais être un bébé, je l'avais sur mon mur quand j'étais étudiante. À côté de Che Guevara et des Stone Roses.

JOE. Hm hmm.

Ils mangent en silence. Jusqu'à ce que :

TESS. Tu ne connais vraiment rien au netball ? / Je veux dire –

JOE. Non, je sais ce que c'est. C'est une version très lente et ennuyeuse du basket.

TESS. Et bien, je pense que tu trouverais en fait, qu'à haut niveau –

JOE. Tu peux me passer la sauce au soja ?

TESS. T'es vraiment en colère hein ?

JOE. Pas du tout.

TESS. Parce que j'ai couché avec toi une fois et suis venue ici sans intention de recommencer ?

JOE. Non, parce que j'aurais pu faire ma lessive au lieu de perdre mon temps à dîner avec Ayn Rand. Et parce qu'en fait, tu te fous de moi t'avais pas l'intention de –

JOE sort son iPhone, fait défiler ses messages sur l'écran. Trouve l'e-mail qu'il cherche.

TESS. Je pense que j'étais assez claire dans mon –

JOE. « Cher Joe, je peux t'inviter à dîner ? Je promets de ne pas coucher avec toi »

TESS. Je vois mal comment j'aurais pu être plus claire que ça.

JOE. Tu te fous de moi putain ? C'est le mail le moins subtil que j'aie reçu de toute ma vie !

TESS. Oh mon Dieu oui ! Faites que j'aie le privilège d'être la prochaine femme que Joe Schofield sera agacé de retrouver à la maison !

JOE. Ma chérie, j'ai été agacé par des femmes bien meilleures que toi.

TESS. Et ben t'avais l'air plutôt séduit quand ton cul cognait contre le sèche-mains d'un Bœing 747.

JOE. Hé, écoute, ça c'était un acte de charité. J'ai subi une fouille anale à la frontière russe, c'était plus amusant.

TESS. Tu dis vraiment de la merde.

JOE. J'ai pas besoin d'apprécier une personne pour coucher avec elle. Tu avais peur, je venais de te rencontrer, qu'est-ce que j'allais faire, t'insulter à 9 000 mètres d'altitude ?

TESS. Mel a fait de son mieux.

JOE. Ouais ben Mel est un connard.

TESS. Ouais ben lui au moins est honnête –

JOE. Tu sais quoi, j'ai mieux à faire / que –

TESS. Ah bon, quoi ? Chercher une aiguille dans une botte de foin ?

JOE se lève, enfle son manteau, son écharpe.

TESS. Oui, je t'en prie, pars donc au milieu d'un – non, c'est, c'est vraiment mature. Faut qu'on se refasse ça un jour.

JOE balance de l'argent sur la table, part. La SERVEUSE arrive, prend l'argent. Regarde TESS.

C'est lui qui a commencé.

SERVEUSE. On a besoin de cette table. Plus de gens.

SCÈNE HUIT

Appartement de ZHANG LIN. ZHANG LIN boit de la bière. La télévision est allumée. ZHANG WEI montre la télévision du doigt.

ZHANG WEI (mandarin). Éteins ça.

ZHANG LIN (mandarin). Qu'est-ce que tu veux ?

ZHANG WEI (mandarin). Je veux te parler.

ZHANG LIN (mandarin). Laisse-moi juste finir ce truc-là.

ZHANG WEI. Éteins ça.

ZHANG LIN. Je me détends.

ZHANG WEI. Tu pouvais pas me laisser payer le dîner ? Tu pouvais pas me laisser ça ?

ZHANG LIN. Il en avait envie. J'étais trop fatigué pour une dispute.

ZHANG WEI. C'est moi qui l'ai invité. Il ne sait donc rien ? De toute façon c'est plié, hein ? C'est une grande opportunité gâchée, complètement gâchée –

ZHANG LIN. Tu n'as pas besoin de faire tout ça avec Joe, il prendra soin de Benny de toute façon.

ZHANG WEI. Ça donne l'impression que je suis présumé tueur, non ? Un homme comme ça, pourquoi il se préoccuperait de Benny ?

ZHANG LIN. Parce que je le lui ai demandé. J'ai suffisamment fait pour lui depuis des années. Il le sait.

ZHANG WEI. Toi ça va, tu as ton réseau –

ZHANG LIN. Quel réseau ?

ZHANG WEI. Tu enseignes l'américain aux fonctionnaires et leurs mômes à gros culs ! Mais moi / je ne –

ZHANG LIN. Je l'ai enseigné à ton môme à gros cul aussi –

ZHANG WEI. Je t'ai dit, ne parle pas de Benny comme ça, ok !

ZHANG LIN. Quoi ? C'est bien d'être gros, il est fort.

ZHANG WEI. De toute façon il a un coach maintenant qu'il est aux États-Unis, qui lui fait faire des tours du parc en courant avec des poids autour des chevilles, regarde ça, on dirait Huang Xiaoming –

ZHANG WEI sort une photo de son portefeuille, la montre à ZHANG LIN, fier. De l'autre côté du mur, MING XIAOLI se met à tousser.

ZHANG LIN. Peut-être si Huang Xiaoming jouait un personnage victime d'un horrible accident de voiture.

ZHANG WEI. C'est pas la peine d'être comme ça. Tu es une langue de vipère, tu sais ? Pas étonnant que je sois la seule personne avec laquelle tu parles.

ZHANG LIN. Je parle avec Ming Da Ma tout le temps.

ZHANG WEI. Ta voisine fouineuse du Parti ! C'est avec elle que tu parles ?

ZHANG LIN. Et mes étudiants.

ZHANG WEI. Debout sur des toits ! Crier au vent, « Je suis fou ! Je réussis ! », ou papoter de séries télé avec une vieille dame mourante, c'est une vie ça ?

ZHANG LIN. Elle n'est pas mourante.

ZHANG WEI. C'est ça / la réussite ?

ZHANG LIN. Elle n'est pas mourante, / pourquoi tu –

ZHANG WEI. Tu es stupide ? Tu entends ça ?

ZHANG LIN *éteint la télévision. Écoute MING XIAOLI tous-
ser. Un temps.*

ZHANG LIN. Elle a une infection pulmonaire.

ZHANG WEI. Toi tu as une infection, une infection là (*désigne son cœur*). Regarde cet endroit. Tu gagnes bien ta vie, tu peux pas acheter des rideaux, une lampe ? Tu pourrais au moins t'acheter une nouvelle télé, tu passes assez de temps devant, à regarder – c'est quoi cette merde ?

ZHANG LIN. Je crois que ça s'appelle « *Je veux devenir hôtesse de l'air* ».

ZHANG WEI. Éteins ça.

ZHANG WEI *tend la main vers la télécommande, ZHANG LIN le repousse. Un temps.*

Si elle était en vie, elle aurait tellement honte de toi.

Si tu as encore du mal à dormir, tu devrais voir un / médecin

ZHANG LIN. Je dors très bien.

ZHANG WEI. Je t'appelle dans la semaine. Réponds-moi.

ZHANG WEI sort. ZHANG LIN allume la télé sur la chaîne AV. *Le générique de début et l'introduction de Casablanca. Pause. Puis il ouvre son ordinateur portable, y branche un microphone. Met la télé sur silencieux. Vide sa bière. Tape sur une touche de l'ordinateur, prend le microphone, parle dedans.*

ZHANG LIN. Le premier mai. 1989. Il faisait chaud. Je pense qu'il faisait chaud. J'avais dix-huit ans. On avait tous les deux dix-huit ans.

On se trouve sur la place Tiananmen en 1989. ZHANG LIN JEUNE est assis par terre, à côté d'un sac à dos. Il a très chaud. LIULI entre, vêtue d'une robe blanche.

ZHANG LIN JEUNE. Ça va ?

LIULI. Je vais bien. Toujours à t'inquiéter comme une vieille dame.

Il va pour l'embrasser. Elle se couvre la bouche.

Mon haleine.

ZHANG LIN JEUNE. Comment tu peux vomir, tu as à peine mangé de la semaine ? Tiens. Prends une pêche.

ZHANG LIN JEUNE sort un sac de pêches.

LIULI. On est censés faire une grève de la faim, tu ne peux pas attendre qu'on ait quitté la place ? Si les caméras te voient –

ZHANG LIN JEUNE. Ma mère a toujours dit qu'il est important de manger des fruits tous les jours.

LIULI. Ta mère t'appelait face de chien. Ta famille entière t'appelle encore face de chien, tu sais pourquoi ? Parce que tu es encore un petit bébé. Un petit garçon –

Lumière sur ZHANG LIN, devant l'ordinateur, tandis qu'il prend conscience de MING XIAOLI qui tousse de l'autre côté du mur.

ZHANG LIN. Un petit garçon. Un petit garçon, un petit – 1989 disparaît, tandis qu'en 2012, la toux devient plus forte, et ZHANG LIN referme l'ordinateur d'un coup sec. Pause. Il monte le son de la télévision. Ouvre le frigo. LIULI est dedans. Elle porte une version rouge de sa robe blanche de 1989, et grélotte. ZHANG LIN ferme la porte.

ACTE 2

SCÈNE UN

Denver, Colorado. 3 octobre 2012. La nuit du premier débat présidentiel. Un bar pourri. Quelques Républicains ivres. Quelques Démocrates ivres. JOE et MEL au bar, boivent leurs bières lentement.

MEL. Non mais je veux dire que tu dois vraiment, tu sais, bien te regarder, non, si tu ne peux pas tenir tête à un homme qui s'appelle Mitt.

JOE. Ce n'est que le premier débat.

MEL. Un nom miteux, et mormon en plus.

JOE. Écoute, si on le fait. Si on le trouve –

MEL. Ok, Hildy Johnson, détends-toi. Regarde-moi ça, un rendez-vous dans un parc, et d'un coup tu te prends pour un reporter.

JOE. Je suis un reporter. Et je suis excité, pas toi ?

MEL. Carrément.

JOE. Alors ce serait quoi ta première question ?

MEL. Ok, bon, un : qu'est-ce qu'il a dit au soldat dans le char ? Deux : qu'est-ce qu'il y avait dans ses sacs de courses ? Trois : qu'est-ce qu'il mange au petit déjeuner ?

JOE. Tu demanderais au héros inconnu s'il prend du pain grillé ou des céréales ?

MEL. Tu vois, c'est ça que tu ne comprends pas au sujet de l'écriture, l'intérêt du détail, l'intérêt pour l'humain,

48

les petites intimités des grandes âmes. Tu es sûr qu'on peut faire confiance à ce type, Zhang Lin ?

JOE. Oh, c'est certain. Il est plutôt carré, sérieux, assez triste, il a perdu sa femme avant que je le connaisse, ils étaient genre amoureux de jeunesse –

MEL. Ok, ne regarde pas tout de suite mais Michelle Bachmann mange la plus énorme assiette de ribs que t'as jamais –

JOE. Hé.

MEL. Quoi ? J'écoute.

JOE. Alors on commence par passer Chinatown au peigne fin. Chaque boutique, chaque bar, chaque salon de manucure.

MEL. Hm hmm. T'as une stratégie ?

JOE. Ben, je suppose qu'on commence par demander aux gens.

MEL. C'est tout ?

JOE. Ouais. Enfin, non. J'avais une autre idée.

MEL. Ouais ? Du même niveau que « demander aux gens » ?

JOE. Ferme-la, d'accord, on sait que dalle, mais qu'est-ce qu'on sait ? On connaît son nom. Et on sait qu'il a une conscience politique. Alors tu vérifies la liste électorale et tu obtiens son adresse, non ?

MEL. Non.

JOE. Comment ça non, ne dis pas juste / « non » comme –

MEL. S'il est à New York, il est probablement sans papiers. Il ne sera pas inscrit pour voter – Maria ! Hé, par ici !

MEL a repéré MARIA DUBIECKI, sénatrice démocrate d'une cinquantaine d'années, accompagnée de DAVID BARKER (la vingtaine). MEL lui fait signe de la main. MARIA s'approche, suivie de DAVID.

MARIA Salut les gars. Il n'est pas un peu tard pour être dehors un soir d'école ?

49

MEL. Ouais, mais j'ai emprunté la carte d'identité de mon père, qu'est-ce que tu prends ?

MARIA. Je prendrai un Spritzer, merci mon chou.

MEL. Alors, t'as encore piqué des fringues à Hillary Clinton ?

MARIA. Oh je sais, je sais, c'est affreux hein ? C'est juste que les mercredis, je laisse toujours ma fille choisir ma tenue, elle a neuf ans, elle a super mauvais goût. C'est des pois au wasabi ?

MEL. Éclate-toi, Sénateur.

MARIA se dirige vers la table, mange les pois au wasabi, affamée.

JOE. Tu es radieuse, vraiment.

MARIA. Ah merci Joe, je tiens sur à peu près quatre heures de sommeil par nuit ces jours-ci, mais je dors dans un Tupperware, et je ne mange que du chou kale à la vapeur alors.

JOE. Ben ça te réussit. (À DAVID) Salut. Joe, comment ça va ?

MARIA. Oh, où sont passées mes manières, voici mon assistant parlementaire, Dave, je te présente Joe.

DAVID. David. David Barker. Salut.

JOE et MEL serrent la main de DAVID. La serveuse sert son Spritzer à MARIA.

MEL. Alors dis-moi, j'entends qu'Obama songe à toi pour l'Éducation.

MARIA. Eh bien, je ne sais pas qui a pu te souffler cette idée, c'est presque comme si tu l'avais sortie de nulle part pour tester mon visage impassible, non ? Comment je m'en sors ?

MEL. Mon Dieu, tu pourrais apprendre à un Sphinx à Sphinxer.

JOE. Alors Maria, comment va le moral en salle de presse ? J'ai entendu que Barack avait repris les Marlboro...

MARIA. Chuut, le dis pas à Michelle –

DAVID. Sénatrice, vous avez une conférence téléphonique.

MARIA. Non Dave. J'ai besoin d'aller aux toilettes. Cette gaine me coupe en deux, tu peux me tenir ça ? Merci, regarde cet endroit, il suffit de respirer pour être défoncé – contente de vous avoir vus, les gars. Votez, votez, votez.

MARIA pousse sa boisson entre les mains de DAVID et s'en va. Un moment de gêne, puis DAVID la suit.

MEL. T'as vu son mari récemment ? Il a quitté son boulot, ménagère à plein temps, on dirait qu'il s'est fait rouler dessus par un panzer.

JOE hausse les épaules. Faut pas faire d'enfants.

MEL. C'est ce que je dis.

JOE. T'en as deux.

MEL. C'est bien ce que je dis. N'en fais pas.

Le téléphone portable de JOE sonne. Il regarde l'écran. MEL fait un geste.

MEL. Vas-y. T'as une clope ?

JOE tend sa cigarette roulée à MEL, MEL la prend, sort, JOE répond au téléphone. Scène coupée en deux, lumières sur FRANK, une femme chinoise lui fait un massage dans son bureau. Portable à la main.

FRANK. J'ai une histoire pour toi.

JOE. Ah, on est un peu en plein milieu de / quelque chose là –

FRANK. Crois-moi, cette histoire tu veux l'entendre : il y a quatre mois, en juin cette année, une femme passe un appel longue distance vers la Chine depuis Manhattan. Elle fait publier deux annonces dans le *Beijing Evening News*. L'une dit : « À la mémoire des mères qui ont perdu le 6.4 ».

JOE. Tu m'écoutes ?

JOE. 6.4, c'est le 4 juin, c'est ça ? C'est le massacre, c'est Tiananmen ?

FRANK. Correct. Tu veux savoir ce que disait la seconde annonce ? La seconde annonce disait : « À Wang Pengfei. Le héros inconnu de la place ».

JOE. Le héros inconnu, c'est l'homme au char, et Wang Pengfei, c'est – tu es sérieux ?

FRANK. La réceptionniste note le texte, la femme paye en yuans par carte bancaire. Et là-haut dans son bureau, un responsable crie « bon à tirer ».

JOE. Ça a été publié ? Non. Ça a dû être censuré, pas vrai ?

FRANK. La fille qui enregistre les annonces a 19 ans. Elle n'était pas née à l'époque de Tiananmen, la majeure partie de sa génération ne sait même pas que c'est arrivé, ça a été effacé des livres d'histoire, alors quand une dame appelle avec des messages codés sur l'une des pires putain d'atrocités de toute l'histoire de son pays, la fille se demande juste quand elle va pouvoir partir déjeuner. C'est toute la beauté de la censure.

JOE. Alors c'est publié ? Et le Parti l'a vu ?

FRANK. Bien sûr que le Parti l'a vu. Le rédacteur en chef est viré. La fille est virée, évidemment, sans recommandation, sans même savoir ce qu'elle a fait de mal. Sa famille c'est des pauvres, pour eux un café c'est un luxe, ils font cuire leurs repas sur de la bouse, Joe, de la bouse, tu saisis, c'est pas une fille attachée à ses racines, alors quand un ami d'ami d'ami dit je peux te faire aller à New York / elle

JOE. Elle pense avoir un aller simple pour un film de Woody Allen.

FRANK. Exact.

JOE. Sauf que ?

FRANK. Évidemment, sauf qu'elle n'a pas de formation, parle à peine anglais, pas de permis de travail et des putain de Triades sur le dos, elle finit dans le quartier

du Garment District, à dormir par terre dans les loges d'une putain de boîte de strip-tease.

JOE. Ah, je vois. Et tu l'as rencontrée comment Frank ?

FRANK. Pas tes putain d'oignons.

JOE. Pendant ton travail de missionnaire, je suppose ?

FRANK. Elle s'appelle Mary Chang. Rappelle-moi quand tu seras descendu de tes grands chevaux et je te donnerai son numéro. Elle attend ton appel.

FRANK raccroche. JOE regarde autour de lui tandis que MEL revient.

MEL. Qu'est-ce qui s'est passé ?

JOE. On a une piste.

SCÈNE DEUX

Un club de strip-tease dans le Garment District de New York. MARY CHANG danse sur un remix de « China Girl ».

On la rejoint en coulisses alors qu'elle vient tout juste de finir son numéro, elle porte un peignoir par-dessus son costume. MEL et JOE s'assoient avec elle. Une FILLE dans le fond, habillée pareil, peignoir et talons, ne fait pas du tout attention à eux, fume une cigarette en lisant le National Enquirer.

MARY. Ils me font toujours danser sur cette même chanson de merde.

MARY enlève ses boucles Quies.

J'ai que 5 minutes. Ils n'aiment pas des invités en coulisse.

MEL. On n'en a pas pour longtemps, Madame.

MARY, à MEL. T'es ami de Frank aussi ?

MEL. Ami est un grand mot.

MARY. Je l'ai rencontré qu'une ou deux fois, mais il est si gentil avec moi.

JOE. Ouais, vraiment un bon samaritain.

MARY. Je le google. Il travaille dans un journal, ouais ? Tu penses il me donne un boulot ?

JOE. Euh, je ne sais pas.

MARY. Parce que je travaille avant dans journal en Chine, tu sais ça ?

JOE. Ouais, navré d'avoir appris ce qui s'est passé là-bas.

MARY. Pas ma faute, tu sais ? Tu sais ce qu'ils ont fait à mon peuple ?

JOE. Ouais. On en a pas mal parlé ici.

MARY. Ils leur ont tiré dessus ! Je sais pas ça !

MEL. Écoute, Mary, à tout hasard – tu te souviendrais du nom de la femme qui a passé les annonces ?

MARY. La femme qui ruine ma vie ? Ouais, je me souviens. Feng Meihui. J'ai mon carnet toujours, tu peux vérifier ?

JOE. Non, c'est – Feng Meihui ? Tu penses que c'était son vrai nom ?

MARY hausse les épaules. Sauf si elle a fausse carte bancaire. Tu la cherches ? Ouais ? Tu la trouves – tu lui dis : merci pour rien, oui ? Mary Chang dit « va te faire foutre ».

JOE sort deux cents dollars de son portefeuille.

JOE. Tiens. Pour toi.

Lui donne. MARY compte. Lève les yeux.

MARY. Tu veux que je danse ?

JOE. Non – non, je vous en prie, c'est pour votre temps. Pour votre aide.

Une FEMME passe la tête par la porte.

FEMME. Mary. Ellie-May. Deux minutes.

MARY lui jette un regard, boche la tête. La FILLE dans le fond balance son magazine, enlève son peignoir. Elle porte un bikini motif drapeau américain à paillettes. Elle envoie une rafale de spray dans ses cheveux. MARY prend une feuille A4 pliée en cinq, glissée entre son pied et sa chaussure. Elle la lisse, la tend à JOE.

MARY. Mon CV. Tu donnes à Frank ? Je sais pas quand il revient ici. Je lui ai envoyé e-mail mais il répond pas.

JOE. Bien sûr. Je m'assurerai qu'il l'ait.

FEMME (off). Mary ! Bouge tes fesses !

MARY. Je dois y aller. Un mec nous a réservées pour Nations Unies.

MARY enlève son peignoir et s'en va. JOE regarde MEL.

JOE. Qu'est-ce que ça peut vouloir dire ?

MEL. Je t'expliquerai quand tu seras plus grand.

SCÈNE TROIS

Appartement de ZHANG LIN. ZHANG LIN est assis. Ordinateur portable ouvert. Le microphone est branché. Une bouteille de bière, presque vide, ZHANG LIN boit les dernières gouttes. Regarde le réfrigérateur. Hésite. Puis prend le microphone, tape sur une touche de l'ordinateur, commence à enregistrer. La lumière baisse sur ZHANG LIN et on se retrouve en 1989. ZHANG LIN JEUNE par terre, comme avant, sac à dos à ses côtés. LIULI entre, dans sa robe blanche.

LIULI. Raconte-moi encore comment on s'est rencontrés.

LIN JEUNE. Non. Ça va me faire penser à la nourriture.

LIULI. Pourquoi ?

LIN JEUNE. À cause du réfrigérateur !

LIULI. Raconte-moi.

Elle le pince. Il crie, retire précipitamment son bras.

Raconte-moi.

ZHANG LIN JEUNE. Mon lit était cassé. J'étais sorti pour acheter un nouveau lit. J'avais l'argent dans ma poche. Je marche dans la rue et je vois cette femme dans la vitrine d'un magasin, un magasin qui vend de l'électroménager. Et elle est électrique. Elle est tellement belle, je dois m'arrêter un moment et la regarder, alors qu'elle ouvre la porte d'un grand réfrigérateur blanc flambant neuf et regarde dedans. Et je ne peux pas m'arrêter de l'observer. Et j'ai pensé, peu importe ce que je dois faire, quoiqu'il en coûte, je dois, je dois avoir... ce réfrigérateur.

LIULI *burle, le tape avec une indignation enjouée.* ZHANG LIN JEUNE *rit, la repousse.*

Ce réfrigérateur allait changer ma vie, alors j'entre et je donne cet argent que j'avais dans ma poche. Et le propriétaire du magasin m'aide à le porter chez moi. Et je branche mon réfrigérateur et il se met à vrombir. Et j'ai déjà l'impression d'être quelqu'un d'autre.

Je m'endors et quand je me réveille, il fait chaud dans mon appartement alors je me dis, je sais, je vais mettre mon visage dans le réfrigérateur froid. Alors j'ouvre la porte et cette fille bondit hors du frigo. La fille du magasin, elle est cachée dans ma belle machine toute neuve. Une passagère clandestine. Elle y était tout ce temps.

Comme un rat sur un navire. Comme une araignée dans une caisse de melons.

Elle grelotte. Ses cils sont givrés. Elle dit « J'ai tellement froid ». Je touche sa peau et elle est, elle est gelée. Je pense, elle va mourir si je ne fais rien, alors je dis, mettons-nous au lit. Il y fait plus chaud. Alors je prends sa main. Sa petite main froide.

Et puis je me suis souvenu, je n'ai pas de lit. J'ai dépensé mon argent pour un réfrigérateur. J'avais complètement oublié, j'étais censé acheter un lit.

Alors on a fait l'amour par terre à la place.

Il la regarde. Un baiser. En 2012, un coup à la porte. ZHANG LIN *éteint le microphone. 1989 disparaît.* ZHANG WEI *entre, en portant un masque, un carton sous le bras.*

ZHANG WEI (mandarin). Ça va ?

ZHANG LIN (mandarin). Ouais. Toi ?

ZHANG WEI. Je t'ai acheté de la vaisselle. D'occasion. Du boulot. La céramique est abîmée, mais tu peux manger dedans sans problème.

ZHANG LIN. Je n'ai pas besoin de vaisselle neuve.

ZHANG WEI. La tienne est toute ébréchée. C'est un foyer de bactéries, c'est pas hygiénique.

ZHANG LIN. Tu ne devrais pas sortir, pas avec ce smog.

ZHANG WEI. Tu peux juste dire « merci », tu sais ça ? Tu peux juste dire « merci Zhang Wei de m'avoir gentiment acheté de la nouvelle vaisselle. »

ZHANG LIN. Ça vient des usines, tu sais ?

ZHANG WEI. Bien sûr. Des usines et des camions. Ils parlent de suspendre la production. Ça me stresse, on a déjà pris du retard. Au fait, tu as parlé avec Joe ?

ZHANG LIN. Ouais. Ouais. Ouais.

ZHANG WEI *pose le carton, se tourne pour partir.*

Zhang Wei ? Zhang Wei ?

ZHANG WEI. Quoi ?

ZHANG LIN. Merci pour la vaisselle.

ZHANG WEI. De rien.

ZHANG LIN. Tu peux me prendre une bière ?

ZHANG WEI *part. ZHANG LIN regarde le réfrigérateur. Hésite. Il ouvre la porte. LIULI est à l'intérieur. Elle lui tend une bière. Il la prend, ferme la porte. Débranche le frigo d'un coup sec.*

SCÈNE QUATRE

L'appartement lugubre de JOE. TESS s'en rend compte en regardant autour d'elle, tandis que JOE sort une quantité de gros dossiers, les pose par terre.

JOE. Et tu as trouvé facilement ?

TESS. Vos rues sont trop longues.

JOE. Ah, ça il faudrait en parler avec les Hollandais. Tu veux une bière ?

TESS. Je ne peux pas rester.

JOE. Non, bien sûr, je voulais juste – je me suis senti plutôt mal de t'avoir parlé comme ça l'autre soir, et – bref donc j'ai fait le tri dans mes archives sur la Chine. Elles ne t'intéresseront peut-être pas du tout, c'est surtout des natures mortes ou des paysages mais... pour la carte bancaire, je veux dire ?

TESS. Oh. Merci. C'est – ouah, merci.

TESS ouvre un dossier. JOE se rend compte de son erreur. Un moment de panique.

JOE. Non, pardon, c'est pas. C'est pas le bon, tu ne veux pas regarder celles –

Mais TESS a sorti un tirage et l'examine.

TESS, s'il te plaît. Ne. Je ne voulais pas –

Il va pour lui prendre le tirage, elle éloigne la photo des mains de JOE, la regardant toujours. JOE hésite.

JOE. Soudan. En 94, je crois.

TESS prend le tirage suivant.

Ça c'est la Colombie.

Pause. Il montre un détail sur la photo.

C'était un syndicaliste. Il travaillait dans une usine d'em-bouteillage de Coca Cola à Carepa.

Pause. Le tirage suivant. JOE montre un détail dessus.

Ça c'est les paramilitaires qui arrivent.

Pause. Le tirage suivant. TESS se couvre la bouche. JOE montre quelque chose.

La lumière n'était pas bonne. Je les ai suivis jusque dans les buissons mais je ne pouvais pas prendre le risque d'utiliser le flash.

TESS pose le tirage. Une pause. Puis elle inspire. Et en prend un autre.

Ça c'est un cimetière à Gaza. Une femme palestinienne, c'est ses fils au fond là.

TESS. Tu devais être, assez près...

JOE. Ouais, assez près.

,

TESS. On peut voir chaque ride / sur son –

JOE. Oui tu vois la lumière là sur la barre en fer qu'elle tient, j'adore ça, un coup de chance magique.

TESS. On dirait qu'elle va –

JOE. Ouais. Elle m'a eu ici au-dessus de l'œil. Tu vois ?

Il montre sa cicatrice à TESS. Elle la touche.

Le restaurant. Je suis désolé pour, tu sais –

TESS. Pour ta petite crise ?

JOE. Ouais, je suppose.

TESS. Pas grave. J'ai pris une pomme au caramel.

Elle retire sa main.

Je peux voir l'homme au char ?

JOE trouve un tirage de la photo de l'homme au char dans un dossier. Lui donne. Elle l'examine.

Tu l'as trouvé ?

JOE secoue la tête. Elle regarde le tirage.

Je me suis toujours demandé ce qu'il y avait dans ses sacs de courses.

JOE. Pourquoi ça fascine tellement tout le monde, ce qu'il a acheté au *magasin* ce matin-là ?

TESS. Parce que je trouve que c'est extraordinaire. Un homme sort acheter le journal, ou une nouvelle chemise ou quelque chose, et à la fin de la journée, il est entré dans l'histoire.

JOE sort son tabac, roule une cigarette.

JOE. Ouais mais, oublie les courses, c'est pas – c'est une image d'héroïsme, ça a vraiment, ça a changé la situation, tu vois ?

TESS. Ouais mais c'est pas ce que font la plupart de tes photos ?

JOE. Ah non. Si seulement.

Quoi ?

TESS. Non c'est juste que j'arrive pas à savoir si tu es Porcinet ou Bourriquet.

JOE devient maladroit avec son tabac. TESS lui prend les feuilles, elle roule la cigarette, adroite.

Alors pourquoi t'embêter ? Si tu crois que ça ne change rien de prendre des photos –

JOE. Parce que ça changeait des choses avant.

TESS. La guerre du Vietnam ne s'est pas perdue dans les champs de bataille du Vietnam, mais dans les salons américains, c'est ça ?

JOE. Voilà ! Voilà, et là c'était bien à cause des photos. Personne ne pouvait oublier ce qui se passait là-bas quand le sang était sous leurs yeux en technicolor pour la toute première fois. Mais les salons maintenant, ils sont remplis de guerres. Remplis de famine, remplis de génocide. L'atrocité est juste un motif de plus dans la déco.

TESS. Tu dois être super marrant en soirée toi, non ?

JOE. Écoute, je ne dis pas – je ne pense pas qu'il y ait plus de tragédies dans le monde, je pense juste que, ben je suppose qu'il y a juste plus d'appareils photo. Il y a des écoliers armés d'iPhones qui font mon boulot bien mieux que moi maintenant. Et on dirait que, enfin pour moi en tout cas, on dirait que peut-être les photos sont comme les gens. Plus il y en a, moins une seule a de sens.

Mais, tu sais, je ne sais rien faire d'autre. Kodak ergo sum. Je l'ai lu quelque part, c'est pas de moi, tu veux une bière ?

TESS. Non, je. Je dois y aller dans pas longtemps.

JOE. Allez. J'essaye de m'excuser.

TESS. En parlant du Vietnam ?

JOE. J'ai dit que j'essayais, pas que j'étais doué. Allez, prends une bière avec moi. Ou du thé, j'ai du thé, vous aimez ça, vous, non ?

TESS. Je préfère la bière.

JOE sourit, va chercher deux bières, les ouvre.

Alors pourquoi tu veux pas d'enfants ?

JOE. Le monde est pourri. Ça paraît assez injuste d'infliger ça à un enfant. Et, tu sais, je deviens vraiment violent quand je suis ivre, alors. Santé.

Il lui tend une bière. Trinque avec elle. Ils boivent. Il lui ouvre le bon dossier de tirages. Elle les parcourt, en prend un.

TESS. Ah, ouah. C'est ça, c'est juste, je peux avoir celle-ci ?

JOE. Celle-là ? Je l'ai seulement prise pour tester un nouvel objectif. Tu la trouves pas un peu / fade ?

TESS. Fade, oui, c'est parfait. Je l'adore. Elle est tellement... banale.

JOE. Alors prends-la. Tu vas avoir besoin d'une haute définition TIFF, non ?

TESS boche la tête. JOE ouvre son ordinateur portable, poursuit son travail : trouve et envoie le fichier. TESS lui tend la cigarette roulée, il l'allume, la fume. Elle regarde son paquet de tabac. Elle sort ses cigarettes.

TESS. *American Spirit*. Tu vas me jeter dehors si je fume une Marlboro immorale ?

JOE. Vas-y bien sûr. Tu diras tes *Ave Maria* plus tard.

TESS rit. *Allume une cigarette*. Pause.

TESS. J'étais vraiment contente que t'appelles. Je ne connais personne à New York. À part une dealeuse à qui j'ai acheté du speed quand je suis arrivée.

JOE. J'ai pris tellement de speed dans les années 90. Je suis resté réveillé quatre jours d'affilée une fois, au Kosovo.

TESS. Elle n'arrête pas de m'appeler en pleurant tout le temps, à vouloir parler de son petit ami. Elle est passée chez moi hier avec le coffret de *Sex and the City*. Elle m'a forcée à lui faire des tresses. Elle n'arrête pas de me faire dire « origan », puis de rigoler. Si j'habitais encore à Londres, c'est précisément le genre de femme que j'évitais à tout prix. C'est ma seule amie à New York.

JOE, les yeux toujours fixés sur l'écran.

JOE. Nan, t'en as au moins deux.

Dehors, il se met à pleuvoir. TESS regarde par la fenêtre, boit sa bière. Fume.

TESS. Ils peuvent contrôler la météo, tu sais.

JOE. Quoi ?

TESS. À Pékin. Ils envoient des fusées, dans le ciel, pour disperser les nuages.

S'ils ne veulent pas qu'il pleuve, alors il ne pleut pas. Terrifiant.

Elle regarde autour d'elle ; JOE et son appartement triste.

Je vais t'acheter une lampe.

SCÈNE CINQ

JOE consulte MICHELLE, une flic américaine d'origine asiatique de la NYPD, pour avoir des informations. MICHELLE est en pleine arrestation avec son coéquipier, l'OFFICIER BILLY HYTE, devant une maison à Harlem. En off, le clignotement d'une lumière bleue. MICHELLE porte des gants jetables et met une étiquette sur un énorme sachet de poudre blanche.

MICHELLE. Juste cette fois, ok ? Pourquoi tu t'intéresses aux journaux chinois ?

JOE. Allez Shelly, je suis un lecteur vorace, tu le sais bien.

MICHELLE. Ok. Alors on a trois Feng Meihuis enregistrées à Manhattan. L'une est morte l'année dernière, la deuxième est en prison, elle a agressé un agent immobilier avec un tisonnier. La dernière habite à Chinatown, sur Mott Street. Casier vierge à part un excès de vitesse dans le Maine en 2002, elle a une fille. C'est une poissonerie –

JOE. Adresse ?

MICHELLE le gronde. S'il te plaît. Je te l'ai notée. Si j'entends parler d'une gentille commerçante chinoise harcelée par un connard avec un appareil photo, je te trouverai et je jetterai la clé.

JOE. Rappelle-moi pourquoi on s'est séparés ?

L'OFFICIER HYTE fait sortir un DEALER, qui porte un ber-muda très coloré.

MICHELLE. Parce que tu me trompais avec le Liban.

DEALER. Je connais mes droits !

MICHELLE. Super, ben l'Officier Hyte va quand même vous les rappeler.

*OFFICIER HYTE. Vous avez le droit de garder le silence. Tout ce que vous direz pourra être retenu contre vous devant une Cour de justice, vous avez droit à un avocat et d'avoir un avocat présent lors de l'interrogatoire, si

vous n'en avez pas les moyens, un avocat sera commis aux frais de l'État.

*JOE *sourit*. Comment vont les enfants ?

MICHELLE. Hannah a des poux et Liam a frappé un gamin de son club de sport au visage avec une chaussette pleine de pièces.

JOE. Aïe. Qu'est-ce que t'as fait ?

MICHELLE. Je l'ai enfermé une demi-heure dans une cellule avec une prostituée vraiment méchante.

JOE. Bien joué.

MICHELLE. Protéger et servir.

MICHELLE et l'OFFICIER HYTE *emmènent le DEALER*.

SCÈNE SIX

Derrière un étal de poissonnerie à Chinatown. MEL vérifie son téléphone tandis que JOE prend des photos avec son appareil, par habitude, comme un instinct naturel. JENNIFER LEE entre, en traînant sa mère, FENG MEIHUI. Les deux portent des tabliers, roses de sang de poisson. MEIHUI voit JOE, inquiète.

MEIHUI. Pas photo. Pas photo.

JOE. Désolé. Feng Meihui ?

Il lui serre la main.

MEIHUI. Ça, ma fille. Jennifer.

JOE. Salut. Joe Schofield. Voici Mel Stanwyck, il est écrivain.

MEL. Merci de parler avec nous.

MEIHUI *hoche la tête*. Tu as l'argent ?

MEL. Ouais.

MEIHUI. Tu donnes ?

JOE *regarde MEL*. MEL *fait oui de la tête*. JOE *tend l'argent à MEIHUI*.

Je fais ça pour elle. Elle va à l'université à l'automne. On a besoin d'argent.

MEL. Bien sûr Madame. Alors, on voulait parler avec vous de deux annonces que vous avez fait passer dans le journal *Beijing Evening News* plus tôt cette année. La première. Mères de 6.4. 6.4 signifie le 4 juin ? La place Tiananmen, c'est correct ? Je suis désolé de poser la question, mais vous avez perdu un proche ?

MEIHUI *regarde JENNIFER*. *Donne sa permission d'un signe de tête*.

JENNIFER. Mon frère. On était jumeaux.

MEIHUI. Ils étaient très petits, bébés. On était dans l'appartement. Balle, entre par la fenêtre. Dans la cuisine. Dans le berceau.

JOE. Je suis navré.

MEIHUI, à JENNIFER. J'ai besoin d'une fresca. Va me chercher une fresca.

JENNIFER *part*. MEIHUI *sort une photo, la montre à JOE et MEL*.

MEIHUI. C'est lui. À gauche. Quand j'ai des jumeaux, je me dis, j'ai tellement de chance tu vois ? J'ai gagné contre la politique de l'enfant unique. À la fin c'est eux qui gagnent.

MEL. La seconde annonce. Sur le Héros Inconnu -

MEIHUI. Je sais rien sur ça.

MEL. Mais c'est vous qui l'avez passée, pas vrai ?

MEIHUI. Je le fais pour quelqu'un d'autre. Il a pas carte bancaire.

MEL. Vous pouvez nous donner son nom ?

MEIHUI *secoue la tête*. JENNIFER *revient avec le soda*.

MEIHUI *le prend, le décapsule, avale une gorgée en faisant du bruit*. *Se gratte la jambe*. JOE *sort plus d'argent, lui donne*. *Pause*.

MEIHUI. Il dit s'appeler Jimmy Wang. Tu l'embêtes pas, d'accord ?

MEL. Il se pourrait que son nom chinois soit Pengfei ? Wang Pengfei ?

MEIHUI. Possible. Je sais pas.

JOE. L'annonce. Vous l'avez passée pour Jimmy pour lui rendre service. Comme, Guanxi ?

MEIHUI *rit*. Pas Guanxi. Juste argent. Les gens me paient, je rends service. Ils me paient pas –

MEL. Vous le faites pas, ok, alors vous le connaissez comment ?

MEIHUI hausse les épaules. MEL hoche la tête, JOE lui donne plus d'argent. Ils attendent. MEIHUI mal à l'aise.

Je vous promets Madame que ça restera entre nous –

MEIHUI. Je l'aide à venir. Dans le pays.

MEL. Merci, et c'était quand ça ?

MEIHUI *réfléchit*. Automne. Peut-être octobre 1989.

JOE. 1989. Vous êtes sûre ?

MEIHUI. Ouais parce qu'il était l'un des premiers qu'on aide, après on arrive ici. Il reste dans lieu sûr près frontière état de New York. On attend que rivière gèle. En voiture on les amène.

MEL. Ok. Et il est où maintenant ?

MEIHUI *hausse les épaules*. Je les mets toujours à Brooklyn Bridge. Il travaillait dans restaurant. Puis un magasin de fleurs un peu mais... maintenant je ne sais pas. Je le vois pas depuis des mois.

MEL. Quel magasin de fleurs ?

MEIHUI. Je sais pas ! Mon amie Fan, elle travaille dans pompes funèbres, à Flushing. Il leur apportait des euh, *ju bua* ?, blancs.

Elle parle à JENNIFER en mandarin : « C'est quoi le mot ? »

JENNIFER. Chrysanthèmes.

JOE lui montre la photo de l'homme au char.

JOE. Vous savez qui est cet homme ?

MEIHUI. Ouais, je sais. Il est célèbre. C'est un homme célèbre.

JENNIFER *prend l'image. L'examine.*

JOE. Vous l'avez emmené à New York ?

MEIHUI ne dit rien. MEL fait un signe de tête à JOE. JOE lui donne plus d'argent. Elle le met dans sa poche.

Vous l'avez emmené à New York ?

MEIHUI. Non.

JOE, *énervé*. Comment on sait que vous dites la vérité ?

MEIHUI. Pourquoi je mentirais ? Tu crois je parle avec les gens comme vous pour le plaisir ?

JOE. Peut-être que vous pourriez demander à votre patron / s'il –

MEIHUI. Patron ?

JOE. Genre, je sais pas moi, patron comme – *Le Parrain* ? Vous connaissez ce film ?

MEIHUI. Pas Parrain. Juste moi. Rêve américain. Affaire de famille. Ma sœur à Fuzhou fait documents, son mari est inspecteur passeport, très bon, je livre client lieu sûr, prends l'argent. Affaire de famille. J'aide la Chine. Argent retourne là-bas. Tu sais combien pauvres encore là-bas ? Pas nous –

L'orgueil de MEIHUI érode sa mauvaise humeur, elle contemple JENNIFER, aimante.

Elle sera prochaine Hillary Clinton !

JOE. Vous aimez Hillary hein ?

MEIHUI. Dernière élection, je donne mille dollars à Hillary Clinton.

JOE. Ah bon ? Pourquoi ?

MEIHUI. Elle aide clandestins à obtenir papiers. Être associée à personnalité si grande. C'est un honneur. Les femmes portent la moitié du ciel, pas vrai ? Tu pars maintenant ?

JOE. Ouais. Merci.

MEIHUI sort. MEL la suit jusque devant la boutique.

MEL. Tu viens ?

JOE boche la tête, alors que MEIHUI revient avec quelque chose dans ses mains gantées.

MEIHUI. Tiens. Tu veux un poisson ?

JOE. Euh, ouais. C'est quoi ?

MEIHUI. Lieu noir. Comme cabillaud. Très bon.

MEIHUI s'adresse à JENNIFER en mandarin, lui dit d'emballer le poisson.

JOE. Ben, merci.

MEIHUI part. JENNIFER fait ce qu'on lui a dit de faire. Donne le poisson emballé à JOE.

JENNIFER. Si tu le trouves, dis-lui que la sœur de Li Jiang lui dit « bonne journée ».

SCÈNE SEPT

JOE et MEL. Fleuriste « Cité Glorieuse », dans le Queens. Des seaux de fleurs, une caisse enregistreuse. Parmi des affiches Interflora, une affiche de campagne jaunissante de 2008 pour Hillary Clinton.

MEL. J'ai besoin d'un verre. Quatre-vingt-dix fleuristes en trois jours. J'ai les sinus en feu putain.

JOE. Je t'ai dit, prends un cachet ou quelque chose. C'est le dernier de la / liste, juste –

MEL éternue. PENGSI entre.

MEL. Salut, je m'appelle Mel Stanwyck, voici Joe Schofield, elle est ravissante votre boutique, je ne sais pas si vous pouvez nous aider, on cherche quelqu'un qui s'appelle Jimmy Wang ? Ou Wang Pengfei ? On n'est pas des flics.

PENGSI. Désolé, pas ici.

MEL. Personne de ce nom-là ne travaille ici ?

PENGSI. Non. Je ne peux pas vous aider.

MEL. Il y a des appartements au-dessus pas vrai ? J'ai vu les systèmes de clim.

PENGSI. Non, il n'habite pas là.

MEL. Ok, alors merci pour votre temps.

MEL va pour partir, JOE reste en place.

JOE. Il habite où alors ?

PENGSI. Quoi ?

MEL. Qu'est-ce que tu fais ?

JOE. Il n'a pas répondu à la question, il a juste dit qu'il n'habitait pas au-dessus alors – (à PENGSI) alors il habite où ?

PENGSI. Je ne... désolé, je ne comprends pas ?

MEL. Joe, il ne sait / rien –

JOE. Attends une seconde – vous connaissez cet homme ? On n'est pas des flics.

MEL. Tu peux le laisser tranquille ? On y va. J'ai besoin de pisser.

JOE. Donne-moi une seconde, d'accord ! Désolé, je vous le promets, je ne suis pas flic, juste, regardez la photo.

PENGSI examine l'image. Secoue la tête, rend la photo. L'ÉPOUSE DE PENGSI entre.

Il n'habite pas là, c'est ça que vous avez dit, pas que vous ne le connaissiez pas, « il n'habite pas là », alors, alors –

MEL. Joe, ça suffit.

JOE. Alors je me demande juste ce que vous vouliez dire par là ?

PENGSI. Je ne voulais rien dire. Mon anglais est... pas bon. Je suis désolé.

PENGSI et son ÉPOUSE parlent en mandarin tandis que MEL s'adresse à JOE.

*ÉPOUSE DE PENGSI. C'est qui ?

PENGSI. Juste des flics, monte.

*MEL. C'est pas comme ça qu'on s'y prend, tu ne peux pas entrer dans la boutique d'un gars et la jouer à la Columbo juste parce que l'anglais n'est pas sa langue maternelle !

PENGSI se retourne vers JOE.

PENGSI. Je peux vous aider avec autre chose ?

MEL regarde JOE.

MEL. Je prends un taxi.

MEL sort. JOE hésite.

ÉPOUSE DE PENGSI, *en anglais*. Tu veux acheter quelque chose ?

JOE. Ouais. Désolé, ouais je, je peux prendre des fleurs ?

L'ÉPOUSE DE PENGSI sort.

PENGSI. Bien sûr. Euh. Vous voulez quoi ?

JOE. Euh – des roses ? C'est sympa les roses, non ?

Tandis que PENGSI commence à rassembler et emballer un bouquet de roses jaunes, JOE sort son téléphone, prend discrètement une photo de PENGSI. Ses pouces bougent tandis qu'il écrit rapidement un mail. Il l'envoie. Lumières sur

ZHANG LIN, avachi sur sa table lorsque son iPhone bipie. Il le prend, lit l'e-mail. L'efface rapidement, furieux. Il appelle

JOE. Scène partagée entre JOE et ZHANG LIN.

JOE. Hé, Zhang Lin !

ZHANG LIN. C'est quoi ton problème ?

JOE. Qu'est-ce qui –

ZHANG LIN. Tu te prends pour James Bond agent zéro sept ? N'utilise pas ce genre de putain de mots dans un mail que tu m'envoies compris ?

JOE. Quoi ? Quels mots ?

ZHANG LIN. Tu crois qu'un message parail de la part d'un journaliste américain passe inaperçu de la censure ?

« Homme au char », en titre du message, Joe, en titre du message, t'es débile ou quoi ?

JOE, *horriifié*. Merde. Merde, quel putain de crétin, je n'ai pas pensé, je suis vraiment désolé, j'étais, je me suis laissé emporter – qu'est-ce que je peux faire, ça peut s'arranger ou –

ZHANG LIN. Je t'emmerde.

JOE. T'as l'air un peu – il doit être trois heures du matin chez toi, qu'est-ce que tu –

ZHANG LIN. Je ne dors pas très... bon, bien. Je ne dors pas bien. Ma voisine, Ming Xiaoli, elle est en train de mourir.

JOE. Qu'est-ce qu'elle a ?

ZHANG LIN. Poumon de Pékin, je crois. Elle tousse à travers le mur toute la nuit, j'arrive pas à dormir. Pourquoi t'as pas appelé Benny ?

JOE. Qui ?

ZHANG LIN. Mon neveu, tu as promis à mon frère que tu –

JOE. Bien sûr, je l'appellerai demain, mais pour le mail, je peux faire quelque chose ?

ZHANG LIN. Appelle Benny.

ZHANG LIN raccroche. JOE regarde son téléphone. Noir sur

ZHANG LIN. PENGSI tend les fleurs à JOE.

PENGSI. Quinze dollars.

JOE. Euh. Merci. C'est – merde, je suis désolé, j'ai pas assez de liquide.

PENGSI. Pas de problème. On prend American Express. Ou Visa.

Noir sur JOE et PENGSI, on rejoint ZHANG LIN dans son appartement.

SCÈNE HUIT

ZHANG LIN s'assoit, allume la télé, met un film. Peut-être les premières répliques ou le générique de début de Casablanca. Puis ZHANG LIN coupe le son de la télé, ouvre son ordinateur portable, son visage est éclairé par l'écran. Le microphone est branché, il tape sur des touches de contrôle.

ZHANG LIN. Quand j'y repense maintenant, ça paraît évident, et je me sens bête. Mais je veux être honnête. Et j'étais bête. Si je l'avais pas été, je l'aurais mise dans un taxi. Je l'aurais portée jusqu'à la maison sur mon dos. J'aurais dit à la journaliste anglaise de partir. Dans ma tête j'ai fait tout ça.

On voit ZHANG LIN JEUNE et LIULI en 1989.

ZHANG LIN JEUNE. Il faut que tu manges quelque chose.

LIULI. C'est trop acide.

ZHANG LIN JEUNE. Non, ok, mais – Liuli.

LIULI. C'est mon corps.

ZHANG LIN JEUNE. Donc je n'ai rien à dire ?

LIULI. Tu peux dire. Tu ne peux juste pas me forcer.

ZHANG LIN JEUNE. Tu vas avoir un bébé, tu dois manger – LIULI. Pourquoi ?

ZHANG LIN JEUNE. Parce que, parce que je suis ton mari et je t'en donne l'ordre.

LIULI attrape le sachet de pêches, en sort une et la mange, avec appétit. Du jus coule sur son visage. Elle se passe la main sur le menton. ZHANG LIN JEUNE rit.

ZHANG LIN JEUNE. Espèce de cochon. Espèce de petit cochon. Viens là.

LIULI secoue la tête. Défiante.

Viens là.

Elle cède, lui saute dans les bras, en l'enveloppant avec ses jambes. Ils s'embrassent.

LIULI. On va avoir un bébé.

ZHANG LIN JEUNE. Ne nous fais pas remarquer. On n'a pas de permis.

KATE, une reporter britannique avec un gilet pare-balles, entre, suivie d'un CAMERAMAN.

KATE. Excusez-moi ? Vous parlez français ?

ZHANG LIN JEUNE. Moi oui. Ma femme non.

LIULI. Qu'est-ce qu'elle veut ? C'est une journaliste ?

KATE. Je pourrais vous parler ?

LIULI. Laisse-moi lui parler –

ZHANG LIN JEUNE. Chuuut, elle ne te comprendra pas.

LIULI regarde KATE, rit. *Quelque part des haut-parleurs diffusent à fond l'Ode à la joie de Beethoven. Métallique et distordu.* KATE fait signe à son caméraman d'enregistrer

LIULI. Pendant ce temps, on entend une toux qui commence, off.

LIULI. On va avoir un bébé. Il va naître dans le futur. Il sera un grand artiste. Il sera médecin. Il possédera un magasin. Il aura une sonnette électrique à l'entrée. Il aura une voiture avec un réfrigérateur dedans et un zodiac et trois paires de Levi's. Il aura cinq frères et sœurs tout pareils que lui et tous mes enfants seront gros et heureux et intelligents et gentils. Vous verrez. Vous verrez bien.

KATE. On peut vérifier / le son ?

ZHANG LIN. « On peut vérifier le son », elle a dit. Je ne trouve aucune trace de diffusion de ces images.

MING XIAOLI entre. *Elle porte une grande plante dans un pot. Un temps.*

MING XIAOLI. Je t'ai amené une plante. Tu dois l'arroser une fois par semaine.

ZHANG LIN. Merci.

MING XIAOLI. Je veux un strip-tease.

ZHANG LIN. Je suis trop fatigué.

MING XIAOLI claque sa langue contre ses dents. À mon enterrement.

ZHANG LIN. On n'a pas besoin de parler de ça maintenant.

MING XIAOLI. Ils en avaient un à celui de mon frère, dans le Jiangsu, c'était amusant. Ça a mis tout le monde de meilleure humeur. Et ça aide à attirer du monde. Je veux beaucoup de / gens –

ZHANG LIN. Ming Da Ma, ne –

MING XIAOLI. Beaucoup de personnes qui passent un bon moment, voilà ce que je veux. Tu devras appeler ma fille. J'ai fait un rêve cette nuit, elle me disputait à cause de la cigarette. Elle m'a frappée avec un cintre. C'était dans ma chambre, seulement quand j'ai regardé par la fenêtre, on était au bord de la mer et la mer était pleine de cochons.

ZHANG LIN. C'était juste un mauvais rêve.

MING XIAOLI, sur la défensive. Je ne fume pas.

MING XIAOLI se met à pleurer.

C'est pas juste. Me disputer, j'ai jamais fumé de toute ma vie. Elle a dû confondre avec ma sœur. Je me comporte bien. Je suis une gentille fille. J'étais sur une affiche, tu sais. Une affiche du Parti, elle s'appelait « Grâce à la coopération la lumière électrique a été réparée ». J'avais 12 ans, je devais me tenir comme ça :

Elle se lève, tend son bras comme la Statue de la Liberté.
En tenant l'ampoule. Je me suis tenue comme ça pendant des heures.

C'est clairement un effort pour elle de garder son bras levé, mais elle poursuit, la respiration sifflante.

Pendant des mois, partout où j'allais, les gens avaient cette image de moi sur leurs murs.

ZHANG LIN. C'est le genre de chose qui peut donner la grosse tête.

MING XIAOLI. Oui, c'est extraordinaire que je sois restée si modeste.

ZHANG LIN baisse doucement son bras. Elle s'appuie contre lui, en reprenant son souffle.

Je t'entends parler à ta femme.

ZHANG LIN ne répond pas. Il prend les mains de MING XIAOLI, les masse de nouveau.

Ça me dérange pas. Je me souviens quand vous avez emmenagé. Dix-sept ans. Des enfants. La nuit j'étais au lit, réveillée, je vous écoutais faire l'amour. Ça me rendait heureuse. Mon mari n'était pas doué dans ce domaine.

MING XIAOLI s'interrompt, prise d'une quinte de toux.

ZHANG LIN lâche ses mains. Elle se couvre la bouche avec sa manche. Lorsqu'elle la baisse, il y a un peu de sang dessus.

Donne-moi une bière.

ZHANG LIN. Elle est chaude.

MING XIAOLI. La terre aussi. Viens, on se soûle.

ACTE 3

SCÈNE UN

Appartement de JOE. Les roses jaunes sont dans une canafe. Une nouvelle lampe. TESS entre avec un tas de dossiers. JOE brandit le poisson que lui a donné FENG MEIHUI et un paquet de Doritos.

JOE, imitant Dick Van Dyck. « Fish and chips ».

TESS rit. Idiot.

JOE. Tu le fais juste frire avec un peu de beurre et de citron. C'est bon pour les neurones.

TESS. Je cuisine pas. (*Montre les fleurs*) Sympa. Tu les as piquées sur la tombe de qui ?

JOE. Non, elles sont pour toi.

TESS. Oh. Merci Joe. Écoute, si tu as besoin de partir, je peux / juste –

JOE. Non, on a du temps, Mel est en retard, bon, voilà les clés, le chauffage est sur minuteur, je t'ai laissé une serviette propre sur le lit, au cas où tu voudrais, tu sais, genre –

TESS. Me laver ?

JOE. Ouais

TESS. Il y a tout le confort moderne ici, dis donc ?

JOE. Je ne vois pas ce que tu veux dire, au fait, j'ai un clic-clac donc tu es bienvenue si tu veux rester à mon retour, si tu as besoin de –

76

TESS. Ça devrait aller. Apparemment il leur faut juste une journée pour remplir l'appartement de produits chimiques, puis une autre pour ramasser les cadavres.

JOE. Ok. C'est juste que tu as ramené beaucoup d'affaires, je ne savais pas si / tu allais –

TESS. Je sais, c'est juste, c'est pour le boulot. Ils ont avancé ma présentation, je suis vraiment dans la merde.

Elle sort une bouteille de whiskey de son sac.

JOE. Hm hmm. (Très sympa) Alors, arrête.

JOE va chercher des verres. Elle leur sert un verre chacun.

TESS rit. Ouais, ok ! Et pour faire quoi ?

JOE. Quoi ? Je sais pas, rejoins la Croix-Rouge ou quelque chose, si tu as besoin du / gardien, son portable est –

TESS. Rejoindre la Croix-Rouge ?

JOE. J'étais pas sérieux, j'étais juste –

TESS. Alors pourquoi tu l'as dit ?

JOE. Je plaisantais, c'était une / blague –

TESS. Non, je suis juste curieuse de savoir pourquoi tu / dirais quelque chose comme ça –

JOE. Je sais pas ! Parce que je pense que tu serais douée, je suppose, et tu pourrais t'éclater, faire quelque chose qui a, tu sais, j'sais pas moi plus... d'impact ?

TESS. J'ai de l'impact.

JOE. J'étais pas, allez, tu sais ce que je veux dire.

TESS. Non Joe, qu'est-ce que tu veux dire ? Je pourrais peut-être organiser une soupe populaire ? Sauver des prostituées ? Aller travailler dans un, dans un foyer d'accueil pour enfants ? Porter un tabard en nylon, avec des dealers qui essayent d'entrer par la fenêtre, et des rats et des nuggets au poulet ?

JOE. C'est quoi un putain de tabard ? Je te suggère pas d'aller creuser des puits en Afrique, je / voulais juste –

77

TESS. Tant mieux. Parce que j'en ai rien à foutre de l'Afrique.

JOE. Sympa Tess, très sympa, tu écoutes des fois les mois qui sortent de ta bouche ?

TESS. J'sais pas, tu sors des fois de ton piédestal pieux, moralisateur et donneur de leçons ?

JOE. On peut pas sortir d'un piédestal. C'est bon, oublie que j'ai ouvert la bouche, donne-moi un peu de ça.

Il prend le whisky, boit. Lui rend. Ils se passent la bouteille en silence.

JOE. Il est bon ce whisky.

La sonnette retentit. JOE répond, ouvre la porte.

TESS. Ouais. Écoute, Joe ? J'en ai quelque chose à foutre de l'Afrique.

JOE. Je sais.

MEL entre, en gilet pare-balles. Il porte un sac à dos.

JOE. C'est quoi cette tenue ?

MEL. Déclaration d'intention. Long Island un soir de débat. Ça va grouiller de cagoles, t'as une nouvelle lampe.

JOE. Ouais. Tu aimes ?

MEL. Non, c'est du whisky ?

MEL prend le whisky, s'en sert une tasse.

TESS. Salut Mel.

MEL lui jette un regard rapide.

MEL. Oh, salut Tess, comment va ?

TESS. Super merci. Toi ?

MEL. Hm hmm. (à JOE) Faut qu'on y aille.

TESS se tourne. MEL fait un geste à JOE, « Vous êtes ? », JOE secoue la tête, article en silence « Non, ta gueule ». MEL presse ses mains l'une contre l'autre, remerciant le ciel en silence. JOE vérifie encore une fois le contenu

de son sac, sort. Une pause inconfortable entre TESS et MEL.

TESS. Alors. Deuxième débat c'est ça ? Des pronostics ?

MEL. Romney va mettre le paquet sur la Chine, c'est évident.

TESS. Bien sûr, « Et si les grands venaient voler nos bons ? » Peut-être qu'ils n'en veulent pas de vos bons.

MEL. C'est une interprétation radicale des faits. Tu sais à quel point ils ont développé leur armée ? Le gros morceau d'Afrique qu'ils ont dans leurs caddies ? Aussi, tu sais, ils ont l'air assez décidés à faire fermer toutes les usines de l'Ohio, alors –

TESS. Ouais, vous êtes vraiment bien remontés à propos de ça, pas vrai ?

MEL. À propos de milliers de boulots américains qui partent à l'étranger ? Ouais, les gens sont un peu remontés ! Je ne sais pas si tu peux imaginer ce que ça ferait de perdre tout ton secteur industriel au profit d'une autre nation –

TESS. Si je peux imaginer ? Oh chaton, je sais. On fabrique que dalle. Tout ce qui se trouve en Angleterre est fabriqué à Taïwan depuis les années soixante. Chaque enfant né depuis Thatcher l'a imprimé sur ses fesses. Tu veux voir ?

JOE entre, avec sa brosse à dents, la met dans son sac.

MEL, à JOE. Qu'est-ce qu'elle fout là ?

JOE. Son appartement est / plein de cafards !

TESS. Tu crois être de *gauche* parce que tu votes pour l'homme noir ? Obama n'arrive même pas à faire passer intact un projet de loi pour une assurance santé basique, il se peut tout à fait qu'un nouveau mandat démocrate maintenant soit la pire chose qui puisse leur arriver, laisse donc les Républicains se casser le nez sur le précipice fiscal puis, en 2016, si j'avais le droit de voter, je voterais

pour Hillary Clinton. Et si j'avais pas le droit de voter je lui donnerais tout l'argent que j'ai dans la poche.

JOE, à voix basse. Oh / mon Dieu. Oh, merde.

Il est soudain fébrile. JOE ouvre la fermeture éclair de son sac, sort son ordinateur, l'allume, tape.

MEL. Si tu n'aimes pas ce pays, je peux tout de suite t'appeler un taxi pour l'aéroport.

TESS, à JOE. Qu'est-ce que t'as ?

JOE. Comment tu fais changer les choses sans droit de vote ? L'argent. Regarde – selon la loi fédérale, toutes les contributions de plus de 200 dollars à un parti doivent être répertoriées, en précisant l'activité du donneur et son employeur.

MEL. Et alors ?

JOE. Tu te souviens de ce que j'ai dit, à Denver ? À propos de vérifier la liste électorale, tu as rigolé mais peut-être que – regarde, tu peux chercher en ligne.

JOE clique sur un lien, Opensecrets.org.

MEL montre du doigt. Là –

JOE tape. Non, je crois qu'il faut remonter à 2008. Tu choisis ton candidat –

MEL. Clinton ? Tu crois chercher un fan d'Hillary ?

JOE. C'est juste une intuition. Allez. Allez...

JOE parcourt la page internet. Clique sur la suivante. La parcourt. La suivante. La parcourt.

MEL. Là.

JOE. Oui. Jimmy Wang. Trois cents dollars.

MEL. Jimmy Wang, il doit y en avoir quelques-uns, on ne sait pas si c'est lui.

JOE. Mais si c'est lui, il était vivant et solvable le 14 octobre 2008. Et s'il est enregistré ici, ça veut dire que son adresse est enregistrée aussi.

MEL. Ouais mais on ne peut pas y avoir accès.

JOE. Mais tu sais qui pourrait, hein ?

MEL. Elle le ferait pas. Je veux dire, elle ne, ça doit être illégal non ?

JOE. Elle y sera à Long Island, pas vrai ?

MEL. Elle est sénateur, Joe, au service de l'État, c'est pas cool.

JOE. Mais –

MEL. Pas cool, Joe ! Viens, je suis garé devant une borne d'incendie.

MEL attrape son sac, sort. JOE ferme son ordinateur portable, le met dans son sac.

TESS. Salut Mel ! Bon voyage !

MEL (mauvais accent anglais). Taïaut !

JOE ramasse son sac. Hésite. Prend TESS dans ses bras. Ça la surprend un peu.

JOE. Mange le poisson. Il est bon.

JOE part. TESS regarde le poisson. Le déballe. Prend son téléphone. Compose un numéro.

TESS. Bonjour, vous livrez à Hudson Heights ? Ok, voilà ce que je veux :

SCÈNE DEUX

FRANK à une table d'échecs dans le parc de Washington Square, avec un café. JOE entre.

FRANK. T'es en retard.

JOE. On avait dit dix heures et demie. Il est dix heures et demie.

FRANK. Bah j'étais en avance. Tu aurais dû savoir que je serais en avance. T'as vu ce qu'ils ont fait de cet endroit ?

Putain de Giuliani. J'ai dormi dans ce square pendant un mois quand j'avais vingt-deux ans. Là-bas. C'est génial, non, ce qu'un corps jeune peut endurer. Tina m'a forcé à faire du camping, l'été dernier, une nuit dans une tente, j'en suis à quatre mois de kiné.

JOE. Attends – tu étais SDF ?

FRANK. Mon Dieu, non. Vietnam. On était environ cinq cents ici. La puanteur des gens, c'est de ça dont je me souviens. J'ai porté le même jean un mois entier.

JOE. Tu as manifesté ?

FRANK. C'est pas ça la grosse surprise. La grosse surprise c'est que je portais des jeans.

MEL *entre, les yeux bouffis, la gueule de bois, emmitoufflé contre le froid.*

JOE. Qu'est-ce qui se passe, Frank ?

FRANK. Mel ! T'as une sale gueule ! C'était comment à Long Island ?

MEL. Évite le thé glacé.

JOE. Frank ?

FRANK. J'ai besoin que vous laissiez tomber l'histoire.

JOE. Quelle histoire ?

FRANK. Celle sur la Chine.

JOE. L'homme au char ?

MEL. Quoi ?

JOE. Frank, allez, tu ne peux pas – on ne l'a même pas encore trouvé.

FRANK. Alors ça ne vous embêtera pas.

JOE. Si, ça m'embête, Ça m'embête carrément –

JOE se lève.

FRANK. J'en ai parlé avec Lou, elle n'est pas contente, / assieds-toi.

JOE. Je l'emmerde.

MEL. C'est une bureaucrate cette femme-là.

JOE. Lou n'a aucune idée de comment marche un journal – FRANK. Non. Mais il se trouve qu'elle a un grand talent pour diriger l'entreprise qui nous possède. Et Verico veut acheter un réseau câblé et deux journaux en Asie. Ce qui signifie qu'elle cherche du capital d'investissement, et le cherche dans à peu près le seul endroit au monde où il s'en trouve en ce moment.

JOE. La Chine.

MEL. Ah, merde. Ok. Merde.

FRANK. Est-ce que je dis que ça me plaît ? Non, mais – et je suis désolé si ça ajoute un peu de complexité à votre impression que le monde serait une sorte de jeu vidéo – c'est pas eux les méchants. Cette boîte *essaye* d'éviter que des milliers de salariés se retrouvent à la soupe populaire.

MEL. Et la Chine les tient par le portefeuille.

FRANK. Non Mel, ils tiennent le pays entier par le portefeuille. C'est un moyen pour une fin.

JOE. C'est de la collusion.

FRANK. Je ne pense pas qu'on puisse résumer la situation en un mot. Assieds-toi.

JOE. Tu pourrais te battre si tu le voulais.

FRANK. Non, je ne pourrais pas, pas comme tu le souhaites, assieds-toi Joe.

JOE. Pourquoi pas ?

FRANK. Parce qu'on reçoit beaucoup de factures pour frais médicaux quand on a un enfant atteint de leucémie, c'est une sorte d'effet secondaire. Pose-toi.

MEL. Assieds-toi, Joe.

JOE s'assoit.

JOE. Ok, écoute-moi – tu es à la tête d'un *journal*. Tu couvres les *infos*.

FRANK. Ouais, et bien quand tu dois 1,3 milliards de dollars à un gars, il vaut mieux ne pas faire d'histoires quand il secoue un peu sa femme.

JOE. Bref, tu crois que le BSP lit ton *journal* ?

FRANK. Il y a un mois, Xi Jinping a annulé sa rencontre avec Hillary Clinton parce qu'elle avait critiqué le soutien de la Chine à Assad. Le *Times* a été censuré pour son enquête sur le Premier ministre chinois –

JOE. Et alors ? Le Parti est corrompu, tout le monde sait ça, y'a même un média d'État qui couvre cette histoire-là, tu veux vraiment être à la tête d'un *journal* moins transparent que le Quotidien du Peuple ? Tu es censé être un gardien de la putain de presse libre –

FRANK. Tu crois que je me dore l'ego avec ce boulot, que c'est pour ça que je me lève tous les jours à cinq heures du matin ? Que ce *journal* est une sorte de *catalogue* de ce que j'aime le plus au monde, tu m'as pris pour Oprah putain ? Je ne te permets pas de rester assis là à déballer ta souffrance, bordel moi aussi je souffre ! Tu crois que ça me plaît de dire « multi-plateforme » ? Que ça me fait plaisir d'engager les meilleurs auteurs du pays, pour ensuite coller une section commentaires au bas de leurs articles, que n'importe quel bourrin à tête de patate du fin fond de l'Arkansas puisse apporter sa contribution ignorante, truffée de fautes et de haine parce qu'il est *inconcevable* qu'une opinion ne soit pas exprimée ? Les Connards Anonymes qui se valident en meute sous ma bannière, c'est pas la presse libre, c'est de la masturbation entre crétins à l'échelle de la nation.

JOE. Ouais, mais internet ne va pas disparaître, alors –

FRANK. J'ai encore bon espoir que ce soit une passade. J'ai une réunion. Ce papier est annulé.

JOE avance vers FRANK.

FRANK. Vas-y. Frappe-moi. Si ça te peut te soulager.

JOE donne un coup dans le café que tient FRANK, le gobelet tombe. C'est un geste minable et il le sait. FRANK sort un mouchoir, essuie les éclaboussures sur ses chaussures, s'enroule dans son manteau.

Putain de gauchistes. TROP de café renversé, pas assez de lèvres éclatées.

FRANK s'en va. JOE hurle après lui.

JOE. Tu as voté pour Bill Clinton !

FRANK, *en disparaissant*. Prouve-le.

JOE. Tu sais quoi, on l'emmerde. Pas vrai ?

MEL. Bien sûr.

JOE. De toute façon, on trouve les infos ? Évidemment qu'il publie l'article.

MEL. On vient d'entendre la même conversation ?

JOE. Très bien, alors on le propose à un autre *journal*.

MEL. Et on rompt nos contrats. Crois-moi, j'adorerais être un joyeux petit ballon d'hélium comme toi, mais j'ai des pensions alimentaires à payer, t'y croirais pas.

JOE. Tu penses avoir du mal à retrouver du boulot après une histoire comme celle-là ?

MEL. On n'a pas d'adresse, on ne sait même pas si ce gars est encore en vic. Je pense qu'il est temps de s'avouer vaincu, pas toi ?

JOE. On devrait démissionner, c'est ça qu'on devrait faire.

MEL. Joey, ta lubie là du Club des cinq, c'est tout mignon, mais –

JOE. C'est de la censure, ce qui se passe là, que tu / cautions –

MEL. Tu as perdu le patient, Joey ! Arrête le massage cardiaque !

JOE. J'ai rien perdu du tout, toi tu sembles avoir perdu tes putain de couilles quelque part, mais moi j'ai rien / perdu –

MEL. T'as déjà pensé à t'acheter une nouvelle chemise, tu sais, qui ne soit pas en toile de bure ? Essaye Gap – parce que c'est une chemise, Joe, c'est un putain de déguisement, j'arrive pas à croire que je t'ai laissé me traîner dans toute cette putain de ville pour ces conneries. « L'Amérique doit voir ! » Voir quoi ? Qu'un mec dont tu as pris une super photo il y a vingt-trois ans a enfin laborieusement fini son deuxième album ? Tu crois avoir aidé à faire un *héros* de cet homme-là ? Foutaises, viser et déclencher, c'est tout ce que tu as fait toi, maintenant t'essayes de recycler une vieille photo et d'appeler ça une croisade, c'est pas une croisade Joe, c'est de la masturbation désespérée, et j'en fais suffisamment à la maison.

JOE. Tu tournes le dos à ce projet pour faire quoi ? Retourner dans ton appartement, lire tes menus à emporter, et tes putain de précieuses éditions originales ? Pour renifler des bouquins, en espérant inhaler un peu de putain de talent, parce que je vais te dire Mel, tu peux boire comme Henry Miller, tu peux choper la chitouille comme Henry Miller, mais peu importe ce que te raconte ton égo trompeur, tu n'as jamais écrit comme lui, parce que lui, contrairement à toi, il comprenait les zones grises, / il –

MEL. Toi t'es une putain de zone grise !

C'est pas le Watergate là. C'est pas le Vietnam. Tu obtiens ta photo de Jimmy Wang, 50 ans, du Queens, et le peu d'attention qu'elle suscitera va juste prouver ton incompetence.

JOE. Mel.

Merde.

MEL. Je sais. Je sais.

Regarde ça. Je l'ai fait, hein ?

SCÈNE TROIS

Appartement de ZHANG LIN. LIULI monte dans le réfrigérateur et ferme la porte alors que ZHANG LIN entre avec DENG, une acheteuse potentielle. Une jeune femme d'affaires efficace avec un iPhone à l'oreille. Elle examine le réfrigérateur sous le regard de ZHANG LIN. Lorsqu'elle ouvre la porte, le réfrigérateur est vide et propre. Mais ZHANG LIN ne peut pas le regarder.

DENG (*mandarin au téléphone*). Oui. Oui. Je vais lui demander. (*À ZHANG LIN*) Il est encore sous garantie ?

ZHANG LIN (*mandarin*). Non.

DENG (*mandarin au téléphone*). Je te rappelle.

Elle raccroche.

DENG. Il a un problème ? Je n'achèterai pas de produit défectueux.

ZHANG LIN. Non, il marche parfaitement.

DENG. Alors pourquoi vous le vendez ?

ZHANG LIN. Ma femme ne l'aime pas.

Le bruit de MING XIAOLI qui tousse de l'autre côté du mur.
DENG. Elle veut certainement un truc plus moderne. Vos murs sont aussi fins que les nôtres.

ZHANG LIN. Ma voisine.

DENG regarde derrière le réfrigérateur.

DENG. Qu'est-ce qu'elle a ?

ZHANG LIN. Vous avez regardé par la fenêtre aujourd'hui ? Regardez ça. Je me suis renseigné dessus, le smog, ça rend le sang gluant. Un truc de particules dans les poumons.

DENG. Je sais, c'est l'atmosphère.

ZHANG LIN. Je ne pense pas.

DENG. Vous devriez dépoussiérer ici.

ZHANG LIN. Je consulte le site de l'ambassade américaine, ils ont un moniteur sur leur toit. Il indique 540 aujourd'hui. Les chiffres du Parti ne vont jamais au-delà de 200.

DENG. Vous croyez que c'est de la propagande, c'est ça ?

ZHANG LIN. Non. Je n'insinue pas –

DENG. Non mais c'est ce que vous essayez de dire, que c'est de la propagande ? C'en est pas. Ces histoires que vous avez lues, ces trucs sur l'Ambassade, ça c'est de la propagande, c'est les Américains qui essayent de nous saper notre croissance.

ZHANG LIN. Je ne sais pas. Peut-être.

DENG. Non, croyez-moi, c'est mon boulot, je suis confrontée à ce comportement tous les jours, on appelle ça du sabotage industriel.

ZHANG LIN. Vous portiez un masque.

DENG. Comment ça ?

ZHANG LIN. Quand vous êtes arrivée. Vous portiez un masque.

DENG. Les ampoules ont été changées récemment ?
Encore de la toux.

ZHANG LIN. Elle a cinquante-neuf ans.

DENG. D'accord, donc la Chine dans laquelle elle est née était encore moyenâgeuse, grâce au Parti, elle va mourir en pleine ère spatiale. Elle aura voyagé dans le temps. Elle a juste le mal des transports, c'est tout.

La toux de MING XIAOLI devient plus violente.

Non, mais ça a l'air désagréable quand même. Je suis désolée pour elle. Il n'y a pas de congélateur ?

ZHANG LIN. Non.

DENG. Je cherchais vraiment un truc avec un congélateur, c'est pour ma mère. Je vous en donne cent cinquante yuans.

ZHANG LIN. J'espérais un peu plus.

DENG. Vous l'avez acheté quand ?

ZHANG LIN. 1987. Il était nouveau à l'époque.

DENG. Il ne l'est plus maintenant, pas vrai ? Cent cinquante yuans.

SCÈNE QUATRE

FRANK dans son bureau, le téléphone dans une main, une enveloppe marron, dégoulinante et grasse dans l'autre. D'humeur volcanique. Lumières sur JOE, également au téléphone, pour répondre à l'appel de FRANK.

FRANK. Tu m'as envoyé un poisson ?

JOE. Oui Frank. Oui en effet.

FRANK. Tu m'as envoyé un putain de – putain c'est quoi ?

JOE. Un lieu noir, Frank. C'est comme du cabillaud.

FRANK. C'est comme moi qui présente tes couilles à mon couteau de chasse. Doreen l'a trouvé au bout de deux jours, tout mon bureau pue. Enfin, merde quoi ! Un lieu noir ! Tu m'en veux encore d'avoir fait sauter l'histoire de l'homme au char ?

JOE. Ouais.

FRANK. Tu veux venir en parler ?

JOE. Nan.

FRANK. Évidemment que non, tu sais que je ne vais toujours pas la publier, hein ? Je ne plierai pas face au terrorisme, j'espère que tu te l'es sortie du système, parce que je vous veux toi et Mel à Boca Raton pour le débat final et – putain Mer – DOREEN ! Tu veux bien venir ? Il y a du jus de poisson plein mon bureau, tu te souviens qui m'a donné ce bureau, Joe ?

JOE. Henry / Kissinger

DOREEN entre, les mains dans des gants en caoutchouc. Elle prend le paquet, sort en le tenant à bout de bras.

FRANK. HENRY PUTAIN DE KISSINGER. Si jamais tu me renvoies du poisson, je te jure que je te tuerai et le ferai passer pour un accident.

SCÈNE CINQ

Appartement de ZHANG LIN. ZHANG LIN est habillé en blanc. ZHANG WEI porte ses vêtements normaux. Sanglots, off. ZHANG LIN fourre la plante, désormais morte, de MING XIAOLI dans un sac poubelle.

ZHANG LIN (mandarin). T'entends ça ?

ZHANG WEI (mandarin). J'entends, calme-toi.

ZHANG LIN. Elle peut sangloter tout ce qu'elle veut maintenant. Sa mère est mourante, elle peut pas prendre un avion ?

ZHANG WEI. Ça fait loin de San Francisco. Elle a réussi à venir pour les funérailles.

ZHANG LIN. Bien sûr, alors que Ming Xiaoli était morte depuis deux jours.

ZHANG LIN va à la fenêtre, fait un signe vers l'extérieur.

Ils disent que c'est sans danger, regarde ça ! Enfin quelle misère, quelle misère vraiment d'être - née dans une ferme, au bord de la Mer Jaune -

ZHANG WEI. Pauvre.

ZHANG LIN. Oui pauvre, et alors, pauvre, au moins elle pouvait respirer putain !

ZHANG WEI. Calme-toi. Où est passé ton frigo ?

ZHANG LIN. Liuli ne l'aurait pas permis, elle aurait été là, tous les jours !

ZHANG WEI. Zhang Lin, baisse la voix, où est ton / frigo -

ZHANG LIN. Je l'ai vendu. Il faisait trop de bruit, tous ses anciens amis du Parti, en train de jeter un coup d'œil à leurs Rolex, à se demander combien de temps encore avant de déjeuner. Tu sais comment ils les ont payées ? Avec la merde dans ses pousmons -

ZHANG WEI. Tu crois que le Parti ne s'en préoccupe pas ? Il y a des réglementations, il y a / des règles

ZHANG LIN. Ah, des réglementations, des réglementations, fabuleux ! Non, c'est merveilleux, je m'assurerai qu'ils l'inscrivent sur sa pierre tombale, Ming Xiaoli, morte de réglementations.

ZHANG WEI. Quand c'était compliqué entre Yuanyuan et moi, elle nous a inscrits pour voir un thérapeute de couple, il nous a fait écrire tout ce qui nous mettait en colère.

ZHANG LIN. Ça a marché ?

ZHANG WEI. Oui. C'est pour ça qu'on a divorcé.

ZHANG LIN. Ok. Alors je vais faire ça.

ZHANG WEI. Ok. C'est bien.

ZHANG LIN. Je pourrais l'envoyer à Joe.

ZHANG WEI. Non, c'est pas / ce que je voulais -

ZHANG LIN. Je le ferai pas publier ici, mais la presse américaine serait intéressée, non ?

ZHANG WEI. Allons à côté, viens, pour rendre / hommage.

ZHANG LIN. Joe le ferait, en tout cas, Ming Xiaoli, elle était sur une affiche, tu sais, icône du Parti, et maintenant elle est morte de quoi ? Parce que eux, tout ce qui leur importe c'est la croissance ? C'est une blague -

ZHANG WEI. Tu as de la peine, tu devrais / attendre un peu.

ZHANG LIN saisit son ordinateur portable, l'ouvre, l'allume.

ZHANG LIN. Grâce à la coopération, la lumière électrique a été réparée !

ZHANG WEI. Il y a mon patron là-bas. Je dois montrer mon visage. Viens manger quelque chose, au moins.

LIULI sort du sac-poubelle. ZHANG LIN la voit. ZHANG WEI ne la voit pas. Elle tend une pêche à ZHANG LIN.

ZHANG LIN. Je mangerai quand j'aurai fini.

ZHANG WEI. Non, ne fais rien !

Zhang Lin ? Tu m'écoutes ?

ZHANG LIN ne répond pas. ZHANG WEI sort. ZHANG LIN regarde LIULI. De nombreuses LIULI entrent. La scène est inondée de robes rouges. ZHANG LIN est entouré par elles. ZHANG LIN commence à taper à l'ordinateur. On le voit toujours, qui tape rapidement, tandis qu'à des milliers de kilomètres de là :

SCÈNE SIX

JOE, sans son appareil photo, devant l'Opéra métropolitain. Il attend. Derrière le cordon de sécurité qui longe un tapis rouge. Un déchainement de flashes d'appareils photo. MARIA DUBIECKI entre, avec DAVID. MARIA est vêtue d'une magnifique robe de soirée. DAVID est en smoking. JOE fait un signe de main à MARIA.

JOE. Salut Maria ! Maria, par ici !

MARIA. Joe ! Contente de te voir, tu te souviens de Dave, n'est-ce pas ?

DAVID. David. David Barker.

JOE. Salut. Dis donc quelle robe ! Beethoven n'a aucune chance ce soir.

MARIA. Ces galas, je ne sais même pas qui sont la moitié de ces gens, j'allais faire semblant d'avoir une conjonctivite mais Dave ici s'est quasiment mis à genoux et m'a

supplié, il veut rencontrer les Dixie Chicks – alors dis-moi, qu'est-ce qui s'est passé, Frank t'a rétrogradé aux ragois ? JOE. Nan, j'étais dans le coin, je voulais juste te souhaiter bonne chance. Pour la semaine prochaine.

MARIA. De la chance ? Chaton, ce sera plié d'ici l'Iowa. Romney est sur le point de se faire écraser par des classeurs pleins de femmes¹. Contente de t'avoir vu, Joe.

MARIA va pour partir. JOE hésite. Puis :

JOE. Attends une seconde, tant que je te tiens, j'essaye de retrouver quelqu'un. Son nom est Jimmy Wang. Il a fait un don de trois cents dollars pour la campagne du sénateur Clinton / en 2008 –

MARIA. Trois cents dollars ? Joe, je ne voudrais pas paraître prétentieuse mais : tu sais que je suis plutôt importante, n'est-ce pas ?

JOE. Allez Maria, donne-moi juste un coup de main, tu veux bien ?

MARIA. C'est confidentiel, tu le sais bien.

JOE. Je sais. J'ai juste pensé que –

MARIA. Ouais, je sais, mais tu as pensé à tort, c'est pas grave –

JOE. Écoute. Je ne voulais pas en arriver là mais. Mais, bon, j'ai un collègue. Et il a des dossiers.

Un temps. MARIA dissimule sa panique avec une grâce époustouflante, se tourne vers DAVID avec un sourire éblouissant.

MARIA. Dave, tu pourrais poser mon châle au vestiaire ? Merci infiniment.

DAVID hésite.

DAVID. Il va pleuvoir. Vos cheveux seront tout aplatis.

1. Maria fait référence à une citation de Romney durant la campagne 2012, sur le sujet de la parité salariale, qui avait donné lieu à des moqueries de la part de ses détracteurs, NdT.

MARIA, *souriante*. Dave, chaton, va juste poser le châle d'accord ?

DAVID *s'en va*. MARIA *se tourne vers JOE, à voix basse, furieuse*.

De quoi tu parles Joe, quel collègue ?

JOE. Tu le connaîtrais pas. Mais c'est un grand fan, on l'est tous les deux, et ce qui nous inquiète Maria c'est... ben que les gens se souviennent d'images comme celles-ci. Elles ont une odeur persistante.

Cris : « Maria ! », *off, elle se tourne, sourit, salue de la main tout en parlant*.

MARIA. Je ne sais pas de quoi tu parles -

JOE. Je parle de toi portant rien d'autre qu'un T-shirt Nixon en train de sniffer de la cocaïne sur le poignet d'une cheerleader.

MARIA. Hé, on a tous un passé, pas vrai !

JOE. Obama te garde toujours le poste de ministre de l'Éducation au chaud, au fait ?

Un tout petit temps. MARIA s'approche tout près de JOE. Elle garde un sourire figé sur son visage.

MARIA. Un ouragan est en route. J'espère qu'il va t'emporter et te larguer dans le putain de fleuve Hudson.

JOE. Allez, ne sois pas comme ça.

MARIA. Je croyais que t'étais un mec bien, Joe.

JOE. Je le suis. C'est pour ça que je suis venu. Jimmy Wang, W-A-N-G. Tu peux me joindre ici quand tu seras prête.

JOE *lui tend une carte. Elle la prend. La glisse dans sa pochette. Cris, off* : « Maria ! Maria ! ». *Les flashes crépitent tandis qu'elle sourit sans un mot face aux objectifs, et JOE s'éclipse dans la nuit.*

SCÈNE SEPT

ZHANG LIN *tape toujours. WEI debout derrière lui. De la musique sort de l'ordinateur. C'est l'Ode à la joie de la neuvième symphonie de Beethoven*.

ZHANG WEI *(en mandarin)*. Qu'est-ce que tu fais Zhang Lin ? Qu'est-ce que tu fais ?

ZHANG LIN *(en mandarin)*. Laisse-moi tranquille.

ZHANG WEI. Qu'est-ce que tu écris ? Qu'est-ce que ça dit ?

ZHANG LIN. Les inspecteurs de pollution ils te mettent combien d'amende ?

ZHANG WEI. Je sais pas, pas grand-chose, environ six mille - ne fais pas ça. S'il te plaît ne fais pas ça - *(montre du doigt)* pourquoi tu écris sur lui, tu sais qui c'est ?

ZHANG LIN. C'est un responsable du Parti, il s'occupe du smog.

ZHANG WEI. Ok mais n'utilise pas son nom, il est propriétaire de mon usine ! Viens, on arrête et, on y réfléchit, prends une bière, tu veux une bière ?

ZHANG LIN. Non. Ming Xiaoli est née en quelle année ?

ZHANG WEI. Qu'est-ce que j'en sais, moi ! S'il te plaît Zhang Lin, ne.

LIULI. 1953.

ZHANG WEI. C'est quoi ce mot ? Zhang Lin, c'est quoi ce mot que tu utilises tout le temps, celui-là, là ? Et là, tu n'as pas intérêt à parler de moi, ça veut dire quoi ?

ZHANG LIN. Ça n'a rien à voir avec toi.

ZHANG LIN *finist. S'appuie contre le dossier de sa chaise*.

Ça veut juste dire « sang ».

ZHANG LIN *clique sur envoyer*.

Noir.

Entracte.

ACTE 4

SCÈNE UN

Lumières sur PETER ROURKE à son bureau dans la Silicon Valley. Il est PDG de Mytel Computer Systems, une entreprise américaine avec un bureau à Pékin. Il tape sur son clavier, écouteurs dans les oreilles. Peut-être qu'on entend la musique qu'il écoute. Sa secrétaire, DAWN, entre. Il lève les yeux, enlève les écouteurs.

DAWN. Peter ? Je t'ai bipé. Il y a Judy sur la ligne 2 / et –

PETER. L'avocate Judy ou l'épouse Judy ?

DAWN. Judy l'avocate.

PETER. Je prends.

Il décroche le téléphone. Lumières sur JUDY, en pyjama et robe de chambre. DAWN sort.

PETER. Hé, Judy Tuesday² ! Comment vous allez tous là-bas à Manhattan, vous vous préparez au pire ?

JUDY. Je ne suis pas au bureau, je travaille de la maison au nord de New York depuis un mois.

PETER. Vous vous la coulez douce sur la côte Est, hein ?

JUDY. J'ai fait une crise cardiaque, Peter.

PETER, *effaré*. Putain. Judy, je suis vraiment –

JUDY. Ça va, Pete, j'ai besoin de te parler d'un truc avant de l'autoriser. Le bureau de Pékin a reçu une demande d'informations sur un citoyen chinois.

2. Référence à la chanson des Rolling Stones, *Ruby Tuesday*, NdT.

Lumières sur ZHANG LIN. Son appartement est fouillé par des AGENTS DE SÉCURITÉ.

PETER. Euh. Ok. Il a fait des bêtises ?

JUDY. Il a posté un article en ligne. Un truc sur la corruption du Parti concernant le smog à Pékin. Il est passé par un site anonymisant mais le Parti l'a repéré.

PETER. Il utilisait l'un de nos systèmes ?

JUDY. J'ai pas appelé juste pour le plaisir d'entendre ta voix.

PETER. Ok, alors qu'est-ce qu'ils veulent ? Une adresse IP je suppose ?

JUDY. Et le lieu où se trouve le PC correspondant ayant servi à l'envoyer.

PETER. Question idiotie : on a une garantie sur l'usage qui sera fait de ces données ?

JUDY. Tu veux encore la version intégrale ou bien –

PETER. Fais-moi plaisir

JUDY *soupire*. En tant qu'entreprise américaine opérant sur le territoire chinois, tu es tenu de te conformer à la loi chinoise. Il n'y a pas de garantie. Peter ? C'est vraiment juste par politesse –

PETER. Ok. Ok. D'accord.

JUDY. Je peux donner l'autorisation ?

PETER. Ouais. Bien sûr.

L'ordinateur portable de ZHANG LIN est saisi. ZHANG LIN est menotté, et traîné hors de l'appartement.

JUDY. Ok. À samedi.

PETER. Pourquoi ?

JUDY. Paintball avec toute l'équipe de la boîte ? J'arrive par avion vendredi, je serai au Fremont si tu as besoin de moi.

PETER. Ok bon, alors à bientôt. Bon voyage.

PETER raccroche, noir sur JUDY. PETER fixe son bureau, secoué. Puis appelle, off :

Dawn ! Viens là !

DAWN entre.

Judy a eu une crise cardiaque.

DAWN porte la main à sa bouche. Oh mon Dieu.

PETER. Je sais, t'as vu ?

PETER remet ses écouteurs et recommence à taper à l'ordinateur.

SCÈNE DEUX

ZHANG LIN et un GARDE DE LA BSP dans une salle d'interrogatoire à Pékin, assis à une table. Le GARDE porte des baskets Nike. Il écrit. Une longue pause pendant ce temps. Sans lever les yeux :

GARDE. Tu veux attraper la tuberculose ?

ZHANG LIN. De quoi on m'accuse ?

Le GARDE lui tend une déclaration écrite.

GARDE. C'est notre premier entretien. S'il y en a un second, ce ne sera pas dans une pièce agréable comme celle-ci. Ce sera allongé sur des lits superposés avec des vieux. Qui toussent et éternuent.

ZHANG LIN. Je n'ai rien fait.

GARDE. Je pensais que tu étais prof.

ZHANG LIN. Je le suis. J'ai donné des cours aux enfants de beaucoup / de tes supérieurs –

GARDE. Je croyais que les profs étaient intelligents. Signe là.

ZHANG LIN. Je n'y ai pas mis mon nom. L'article, je n'ai pas mis mon nom / sur l'ar –

GARDE. Tu sais combien c'est facile d'obtenir cette information ? Un coup de fil à New York.

ZHANG LIN. Il n'a été en ligne que six heures avant d'être bloqué.

GARDE. La loi chinoise stipule qu'il est interdit de provoquer l'instabilité.

ZHANG LIN. Je suis désolé. Je n'avais pas les idées claires. Ma voisine est morte.

GARDE. Le Parti présente ses condoléances. Signe, s'il te plaît. Et la date.

Ou est-ce que je me suis trompé ? Tu as bien envoyé cet article à un journaliste étranger, correct ?

ZHANG LIN. Il ne l'a pas publié. Il n'a pas pu – il a dit que l'histoire n'était pas assez importante, et les Américains n'arrivent même pas à résoudre leurs propres problèmes, ils –

GARDE. Il n'y a pas de problème avec ça. Ce passage que j'ai souligné, qu'est-ce qu'il dit ?

Le GARDE montre à ZHANG LIN une copie de son article.

ZHANG LIN. Il dit que le smog était à 801 –

GARDE. Le brouillard.

ZHANG LIN. Pardon ?

GARDE. Tu veux dire le brouillard.

ZHANG LIN. Oui, le brouillard était à 801.

GARDE. Mais c'est faux, n'est-ce pas ? Parce que l'échelle ne va pas au-delà de 500.

ZHANG LIN. Oui. Ce qui s'est passé, c'est que je regardais sur un site internet américain, et il a dit que le smog était à ce niveau, mais –

GARDE. Le brouillard.

ZHANG LIN. Le brouillard était à ce niveau mais –

GARDE. Mais que cette information était fausse ?

ZHANG LIN. Oui, le brouillard était en dessous de 500.

GARDE. Il était bien en dessous. Les relevés à ce moment-là indiquent environ 190.

ZHANG LIN. Oui je suis désolé, c'était une erreur, une erreur stupide. Je voudrais m'excuser –

Je voudrais m'excuser pour cette erreur. S'il vous plaît. S'il vous plaît. Je ne vais pas –

GARDE. Le même journaliste étranger t'envoie des documents séditieux par mail.

ZHANG LIN. Ça aussi, c'était une erreur.

GARDE. Ça fait pas mal d'erreurs, hein ? Tu penses qu'on serait mieux en Chine, sans emplois, sans industrie ?

ZHANG LIN. Non.

GARDE. Tu préférerais que l'économie s'écroule ?

ZHANG LIN. Non. Non, je faisais juste remarquer que le sm – le brouillard est, le brouillard, c'est un problème.

GARDE. C'est pas un problème. C'est la météo.

Un temps. Le GARDE baisse les yeux sur l'article. Lit un extrait.

Voici un joli passage : « Quelque part à Pékin cette nuit, une femme succombe d'une mort tiers-mondiste, dans la Chine du nouveau monde bâti avec sa sueur, et son sang, et son sacrifice. Et de l'autre côté de la ville, un responsable se gratte le ventre dans son sommeil en rêvant de réglementations... »

Tu vois, je ne comprends pas de quoi tu te plains. Parce que tu dis, ici, tu dis que le Parti a fait des réglementations, alors –

ZHANG LIN. Non. J'ai dit rêve. Rêve de réglementations.

GARDE. Parce que les rêves ne sont pas réels, c'est ça ?

100

ZHANG LIN. Non, ils sont bien réels. Seulement ils sont ouverts à l'interprétation.

GARDE. Je hais les profs d'anglais. Le Parti prend la pollution très au sérieux. Il y a des réglementations. Il y a des inspections. Personne n'est exempté. Signe.

ZHANG LIN. Je pourrais rédiger un démenti de l'article. Ça aiderait ? Parce que je pourrais faire ça –

GARDE. C'est trop tard pour des démentis. Lève-toi.

ZHANG LIN se lève. Le GARDE sort un stylo, le tend à ZHANG LIN.

GARDE. Signe.

ZHANG LIN hésite.

C'est juste une déposition. J'essaye de t'aider.

ZHANG LIN. M'aider comment ?

GARDE. T'aider à être heureux.

LIULI entre. Le GARDE ne la voit pas.

ZHANG LIN. J'ai lu une étude, récemment. Une étude scientifique qui affirme que les personnes les plus heureuses sont celles qui savent le mieux se mentir à elles-mêmes. Par exemple, un athlète qui croit, qui croit vraiment, que personne n'est plus rapide que lui, est heureux. Même s'il finit dernier à chaque fois, il est toujours heureux.

GARDE. Où tu veux en venir ?

ZHANG LIN. Je pense que vous êtes un homme heureux.

Le GARDE observe ZHANG LIN. Puis très délibérément, il éteint sa cigarette, prend la déposition sur la table, la plie, la met dans sa poche. Prend le stylo de ZHANG LIN, remet le capuchon.

GARDE. Enlève tes chaussures.

101

SCÈNE TROIS

Appartement de JOE. La nuit de l'élection présidentielle de 2012. Les roses, mortes maintenant. JOE suit les infos diffusées sur son ordinateur portable. TESS, off. Ils ont bu.

JOE. Tess ! Viens ! Ils ont annoncé les résultats de l'Ohio.
Bruit de chasse d'eau, off. TESS entre.

TESS. C'est fini ?

JOE. Pas encore, c'est juste la Fox. Attends qu'une vraie chaîne d'info l'annonce.

Le téléphone portable de JOE sonne. JOE l'attrape, le regarde, puis le repose, déçu.

Frank. Il fait une espèce de grosse fête électorale.

TESS. Tu ne voulais pas y aller ?

JOE. Du vin et du fromage avec une centaine de personnes qui auront voté pour l'autre candidat ? Ça te ferait envie toi ? Tu vas me montrer ton truc alors ou bien ?

TESS. Comment oses-tu ?

JOE rit. Ton truc, ta présentation, c'est pour ça que / tu es venue.

TESS. Ouais, je sais ! Attends une seconde, ok. Ok.

Elle met une paire de chaussures à talons. Se met en position. Tient une télécommande imaginaire. Prend une respiration.

Ok alors – j'ai tout un truc PowerPoint, ça c'est juste – c'est ma télécommande. Alors. Merci à tous d'être venus aujourd'hui. Bonjour, Cleveland !

Elle attend qu'il rigole. Il ne rigole pas.

JOE. Pardon – tu le fais à Cleveland ? / C'est juste que – TESS. Non, c'est... *Spinal Tap*, je pensais, commencer avec / une –

JOE. Laisse tomber.

TESS. Ok. Ok alors... j'en étais où...(à voix basse) « Merci d'être venus aujourd'hui... »

Pause.

Merde. J'avais tout mémorisé. Non – c'est pas drôle ! Je dois le faire pour de vrai dans, dans, dans – (*regarde son poignet*) où est passée ma montre – demain, demain matin, arrête de rire ! Il faut que je passe à l'eau.

Ça sonne à l'interphone de JOE, il se précipite sur le combiné.

JOE. Allô ?

On entend peut-être une voix indistincte, peut-être que JOE dit « monte ». JOE ouvre la porte. Plein d'adrénaline. TESS enlève ses chaussures d'un coup sec.

JOE. Ok. Ok. Donne-moi un peu de ça.

JOE prend l'eau de TESS. DAVID BARKER entre. Il voit TESS, regarde JOE.

JOE. Salut, David. Voici mon amie, Tess.

DAVID. Enchanté, Tess. Je suis David, David Barker.

TESS. Bonjour.

TESS regarde JOE. JOE ferme l'ordinateur.

Je vais peut-être sortir fumer une cigarette.

DAVID. Merci infiniment. J'apprécie.

TESS sort, emmène une bouteille d'eau. DAVID reste très immobile, regardant JOE.

JOE. Tu veux un – tu veux un truc à boire ou quelque chose ?

DAVID. Non. Il y a une fête au Sheraton. J'ai un taxi qui attend, je ne peux pas m'absenter trop longtemps. La sénatrice Dubiecki ne sait pas que je suis ici, si elle vous reparle un jour, je vous serais reconnaissant de ne pas mentionner ma visite.

JOE. Désolé, je ne –

DAVID. Écoutez, je ne suis que l'assistant de quelqu'un, alors je suis certain que vous vous foutez de ce que j'ai à dire, mais on vient de me demander de vous retrouver devant votre appartement demain, chargé d'une mission que je n'aime pas du tout, et j'ai bu la moitié d'une bouteille de champagne, alors je vais le dire quand même. Maria n'est pas une femme parfaite mais elle née de parents immigrés à l'arrière d'une berline Ford et maintenant elle est sénateur, et elle représente les intérêts de presque vingt millions de personnes. Et elle les représente très bien, la plupart du temps. Je ne sais pas exactement quel est votre intérêt, mais je suppose qu'il n'est pas partagé par vingt millions de personnes. Je suppose qu'il s'agit d'une préoccupation purement individuelle. Je sais ce que vous faites, je sais qui vous êtes –

JOE. Vous ne savez / rien de moi –

DAVID. Je connais votre *genre*. Et il n'y a rien à la portée de vos toutes petites mains que vous puissiez espérer accomplir en une vie qui arrive à la cheville de ce que cette femme accomplit en une semaine de travail. Alors j'espère que vous serez capable de vivre avec ça dans vos moments d'introspection, s'il vous arrive d'en avoir, parce qu'à votre place j'en serais bien incapable.

JOE. Vous avez fini ? Parce que –

DAVID. 16 heures, en bas. Si vous êtes en retard, je n'attendrai pas.

DAVID *part*.

TESS (*off*). Je peux rentrer ?

JOE. Ouais.

TESS *entre*. JOE remplit une tasse de champagne, la vide.
TESS *sourit*.

TESS, *Accent allemand*. Augustus, mein schatz, il ne faut pas faire ça !

104

JOE. Quoi ?

Ils lèvent tous les deux les yeux lorsque des voix lointaines, ivres, se font entendre, chantant « *Star Spangled Banner* ». Bruit de feux d'artifice. JOE ouvre son ordinateur. Ils sont assis, regardent. Puis :

(*Petite voix*) Il l'a eu. Quatre années de plus.

TESS. Et la Floride ?

JOE. Peu importe. Il n'en a pas besoin.

TESS. Je me demande ce que ça va signifier.

JOE. Ça signifie que j'aurai plus jamais à prendre une seule photo de Romney reflété dans une paire de Ray-Ban.

Je ne ressens rien. Tu ressens quelque chose ?

TESS *bâille*. Un peu bourrée.

Tu dois de l'argent à la mafia ?

JOE. Quoi ?

TESS. Cet homme, / qu'est-ce qu'il –

JOE. Je crois que les gens ont besoin de savoir qu'il y a de l'héroïsme dans le monde, pas toi ?

TESS. Ah ouais. Carrément.

JOE. C'est dans l'intérêt des gens, pas vrai ?

TESS. Tout à fait.

JOE. Non, mais de beaucoup de gens. Genre, plus de vingt millions ? De voir une image de, d'un homme normal.

Qui s'est dressé, et que ce soit pas un truc désespérant, pas un martyr, on s'en fout des martyrs, de nos jours, mais un homme normal qui a survécu, fait son chemin, fait sa vie –

TESS. C'est le soleil et le vent.

105

JOE. Exactement, merci. Quoi ?

TESS. L'homme. Avec le manteau, comment tu fais pour qu'un homme enlève son / manteau ?

JOE. Exactement. Merci, et c'est pas, en fait en quoi c'est de la masturbation ?

TESS. C'en est pas.

JOE. Parce que dans l'autre sens, ça ne marche pas. Tu peux plus pousser les gens à agir en les choquant, plus maintenant –

TESS allume une cigarette.

Pas quand les mômes font la queue au cinéma pour regarder un gars qui prend son pied à balancer des ados dans des fosses pleines d'aiguilles, ou à les coudre de la bouche au trou du cul –

TESS. Je l'ai vu celui-là.

JOE. Voilà, ou peu importe, alors c'est quoi l'horreur ?

Juste, juste un truc qu'on regarde, juste un frisson, une titillation –

TESS. Clip art. Putain de clip art.

JOE. Exactement. Exactement, il n'y a plus d'effet. Le choc est... trop familier alors, alors, alors je cherche juste un, un angle différent. Une image d'un autre genre. Pas d'obscurité, mais de lumière. Je pense que ça pourrait être une, une bonne chose. Je n'essaye pas de blesser qui que ce soit –

TESS. Tu vas blesser personne. Regarde-toi, t'es une crevette, tu serais incapable de blesser quelqu'un.

JOE. C'est bien ce que je dis, j'en ai pas envie.

TESS. Alors le fais pas.

JOE embrasse TESS. Elle se dégage. Puis l'embrasse. Ils commencent à faire l'amour.

SCÈNE QUATRE

La salle d'interrogatoire à Pékin. ZHANG LIN est attaché à une chaise. Pas de chaussures, pas de chemise. Des blessures de coups de fouet aux pieds et au torse. Des chiffons fourrés dans la bouche. Deux GARDES. Des électrodes attachées à ses doigts de pieds. On lui envoie des chocs électriques. La chaise tremble sous les soubresauts du corps de ZHANG LIN.

SCÈNE CINQ

Appartement de JOE. JOE et TESS en pile froissée par terre, sous une couverture. Quelques heures plus tard. JOE regarde TESS dormir. Il la remue doucement. Elle bouge, le voit.

JOE. Salut.

TESS. Salut.

JOE. C'est juste que tu as dit que tu devais bosser tôt.

TESS. J'ai dit ça ?

JOE. Je te proposerais bien un petit déjeuner, mais on l'a déjà bu.

Il sourit, ramasse une bouteille de champagne vide.

TESS. Non, c'est –

JOE. Je peux t'appeler un taxi, si tu veux ?

TESS. Non. Je peux marcher.

JOE. C'est juste que ma femme va bientôt rentrer.

JOE sourit. TESS rit. Trop fort.

C'était pas si drôle que ça.

TESS. Non, non je me disais juste. Je parie qu'elles craquent pour cette réplique-là en général, non ?

JOE. Allez, j'étais pas – je ne suis pas.

TESS commence à s'habiller. JOE l'observe, incertain et gêné. TESS regarde autour d'elle. JOE tend la main pour attraper quelque chose sur le canapé, lui passe son soutien-gorge. Elle le prend, rapidement.

TESS. C'est bon, Joe ! Je sais comment ça se passe, tu as ta matinée, j'ai ma matinée, je vais juste, chaussures, sac, dehors, je ne demanderai même pas à emprunter une brosse à dents, parce que c'est toujours horriblement gênant, non ? D'avoir quelqu'un qui regarde sa montre pendant que tu te passes du fil dentaire –

TESS met ses baskets. Attrape son sac.

JOE. Tess, attends une seconde –

TESS. Non, tout va bien, juste une minute, et tu seras débarassé de moi.

TESS vérifie qu'elle a tout et se dirige vers la porte.

JOE. Je peux t'inviter à dîner ?

TESS. Ouais, super ! Appelle-moi.

JOE. Tu peux. Juste.

Arrête – j'essaye de. Je suis sérieux, Je voudrais te voir ce soir. En fait, depuis que je te connais j'ai, ben j'ai eu envie de te voir la plupart des soirs, ce qui est, c'est un peu... nouveau pour moi, alors. Alors j'ai ce dîner, avec le neveu de Zhang Lin, Benny, pourquoi tu ne viendrais pas ? C'est un restaurant, Peter Luger Steak House, à Williamsburg. Sept heures et demie, on dînera avec Benny, on le met dans un taxi puis –

TESS. Je déteste Williamsburg.

JOE. Évidemment que tu détestes. C'est un endroit horrible. Boutiques de vêtements vintage et... brunch, mais c'est juste pour deux heures, max, puis on reprendra le train L / et –

TESS. On m'a braquée sur la ligne L.

JOE. Alors on prendra un taxi, allez. Laisse-moi t'offrir un steak.

TESS. Je suis végétarienne.

JOE sourit. C'est ça.

Il l'embrasse.

SCÈNE SIX

Appartement de ZHANG LIN. ZHANG LIN est assis ou allongé, dans une couverture, très malade. Il souffre beaucoup. Il a un haut-le-cœur, dans un bol. ZHANG WEI lui baigne les pieds.

ZHANG WEI (en mandarin). Ça fait mal où ?

ZHANG LIN (en mandarin). Ça fait mal partout.

Je suis tellement désolé, Zhang Wei, je suis tellement désolé je suis tellement –

ZHANG WEI. Ils t'ont laissé partir.

ZHANG LIN. Je ne veux pas te causer des problèmes –

ZHANG WEI. Ne t'en fais pas pour moi, je vais bien. S'ils t'avaient mis sur une liste de surveillance tu le saurais, maintenant.

ZHANG LIN gémit de douleur.

Chut. Ça va. Tu es en sécurité. Tu as dit ce que tu avais à dire. Et elle aurait été fière de toi, tu le sais ? Je suis fier de toi moi aussi mais tu n'as rien à prouver à personne. Tout peut revenir à la normale, maintenant, ce sera plus facile que tu le crois.

Il nous faut plus d'iode. J'en ai pas pour longtemps. J'allume la télé. Ok ?

ZHANG WEI allume la télévision. WEI part. ZHANG LIN éteint la télévision. Attrape son ordinateur portable. Prend le microphone.

Lumières sur LIULI et ZHANG LIN JEUNE sur la place Tiananmen. Le 3 juin. Une statue de la liberté en polystyrène est érigée en arrière-plan. Musique. On sent la foule à la fois joyeuse et nerveuse. L'Ode à la joie est diffusée sur des haut-parleurs lointains.

LIULI. Il est quelle heure ?

LIN JEUNE. Presque dix heures et demie. Tu veux partir ?
LIULI secoue la tête.

LIULI. On a pris la place. La ville nous appartient.

ZHANG LIN JEUNE allume une cigarette. Surveille la place. Commente, détendu.

ZHANG LIN JEUNE. Ils envoient l'armée maintenant.

LIULI. Et alors ? L'armée du peuple.

ZHANG LIN JEUNE. Non, je sais.

LIULI. Tu te souviens de tous ces garçons du lycée ? Sun Ho et Wang Pengfei et Li Fu-Han, tout fiers de montrer leurs uniformes. Des garçons débiles avec des boutons qui brillent.
ZHANG LIN JEUNE. Et le petit Qiu Hong Wen qui n'arrivait pas à avoir de moustache.

Ils rient. Observent. Pause.

ZHANG LIN JEUNE. Ils avancent.

LIULI. On est trop nombreux.

ZHANG LIN JEUNE. Tu as l'air fatiguée. On devrait peut-être envisager de –

LIULI. On n'a pas obtenu ce pour quoi on est venus, pas encore.

ZHANG LIN JEUNE. Tu as froid ?

LIULI. Non.

ZHANG LIN JEUNE. Tu as l'air d'avoir froid.
LIULI. J'ai pas froid.

ZHANG LIN JEUNE. Peut-être. Juste par précaution.

LIULI. Ils font juste une démonstration de force !

ZHANG LIN JEUNE. Mais il y a une petite chance qu'ils –
LIULI. Des balles en caoutchouc, tu as dit.

ZHANG LIN JEUNE. Tu es enceinte.

LIULI. Et alors ?

ZHANG LIN JEUNE. Et une femme enceinte ne doit pas courir le risque de prendre des balles.

LIULI. Des balles en caoutchouc.

ZHANG LIN JEUNE. N'importe quelles balles.

LIULI. Chuut – tu entends ça ?

ZHANG LIN JEUNE. C'est les chars qui bougent. Les bus brûlent, ils essayent de les contourner.

LIULI regarde au loin. Le bruit d'une foule, en panique, s'approche. ZHANG LIN JEUNE regarde. Inquiétude. Il essaye de rester calme, d'éloigner LIULI. LIULI se dégage de lui. Fascinée.

LIULI. Pourquoi ils courent ?

ZHANG LIN JEUNE. Je ne sais pas.

LIULI. Pourquoi ils courent ?

ZHANG LIN JEUNE. Je ne sais pas. Viens, on s'en va.

LIULI. Je veux rentrer à la maison.

LIN JEUNE. C'est bien –

LIULI. Pourquoi tout le monde court ?

Noir soudain. Coups de feu. Des pieds sur le bitume, des hurlements, les cris de l'armée, une foule en panique. Puis le son et l'image sont coupés. Obscurité et silence. Lumières

sur ZHANG LIN, il sanglote, accablé. ZHANG WEI entre. Se précipite vers son frère. ZHANG LIN s'agrippe à lui.

ZHANG WEI. Ça va. Ça va. Je suis là. C'est fini maintenant.

ZHANG LIN. Non. Je ne crois pas. Mes pieds. Zhang Wei, / mes pieds piquent.

ZHANG WEI. Chuut. Endors-toi.

ZHANG LIN. Je veux pas m'endormir. Je veux pas m'endormir.

SCÈNE SEPT

TESS est à mi-discours, devant sa présentation PowerPoint, une télécommande à la main.

TESS. ... alors on arrive un peu tard, la route vers le marché chinois est déjà très fréquentée, et vous savez quoi ? Elle est jonchée des cadavres d'entreprises qui ont cru naïvement que les consommateurs chinois s'arracheraient la main pour tout ce que l'Amérique voudrait bien leur refourguer. Disney, Mattel, Groupon, eBay, Nestlé, on ne parle pas de petites entreprises familiales. Ce sont des multinationales, qui ont investi énormément dans leurs recherches sur le marché chinois. Et elles ont toutes échoué. Parce qu'elles croyaient que la Chine regardait par-dessus la clôture en rêvant d'être l'Amérique alors que rien n'est moins vrai.

Et quid des histoires qui finissent bien ? Starbucks, McDonald's, KFC ? Il n'y a pas d'ingrédient magique dans leur café, leurs burgers, leurs buckets de poulet, leur succès ils le doivent au fait de s'être rendus suffisamment chinois dans un pays qui tient plus que tout à la suprématie de sa culture. On peut avoir du congee pour le petit déjeuner au Savoy. On passe la porte de Givenchy ou Hermès à Paris, le personnel parle mandarin, parce que ces entreprises comprennent que la Chine n'est pas la fille bourrée dans une fête étudiante. C'est celle qui fait un MBA, qui a des notes brillantes et des cheveux vraiment magnifiques. Elle est à

la tête de ce meilleur des mondes économique, on s'incline devant elle ou on meurt en essayant d'y arriver.

Et comment ces touristes chinois payent-ils leur room service, leurs sacs à main en peau d'autruche ? Pas avec nos cartes, ni même celles de nos concurrents, mais avec la carte unique, de l'État, UnionPay. Comment on change cela ? On ne peut pas, à moins de comprendre le consommateur chinois. Et c'est là que j'entre en scène.

Ce que je vais vous montrer, c'est un portfolio de sept segments de clientèle. On abordera leurs différences dans un instant, mais ils ont une chose en commun. Ils adorent le shopping. Il faut abandonner ce mythe selon lequel la Chine serait une nation d'épargnants qui ne s'intéressent pas aux cartes de crédit. Parce que c'est un mythe, la seule différence entre les Chinois et nous, c'est qu'eux s'assurent d'avoir l'argent avant de le dépenser, mais ils le dépensent c'est certain. Il suffit de regarder cette image pour le constater :

TESS clique, la photo de l'homme au char apparaît.

Que représente cette image ? La contestation bien sûr, mais plus encore, c'est une image de l'instant où la Chine a troqué la démocratie contre un miracle économique. Pour l'opportunité de travailler, vivre, dépenser, évoluer. Avoir des aspirations – et les cartes de crédit vivent et meurent d'aspiration ou de désespoir – alors c'est une photo du moment où notre mission est passée de l'inconcevable à un possible terriblement tentant. Et puis, bien sûr, il ne nous restait plus qu'à attendre encore 23 ans pour qu'ils nous laissent entrer ! Au fait, puis-je souligner :

TESS clique. Deux cercles rouges apparaissent autour des sacs de courses. Elle se retourne vers nous.

L'homme au char... a fait du shopping ! L'une des images les plus iconiques qui nous vient de la Chine, et au centre un homme qui vient de faire les magasins pour acheter, quoi ? Du riz, un journal, des chaussettes, de la...

,
panse de canard séchée, peu importe.

TESS devient de moins en moins assurée ; sa voix tremble. Elle clique. Le premier archétype apparaît.

Alors, voyons les segments. Le premier, je l'appelle « Le rêveur rural ». Ils sont souvent trentenaires, pardon, de la fin de l'adolescence à la mi-vingtaine. Ils sont, ils sont très sensibles aux marques, mais ont peu de temps libre, et une grande partie de leur argent est envoyée à la famille, et forte sensibilité aux marques, ils –

TESS clique et affiche le slide suivant par accident. Ses mains tremblent.

Oh, oups, désolée, je viens de – Jaydene ? Comment je fais pour – il y a un bouton pour retourner en arrière ou quelque chose ?

Elle regarde vers le public, perdue. Essayant de rester joviale.

Désolée, je viens de double cliquer, j'en suis encore au rêveur rural, je ne sais pas trop comment –

Jaydene ? Un peu de joie ?

Pause.

Bon, c'est ok, ok... ok... ok alors, parlons du, « Consommateur réfractaire » à la place, puisqu'on est – ok, le consommateur réfractaire. Le consommateur réfractaire est. C'est (merde), c'est le rêveur rural avec une autre image.
Pause.

Le réfractaire – pardon, en fait, ces catégories sont. Ces catégories sont, ben, d'abord, ces catégories sont, ce sont juste des versions de catégories occidentales. Ce qui est, c'est ce que vous avez demandé mais. Mais il me faut cinq ans pour élaborer une segmentation vraiment précise et, ben, vous m'avez engagée pour six mois. Et j'ai l'habitude, c'est ça les cycles commerciaux, pas vrai, mais la Chine change plus vite qu'on ne peut collecter les données, je veux dire, il s'agit d'une nation qui est passée de la famine au Slim Fast en une génération. Je sais que certains d'entre vous y êtes allés, enfin, vous avez vu le smog ?

Lors de mon dernier séjour, il a plu un jour, les flaques d'eau étaient noires, le ciel était jaune, leur croissance est tellement rapide que ça se voit dans l'air ! Et, vous savez, il y a en fait des milliers de bébés qui respirent mal, mais bref, ils ont eu quoi ? L'équivalent de quarante années de croissance en dix ans et c'est, vous savez, incroyable mais en fait, c'est pas, c'est une vitesse dangereuse.

Parce que, et aussi, enfin, je suis désolée de – mais est-ce qu'on a vraiment réfléchi à ce qui se passe quand on transforme 1,3 milliard de gestionnaires pragmatiques en des gens qui pensent à l'argent comme nous ? Je veux dire, on se casse encore les dents sur une récession en ce moment pas vrai ? Mais, comment ce sera si 1,3 milliard de Chinois ne remboursent pas leurs emprunts immobiliers et paiements par carte de crédit ?

Et vous savez, j'essaye pas de vous faire un numéro genre mon chien a mangé mes devoirs, cette étude tient la route, c'est précipité mais ça se tient, ça vous permettra de franchir la ligne d'arrivée avant American Express, mais il se passe quoi ensuite ? Parce que vous êtes sur le point de vous coucher avec quelqu'un que vous ne comprenez pas vraiment, ce qui est, ça semble juste un peu... dingue, parce que, vous savez, c'est ça l'avenir. C'est les cent prochaines années. Et on ne comprend pas. Et je crois que ça pourrait poser problème. Vous voyez ?

L'image derrière elle retourne à la photo de l'homme au char. TESS y jette un œil.

Merci Jaydene, c'est – ouais. C'est bon maintenant.

SCÈNE HUIT

Devant l'appartement de JOE. JOE attend depuis très longtemps. Il a une enveloppe A4 sur les genoux et fume. DAVID entre, en poussant son vélo qui a un siège enfant à l'arrière et des sacoches. Son casque de vélo est détaché, il est en costume avec un gilet fluo par-dessus, des pinces à vélo. Son

pantalon est déchiré au niveau d'un genou, entouré d'une bande tachée de sang.

JOE. Vous avez dit 16 heures ! Ça fait trois heures que je suis assis ici, vous ne pouviez pas appeler ?

DAVID. Je suis navré de l'entendre.

DAVID descend d'un coup de pied la béquille de son vélo.

JOE. Ça va, je dois juste. Je dois être à Brooklyn d'ici vingt minutes –

DAVID. Vous avez quelque chose pour moi ?

JOE. Exact, bien sûr, je l'ai ici.

DAVID. C'est la seule copie ?

JOE. Ouais. Il y a les négatifs là-dedans aussi.

JOE lui donne l'enveloppe, non scellée. DAVID jette un œil à l'intérieur.

DAVID. Vous avez un stylo ?

JOE sort rapidement son stylo et un bloc-notes.

DAVID. Cent douze 169^e rue, Queens.

JOE. Travail ou domicile ?

DAVID. Il habite au-dessus de la boutique.

DAVID remonte d'un coup de pied la béquille de son vélo.

JOE. Écoutez, David, à propos de ce que vous avez dit, hier soir. Je. J'y ai beaucoup réfléchi et, ben, je voulais dire. C'est pas de ma faute si vous n'avez aucune putain d'imagination.

Un temps. DAVID s'en va. JOE examine l'adresse. Cette information précieuse. Regarde sa montre. Sort son téléphone, passe un appel, en regardant autour de lui dans la rue. Il est fébrile.

Merde. (*Ça décroche*) Salut Tess, je vais avoir genre, dix minutes de retard, je dois juste, j'ai une course à faire mais j'espère que ton truc s'est bien passé et. Et je suis

pressé de te voir. C'est Joe, au fait. Et je suis pressé de te voir, je l'ai dit ça, hein, ok, salut –
Il raccroche, lève un bras en l'air –
Taxi !

SCÈNE NEUF

Devant le fleuriste Cité Glorieuse. PENGSI ferme pour la journée. JOE entre, excité, le visage rouge.

JOE. Jimmy Wang.

PENGSI. Fermé. Désolé. Demain / à huit heures du matin, on ouvre –

JOE. Tu t'appelles Jimmy Wang, n'est-ce pas ?

PENGSI. Non.

JOE. Non, ça va. C'est juste que – j'ai besoin que tu me dises la vérité. Feng Meihui a passé cette annonce pour toi. Et elle t'a amené ici, pas vrai ? En 89, pourquoi tu as fait passer cette annonce ?

PENGSI. Non, pas moi. Mauvais homme.

Il montre à PENGSI l'image de l'homme au char.

JOE. L'homme sur cette photo ? C'est toi, n'est-ce pas ?

PENGSI. Tu pars maintenant.

JOE. S'il te plaît. Je crois que tu peux m'aider. Jimmy Wang, est-ce que ton vrai nom est Wang Pengfei ?

PENGSI. TU PARS S'IL TE PLAÎT.

L'ÉPOUSE DE PENGSI entre et parle rapidement en mandarin à son mari. Il répond.

JOE. C'était quoi ça ? J'ai entendu, je parle mandarin, tu as dit frère, ton frère.

PENGSI. Non.

JOE. Je parle mandarin – tu as bien dit ton frère et puis –

PENGSI crie en mandarin sur son épouse, elle part en courant.

Je demande juste un peu de coopération là, je ne viens pas –
PENGSI essaye de le pousser vers la sortie.

C'est ton frère ? L'homme, sur cette image, c'est ton frère –
PENGSI commence à le malmenier, JOE est plus fort. Il pousse PENGSI contre le mur. Le secoue plusieurs fois.
PENGSI crie à l'aide.

Tais-toi ! Chuut juste – ne fais pas de bruit d'accord ?
PENGSI. Lâche-moi !

JOE. Ne fais pas de bruit –

PENGSI. Je t'emmerde. Sors de ma boutique.

JOE. S'il te plaît –

PENGSI lui crache à la figure, JOE réagit à la vitesse de la lumière, lui envoie un coup de poing au visage, PENGSI s'écroule, JOE le relève, le pousse contre le mur.

Je ne voulais pas – c'était une erreur, j'aurais pas dû, juste dis-moi –

PENGSI essaye de frapper JOE, le rate, JOE le plaque au sol, le maintient là.

Dis-moi juste. Dis-moi juste. Je ne veux pas te faire mal / juste –

PENGSI. S'il te plaît. Mon frère était...

JOE. Ton frère était quoi ?

JOE le secoue encore.

Ton frère était quoi ?

PENGSI. Oui.

JOE. Oui quoi ? L'homme au char ?

PENGSI. Oui. Homme au char.

Pause. JOE relâche PENGSI. S'éloigne en titubant. Tient son poing.

JOE. Il va... il va bien ? Est-ce que Wang Pengfei est vivant ?
PENGSI secoue la tête. JOE lui montre de nouveau la photo de l'homme au char.

Tu es sûr ? Regarde. Cet homme, tu es sûr qu'il n'est pas –
PENGSI. Je ne sais rien de cet homme.

JOE. Mais tu viens de dire, c'est ton frère.

PENGSI. Non, pas mon frère cet homme.

JOE. Mais tu viens de / dire –

PENGSI. Pas mon frère, cet homme.

JOE. Tu dis n'importe quoi !

PENGSI. L'homme... le char...

JOE montre du doigt. Cet homme

PENGSI. Non (bouge le doigt de JOE). Cet homme. Ici. Le soldat. Dans le char, il était mon frère. Héros inconnu, mon frère.

L'ÉPOUSE DE PENGSI entre en courant. Éclate le visage de JOE avec une clé à mollette. Le nez de JOE explose en sang. Il titube. L'ÉPOUSE DE PENGSI hurle en mandarin. PENGSI hurle en retour. Elle part furieuse.

Elle va appeler la police ! Tu pars maintenant.

JOE se met sur les genoux, tenant son nez.

JOE. Tu es sans papiers, elle ne va pas faire venir les flics ici – ah, merde. Il est où maintenant ? Ton frère ?

PENGSI. Il a été exécuté.

JOE. Mais... c'était un soldat, pourquoi ils –

PENGSI. Il n'a jamais tué. Il n'a pas avancé char quand quelqu'un était là.

JOE. Quelqu'un ? Tu veux dire l'homme aux sacs de courses ?

PENGSI. Oui. Il pouvait pas contourner, alors il a pas avancé. Le Parti était en colère. Tout le monde regarde l'homme.

Avec le sac de courses. Mais ici, tu peux voir, très petit, un homme sort. Puis il disparaît encore. Dans le char. Et cet homme était mon frère. Et il était très courageux.

Sirènes, lointaines au début. Deviennent de plus en plus fort. L'ÉPOUSE DE PENGSI arrive, paniquée et apeurée. Elle dit en mandarin : « Tu entends ça ! Tu entends ça ! C'est elle, à côté, elle les a appelés ! »

JOE. Elle les a appelés ? Ils vont vous emmener au poste ! Pourquoi elle a / fait ça –

PENGSI. Pas elle. Sûrement à côté, la dame. Fouineuse du quartier. On essaye de vivre discret.

JOE. Je – Je suis désolé. Je suis tellement désolé, je ne – tiens. Tiens, prends ça.

Il sort de l'argent, le tend brusquement à PENGSI. JOE essuie du sang de son nez. Les sirènes deviennent plus fortes. Des éclairs de lumière rouges et bleus traversent son visage.

SCÈNE DIX

TESS, sur son trente et un, et BENNY sont assis dans un silence gênant au restaurant Peter Luger Steak House, à une table dressée pour trois. UN SERVEUR entre, pose deux steaks devant eux et enlève les couverts de la troisième place.

SCÈNE ONZE

Commissariat de police du Queens. Sorti de sa cellule JOE arrive dans l'entrée. Son nez est pété, recouvert d'un gros pansement. JOE est escorté par l'OFFICIER HYTE.

OFFICIER HYTE. On a tout ce qu'il nous faut à ton sujet. La caution a été payée alors ne pars pas faire une croisière d'hiver ou un truc dans le genre.

JOE, en regardant autour de lui. Elle est où ? Qui a payé ma caution ?

OFFICIER HYTE. Qu'est-ce que j'en sais ? J'suis pas ta concierge ! Putain de garde de nuit, tu auras ta date d'audience d'ici deux semaines. Ça devrait n'être qu'une amende si tu as de la chance.

JOE. Il a – il a des papiers ?

OFFICIER HYTE. Je crois pas. Ça changera rien à ton cas, c'est l'État de New York qui porte plainte.

JOE. Non mais, il sera déporté ?

OFFICIER HYTE. Ça dépend. À ton avis il peut se payer un avocat de quel niveau ?

L'OFFICIER HYTE part tandis que FRANK entre. Lui et JOE se regardent.

FRANK. Jolie opération du nez. T'as eu mal ?

JOE. Un peu.

FRANK. Tant mieux.

JOE. Tu as payé ma caution ?

FRANK. En effet.

JOE. Ben, / merci Frank. Je, vraiment –

FRANK. Tu veux me dire pourquoi le bureau du Sénateur Dubiecki m'a appelé pour annuler l'accès de Jim et Heather à la conférence de presse d'aujourd'hui ?

JOE. Pourquoi je saurais ça ?

FRANK. Parce qu'après l'appel du bureau de Maria, j'ai appelé Maria. Et Maria m'a mis en attente, Joe. Tu sais quand c'est la dernière fois qu'on m'a mis sur attente ? Je ne m'en souviens pas, je ne peux tout simplement pas m'en souvenir, mais Maria l'a fait, elle m'a fait écouter la putain de *Wassermusik* de Haendel pendant huit minutes entières, et quand elle a enfin pris mon appel elle a été terriblement glaciale avec moi, ce que j'ai pas compris parce que Maria et

moi, nous avons un accord, alors je lui dis « C'est quoi cette histoire sur la conférence, pourquoi mes gars sont dans les putain de sièges éjectables ? », sauf que j'ai pas juré, j'étais très calme, très jovial, mais elle non, elle n'était pas joviale, c'était un putain de vent polaire qui parcourait cette ligne téléphonique, et tu sais ce qu'elle m'a dit ? / Joe ?

JOE. Non.

FRANK. Elle a dit demande à ta putain de fouine de photographe. L'un des orateurs les plus éloquentes et élégants de sa génération, elle utilise ces termes « putain de fouine » et me raccroche au nez. Ce qui n'est, ça ne m'arrive pas beaucoup, alors ça m'a fait de l'effet, alors je me dis que quoi que ça puisse être, elle a certainement raison. Tu es une putain de fouine. Alors t'es viré.

JOE. Oh au fait je t'ai appelé sur ton portable hier. Trop bizarre, c'est Mary Chang qui a décroché.

Mary Chang la strip-teaseuse ? Fais gaffe, ç'aurait pu être Tina, / ou les filles –

FRANK. Je lui ai donné du boulot espèce de petit con. Je parraine sa demande de carte verte, tu ne m'as même pas donné son CV quand elle / te l'a demandé –

JOE. Parce que je savais que tu ne –

FRANK. Pourtant je l'ai fait.

JOE. Et bien, je –

FRANK. Qu'est-ce que tu as fait à Maria, Joey ? Qu'est-ce que tu as fait bordel ?

JOE. J'ai rien fait ! J'avais besoin de son aide, elle résistait, j'ai juste... huilé les... qu'importe. Écoute, ok, Frank / on est –

FRANK. On est au lendemain d'une putain d'élection, ils ont viré mes journalistes ! Tu comprends ce que ça signifie ?

122

Est-ce que tu as même idée de la quantité d'incendies que j'essaye d'éteindre là ? Joe, j'espère que ton huilage de j'sais pas quoi en valait la peine, parce que au fait, je ne suis pas en train de me défouler là, c'est fini, toi et moi c'est fini, je te libère de l'affreux compromis que ça a été pour toi d'être mon employé, et j'espère que tu finiras aveugle.

FRANK part alors que L'OFFICIER HYTE revient avec le portefeuille, les clés, le téléphone etc. de JOE. Les tend à JOE, tandis que TESS entre.

OFFICIER HYTE. Tu as laissé tes affaires.

JOE. Merci.

L'OFFICIER HYTE part. JOE s'approche de TESS.

JOE. Je suis tellement désolé.

Tess ? Je ne voulais pas –

TESS. Ils les ont amenés quand j'étais à l'accueil. Ils les ont mis dans une cellule.

Je suis juste venue pour voir si tu allais bien. Et tu vas bien, alors je, je vais y aller maintenant.

JOE. J'allais venir, Tess, je voulais y être, la situation / s'est juste –

TESS. Oui, je sais. J'ai écouté le message que tu as laissé, tu semblais si, tu étais tellement excité. Et moi aussi j'étais excitée. On m'a virée aujourd'hui, mais ça m'était égal, plus ou moins, je suis rentrée, j'ai essayé des robes, avec des nœuds dans le ventre, en sautillant le long de Broadway comme une putain de conne sortie d'une comédie musicale, et il m'a fallu tout ce temps, c'est tellement lent, tout le temps jusqu'à ce que je me retrouve assise en face de Benny, à Williamsburg, un couteau à viande dans la main, à comprendre que tu n'étais pas en retard, que tu n'allais tout simplement pas venir, pour me rendre compte : on était excités pour des choses complètement différentes.

JOE. C'est pas vrai. C'est pas vrai –

123

TESS. Une photo ? Deux personnes détruites, pour ça ? Quel putain de gâchis, j'espère que tu le trouveras, vraiment, que je ne suis pas... insignifiante simplement parce que je ne me suis jamais mise devant un putain de char. JOE. Je sais ça.

TESS. Bien, tant mieux. Bref, je crois. Je crois que je suis amoureuse de toi. Je crois que je le suis depuis ben, un moment maintenant. Et ça n'a rien à voir avec... ce que tu fais, ton travail, mon travail n'est pas ce que je suis, c'est parce que, je crois que c'est surtout juste que j'ai eu peur, dans un avion. Et tu m'as tenu la main. Et tu étais très gentil.

JOE s'assoit, se cache le visage. TESS est debout au-dessus de lui. Lui retire les mains du visage. Il lève les yeux vers elle. Elle passe son doigt le long de la cicatrice à côté de son œil.

Ils lui ont fait enlever son alliance. L'épouse de Jimmy Wang. C'était tellement horrible, Joe. Elle a hurlé et hurlé et hurlé.

TESS s'en va. JOE sort son téléphone. Scène coupée en deux, avec ZHANG LIN, dans son appartement, qui répond à l'appel.

ZHANG LIN. Joe ? Tu vas bien ? Zhang Wei a eu des nouvelles de Benny. Il a dit que tu n'es pas venu pour votre dîner. Il était très déçu.

JOE. Ouais ben, moi aussi je suis déçu, le nom que tu m'as donné, j'ai trouvé son frère.

ZHANG LIN. Vraiment ? Comment il va ?

JOE. Il n'est pas l'homme au char et il n'est pas non plus le frère de l'homme au char, voilà comment il va putain, Wang Pengfei était un soldat, un soldat, un ado qui venait certainement de passer deux jours à descendre des civils –

ZHANG LIN. C'était un héros.

JOE. C'est un pas un putain de héros, il était du côté du Parti, comment / ce serait –

ZHANG LIN. Côté ? C'est quoi le rapport, il était, c'était quelqu'un de bien, même le Parti l'a vu, tu sais ce qu'ils ont fait de ta photo ? Un portrait de leur humanisme, regardez, nous l'avons contourné ! Tu savais que tu faisais partie de la propagande ? Mais c'était pas eux, c'était Wang Pengfei. Et je ne sais pas ce qu'il lui est arrivé.

JOE. Son frère a dit qu'il a été abattu.

ZHANG LIN. Je suis désolé de t'avoir fait perdre du temps. Je pensais que c'était une bonne histoire. Parfois un uni-forme fait qu'il est bien plus difficile d'être un héros. Et je pensais que tu t'intéressais à ce qui s'était passé ce jour-là.

JOE. Je m'intéressais à l'homme au char.

ZHANG LIN. Oui. J'ai mal compris.

JOE. Je suis désolé pour Benny. Je vais l'appeler. Comment tu vas ?

ZHANG LIN. Une nouvelle famille a emménagé dans l'appartement de Ming Xiaoli. Ils ont des triplés.

JOE. Ouais, au fait, désolé pour ça j'ai juste, une vieille dame et du smog, je ne pouvais pas –

ZHANG LIN. Elle n'avait que cinquante-neuf ans.

JOE. Ok, ben. Je, j'ai un peu de temps en ce moment. Tu devrais venir me voir.

ZHANG LIN. Je n'obtiendrais pas de visa. Et j'ai pas de permis de travail.

JOE. Ben, je pourrais t'aider avec ça.

ZHANG LIN. Vraiment ?

JOE. Bien sûr. Je te l'ai dit déjà, ou, tu sais, on pourrait juste se marier.

ZHANG LIN. Je vais y réfléchir.

ACTE 5

SCÈNE UN

ZHANG LIN, avec un mégaphone, s'adresse à une foule.

ZHANG LIN. On demande un Parti qui refuse de s'enrichir au prix de notre sang. On demande un Parti qui place son peuple au-dessus des profits. On demande un Parti qui ne ferme pas les yeux sur des jeunes hommes qui luttent pour respirer quand ils doivent monter un escalier. On demande ces choses, à voix haute, tant qu'il reste de l'air dans nos poumons pour le faire.

SCÈNE DEUX

Avril 2013. ZHANG LIN et ZHANG WEI. Lèvent les yeux vers une caméra de surveillance qui a été installée sur le mur devant l'appartement de ZHANG LIN.
ZHANG WEI est furieux.

ZHANG WEI (*en mandarin*). Tu vois ça ?

ZHANG LIN (*en mandarin*). Oui, j'ai vu. Je suis désolé.

ZHANG WEI. Qu'est-ce qui ne va pas chez toi ? Ma secrétaire t'a vu au parc !

ZHANG LIN. Il y avait beaucoup d'autres gens aussi.

ZHANG WEI. Et ils ont tous retrouvé une caméra de surveillance devant chez eux en rentrant ?

ZHANG LIN. Je suis désolé, Zhang Wei.

ZHANG WEI. Je suis parti du bureau, personne ne voulait ne serait-ce que me regarder dans les yeux, j'avais l'impression d'être contagieux.

ZHANG LIN. Le Parti ne te fera pas de mal.

ZHANG WEI. Je préférerais être battu, je pourrais supporter d'être battu, ce serait mieux que ça, mieux qu'être inemployable pour le reste de ma putain de vie. Je ne trouverai plus de boulot maintenant, tu le sais ça, n'est-ce pas ? Je vais devoir quitter la ville.

ZHANG LIN. Tu pourrais rendre visite à Benny. Tu auras un visa sans problème comme ça. Dis-leur juste que tu rends visite à Benny. Puis c'est la vérité. Assure-toi de faire semblant que tu vas rentrer.

ZHANG WEI. Je ne peux pas vivre avec des gens comme ça, tu sais ce qu'ils racontent sur nous ? Et toi ? Qu'est-ce que tu vas faire ?

ZHANG LIN. J'ai Joe.

ZHANG WEI. Oui clairement, le fantôme qui ne rappelle pas. Les Américains, ils ne comprennent pas le Guanxi.

ZHANG LIN. Celui-là, si. Je lui ai appris. Il m'a demandé de l'épouser, je t'ai dit ?

ZHANG WEI. J'espère que tu as dit ce que tu avais sur le cœur, j'espère que ça valait la peine, de faire ça.

ZHANG LIN. On voulait les mêmes choses avant.

ZHANG WEI. Oui. Je sais. Et puis après, tu t'es réfugié dans ton lit, comme un petit garçon. Et je suis allé travailler, comme un homme.

Rappelle-le.

ZHANG LIN. Je l'appellerai en rentrant.

ZHANG WEI. Les Américains. Je déteste les Américains. Leurs dents sont trop blanches.

ZHANG WEI part. ZHANG LIN lève les yeux vers la caméra de surveillance. Il s'en approche. Regarde directement l'objectif. Cadrant son propre gros plan. Puis il sort doucement son téléphone et prend une photo de la caméra de surveillance.

SCÈNE TROIS

Mai 2013. Quelque part près d'une nasse policière, New York.
TESS entre. Elle semble pleurer, ses larmes coulent, mais son attitude, bien qu'agacée, n'a rien de triste. Elle est enceinte de six mois mais porte une robe ajustée, une veste, et des talons aiguilles. Elle cligne des yeux vivement, elle a mal.

TESS. Putain de merde putain merde

Elle distingue la silhouette de JOE mais n'arrive pas à le voir clairement.

Excusez-moi ? Excusez-moi ? Vous pouvez m'aider ?

JOE, absorbé par son appareil photo, un numérique cette fois, plutôt que l'appareil argentique qu'on l'a vu utiliser, ne l'entend pas. Elle passe sa main sur ses yeux pleins de larmes. Siffle fort, JOE se retourne, la voit. Envisage de partir. Ne part pas.

JOE. Salut. Tess. Salut.

TESS. C'est qui ?

JOE. C'est moi, c'est Joe –

TESS. Joe ? Tu veux dire... Joe ?

JOE. Joe Schofield.

TESS. Oh mon Dieu –

Il s'approche d'elle, remarque qu'elle est enceinte ; ses yeux larmoyants.

JOE. Qu'est-ce qui s'est passé ? Ça va ?

TESS. Oh, c'est, non c'est juste du gaz lacrymogène, ça / va –

JOE. Merde, tu veux de l'eau –

TESS. Non, il faut mettre du lait – on t'a jamais gazé ?

Elle lâche son sac, sort une brique de lait du sac de courses, essaye de l'ouvrir.

JOE. Juste socialement.

TESS. Tiens, aide-moi. Attends –

Elle lui passe la brique de lait. JOE l'ouvre, TESS enlève sa veste, fouille dans son sac à main, sort un poncho imperméable, le secoue, passe le poncho par-dessus sa tête pour protéger sa robe.

JOE. C'est déjà arrivé ?

TESS. Ouais, un peu. Ok. Tu peux, tu peux le verser maintenant.

TESS se penche en arrière. JOE, hésitant, verse le lait sur ses yeux, en essayant d'éviter son ventre.

JOE. Ça pique ?

TESS. C'est du gaz lacrymo, Joe.

Elle rit. JOE la prend en photo.

Tu viens de me prendre en photo ?

JOE. Désolé. L'habitude. Je croyais que tu étais rentrée en Angleterre.

TESS. J'ai eu un sursis. Trouvé un nouveau contrat, Tesco, c'est une boîte britannique, ils se sont installés ici, ils ont tout foiré, en essayant de vendre des rouleaux de PQ par paquets de quatre alors que les Américains veulent les acheter par lots de quarante, ce genre de totale incompétence de base.

JOE. Alors qu'est-ce que tu fais ici ?

TESS. Ça c'est juste un projet parallèle, parascolaire. Bénévole. Je leur donne un coup de main, un peu de profilage simple, pour augmenter leur impact.

JOE. Tu travailles pour... une multinationale et une manif anticapitaliste ?

TESS. C'est ça.

JOE. C'est bien. Enfin, c'est un peu schizophrène –
TESS *rit*. Hein ouais ! Ils n'arrivent pas à me cerner, c'est trop drôle.

JOE. Ben en tout cas. Félicitations.

TESS. Pourquoi ?

JOE. Le – le bébé.

TESS. Ah, c'est vrai, ouais. Merci.

JOE. Qu'est-ce que. Enfin, c'est comment ?

TESS. Ça va. J'étais tout le temps malade pendant genre, cinq mois mais j'ai des cheveux comme une putain de pub Pantene, alors. Tu sais, pain noir, pain blanc.

JOE. Tu crois que – enfin c'est pas dangereux ? D'être ici ?
TESS. Oh, le médecin dit qu'il est vraiment bien installé maintenant. Alors comment ça va, t'as l'air en forme, t'es en forme ?

TESS *sort un paquet de chewing-gum, se concentre pour en sortir un morceau*.

JOE. Euh, ouais. Bien. Rien de, tu vois, je, je suis avec quelqu'un, Heidi.

TESS. Hm hmm, c'est super, tu veux un chewing-gum ?

JOE. Non merci. Elle est mannequin. Pas genre, podiums ou tout ça. Mannequin mains.

TESS. Ah, d'accord. Pardon, quoi ?

JOE. C'est comme un mannequin photo classique mais que pour des bijoux, ou du vernis à ongles.

TESS. Ok. C'est. Alors elle a de jolies mains ?

JOE. Ouais, non elles sont... jolies. Des jolies mains.

TESS. Vous habitez ensemble ?

JOE. Ouais. Ça revient moins cher.

TESS. Les quatre mots que toute femme rêve d'entendre !
« Ma chérie... ça revient moins cher ».

Non, mais c'est super ! Je suis vraiment, bravo, alors dis, t'as une exposition bientôt, non ? Howard Greenberg, très sympa, j'ai vu l'affiche.

JOE. Ouais. Ils m'ont contacté il y a deux ans mais j'étais pas. J'étais pas certain de vouloir, mais maintenant, / je suis –

TESS. Maintenant t'es fauché.

JOE *rit*. Maintenant je suis fauché, c'est ça. Non, enfin, je le suis mais aussi je crois que si ça fait que les gens les regardent alors... le vernissage est la semaine prochaine, j'adorerais que tu, enfin si tu pouvais venir je serais. Ça me ferait vraiment plaisir. Je peux t'envoyer une invitation.

TESS. Ouais. Merci. Je verrai.

JOE. Parce qu'en fait c'est, je sais que l'affiche doit donner l'impression que c'est un peu clinquant et tout –

TESS. Parrainé par American Express.

JOE. Ouais, ça c'est la galerie, c'est pas moi, je veux dire que j'ai pas –

TESS. Ouais mais tu es *dans* la galerie, pas vrai ? Ils t'ont pas, genre mis un pistolet sur la tempe, « On veut voir ton portfolio ! »

JOE. Non. Non ils n'ont pas fait ça.

TESS. Tu vas avoir un de ces gros catalogues luisants de table basse ?

JOE. Tout à fait. Je t'en filerai un si tu viens.

TESS. Ben. Ouais, envoie l'invitation.

JOE. Tu peux venir avec ton... le père, j'adorerais le rencontrer.

Une très longue pause.

Ah. Ah. D'accord.

TESS. J'ai essayé de t'appeler, j'ai appelé... pas mal de fois, lorsque / j'ai –

JOE. Ouais, je sais, j'ai juste. Je suis devenu un peu, après notre, j'ai voyagé. À travers le pays, pendant. Longtemps, désolé, je suis juste... je suis juste...

TESS. Je voulais pas laisser un pauvre message. Et je savais ce que tu... penses de, tu as été très clair là-dessus. Et moi je croyais que je ne pouvais pas. En avoir. J'ai un, ben ils appellent ça un « environnement hostile », alors, ouais. Félicitations. Pour la ténacité de... ton... sperme... Pardon, c'est complètement con de, écoute tu n'as pas besoin de – j'ai quelqu'un, dans ma vie, il s'appelle Mike, alors tu n'as pas besoin de –

JOE. Je peux... ?

Il fait un geste. Elle fait oui de la tête. Il pose sa main sur son ventre. La laisse là.

TESS. Si tu attends qu'il bouge, laisse tomber. C'est une incroyable feignasse.

Le téléphone de JOE sonne. JOE enlève sa main. Regarde le téléphone. Le range de nouveau.

Tu veux répondre ?

JOE. Non. Non, c'est juste Zhang Lin, / écoute.

TESS. Ça ne m'embête pas. Il appelle de loin, tu / devrais –

JOE. Je t'ai dit, t'en fais pas, je le rappellerai, écoute, je te l'aurais dit de toute façon :

TESS. Non, ne, / tu n'as pas besoin de –

JOE. Tu me manques. Je n'arrive pas à – je pense à toi tout le, alors je veux dire, je sais que le timing est un peu, et ce type, Mike, il a l'air super – et je sais que j'étais pas, qu'on s'est rencontrés à un moment où j'étais – mais c'est nos vies ça, non, c'est nos vies alors s'il y a, même si tu, tu sais, juste un café ou quelque chose, même s'il y a une toute petite, tu sais, trace / de –

TESS. Joe –

JOE. Je sais.

132

TESS. Parce que –

JOE. Je t'aime.

TESS. Non.

JOE. Non je sais, j'avais juste besoin de. C'est juste que, je devais. *JOE embrasse TESS. Elle le laisse faire. Se dégage. TESS regarde ailleurs.*

TESS. Il faut que j'y aille. J'ai une réunion. Je pue le lait. Ma mère dit que j'ai intérêt à m'y habituer.

Tu as fini par le retrouver ?

JOE. Il est mort, Tess.

JOE porte son appareil à son œil, la prend encore en photo. Pause.

Tu es tellement belle. Exactement comme je t'imaginais.

SCÈNE QUATRE

Une galerie, dans le centre de Manhattan. Des photos de manifs aux murs. La photo prise par JOE de l'homme au char. À côté d'un gros plan de TESS, souriante, avec du lait qui coule sur son visage. Des applaudissements accueillent JOE, il s'approche du microphone, agrippé à ses notes.

JOE. J'ai passé beaucoup de temps récemment, à m'excuser. Pour des choses que j'ai faites. Pas faites. Des choses que j'ai demandé à d'autres gens de faire. Pour ce que je suis, en général, je suppose. Ce qui est, ben, c'est pas nouveau pour moi. Alors c'est un plaisir de me tenir ici devant vous, et de pouvoir dire, ben, ceci : voici des images que j'ai prises.

133

Il jette un œil derrière lui, fait un geste vers la photo de l'homme au char. Un tout petit temps puis, il regarde de nouveau l'assemblée.

Et de toutes les choses que j'ai faites, je ne m'excuse pas pour celles-là.

JOE bévite. Puis plie ses notes, boche la tête, quitte l'estrade. Applaudissements incertains. MEL s'approche, portant un bandeau sur un œil. Les hommes se regardent. Contents de se voir, mais hors de question de se l'avouer. MEL désigne l'homme au char.

MEL. Je connais le gars qui l'a prise. C'est un peu un connard.

JOE. Bonjour, Mel.

MEL. Et il est infoutu d'écrire un discours.

JOE. Ouais ben, tu seras jamais photographe. Qu'est-ce qui s'est passé ?

MEL. Un insolent éclat d'obus syrien m'a mordu.

JOE. Merde.

MEL, *pirate*. Rrarr. T'aurais dû rester. La fête est devenue intéressante après ton départ.

JOE. C'est – Tu as perdu l'œil ?

MEL. J'ai l'orbite comme du foie haché. Tu veux voir ? Ça fait flipper les enfants à mort.

JOE. Non, j'ai pas envie – c'était comment ?

MEL. Ça a fait un mal de chien après. J'avais pas idée de ce qui m'était tombé dessus pendant. L'instant d'avant je me sentais très vivant. Enfin bref, je suis juste venu pour te voir dans toute ta splendeur.

JOE. Ben, merci. C'est assez splendide, pas vrai ?

BENNY se précipite vers eux. Ignore MEL, serre la main de JOE avec enthousiasme. Tenue décontractée, sportswear américain, et une paire de Nike toutes neuves.

BENNY. Salut mec, je suis Benny. Mon oncle est un ami à toi, Zhang Lin ? On était censés se voir chez Peter Luger !

JOE. Salut, ouais, ouais. Content de te rencontrer.

MEL s'éclipse.

Tu t'en vas ? Tu veux pas rester boire un verre ou quelque chose ?

MEL. Nan. Mes amis de l'Association automobile n'apprécieraient pas.

JOE. Ah. Ok mais, tu n'as pas – je veux dire, tu as pensé quoi, de, de l'exposition ?

MEL. J'en pense. J'en pense que c'est une putain de vitrine, gamin.

MEL s'en va. JOE se retourne vers BENNY.

JOE. Merci d'être venu, je voulais t'appeler mais, je suis désolé pour ce soir-là.

BENNY. Oh mec, t'inquiète. Ta petite amie, euh, Tess ? Une femme charmante. Elle a mangé un steak d'un kilo, à l'aise !

Il lève sa main pour que JOE tape dedans.

JOE. Ouais, on s'est séparés.

BENNY baisse sa main. Fait un geste vers l'image de l'homme au char.

BENNY. Ouais alors super photo, mec. Énorme. Alors combien ?

JOE. La galerie fixe les prix. Je pense que celle-là est à environ huit mille dollars.

BENNY. Ok, et il y a un peu de marge de manœuvre là-dessus ?

JOE. Bien sûr. Je peux te la faire à neuf mille.

BENNY. Écoute, mec, j'ai jamais acheté d'art avant, je / sais pas –

JOE. Je suis désolé. C'était. Alors tu es à Harvard, c'est ça ?

BENNY. J'ai eu mon diplôme l'été dernier. La fac me manque, mec, la fac c'était génial ! Je travaille pour une compagnie pétrolière maintenant, c'est genre *le diable* mais ils m'ont aidé à avoir une carte de séjour alors je dois tenir un peu quoi – hé ! Ba !

ZHANG WEI *est entré, l'air un peu perdu, BENNY lui fait bonjour de la main. ZHANG WEI serre la main de JOE, formel.*

T'as déjà rencontré mon père, pas vrai ?

JOE. Ouais, uh nín hao ma ? (Comment ça va ?)

WEI. Hái hao. (Comme ci comme ça) Ní hao ma ?

JOE. Hén hao. (Très bien)

ZHANG WEI *tend un iPod à JOE. ZHANG WEI parle à BENNY en mandarin. Fait signe à BENNY d'expliquer.*

BENNY. Alors Zhang Lin lui a demandé de te donner ça. Il veut que tu l'écoutes. Il dit de te dire : « J'espère que cette histoire est suffisamment importante ».

ZHANG WEI *parle très rapidement en mandarin. JOE essaye de suivre, regarde BENNY.*

JOE. Mon mandarin est vraiment – je suis désolé, qu'est-ce qu'il dit ?

BENNY. Juste que, il dit que c'est génial d'être ici et, qu'il est fatigué du décalage horaire, t'inquiète.

JOE. Je voudrais savoir.

BENNY. Ah, mais c'est super gênant mec.

Il s'adresse à ZHANG WEI en mandarin, « Je t'ai demandé de pas faire ça, papa ». Se tourne vers JOE.

Il dit qu'il se demande ce qui ne va pas chez toi. Il dit que son frère a fait Guanxi avec toi. Tu as pris son hospitalité et ses cadeaux et son amitié et en as profité. Quand ton tour est arrivé tu, genre, l'as laissé tomber. Il voulait ton aide et tu l'as même pas rappelé. Il est en colère et déçu. Il dit que t'es ni est ni ouest, c'est genre, une insulte assez forte. Merde, désolé, mec.

ZHANG WEI *parle de nouveau en mandarin.*

BENNY. Il aimerait aussi que je te dise, quelle magnifique exposition. Tu es clairement un homme très talentueux.

ZHANG WEI *dit au revoir d'un signe de la tête, et s'en va.*

Désolé, mec. Il est, genre, enfin tu vois quoi je l'aime, mais il peut être un peu un con.

JOE. Non, ça va.

BENNY (l'homme au chat). Tu sais je crois que mon père le connaissait.

JOE. Ouais, ben, ton oncle a aussi dit qu'il le connaissait.

BENNY. Quand j'étais petit, j'étais le seul enfant à l'école au courant du six quatre. Il avait cette toute petite copie de cette image, et il la sortait, s'asseyait par terre à côté de mon lit avec une bougie et il faisait –

BENNY *rit. Tend une cigarette à JOE. Commence à s'en rouler une.*

Il montrait l'homme au char du doigt et faisait : « Cette petite face de chien ! Cette petite face de chien a failli me faire tuer ! »

JOE *lève les yeux brusquement. BENNY secoue la tête, continue de rouler sa cigarette.*

Sur le coup j'étais genre –

JOE. Face de chien ?

BENNY. Ouais, c'est un nom de lait, genre une coutume chinoise. Écoute, alors huit mille, c'est totalement cool, je veux dire c'est un investissement, pas vrai ? C'est genre, profite de tes billets verts tant que tu peux, mec. Bientôt tout sera en Yuan. On arrive, bande de petites frappes !

JOE. Quoi ?

BENNY. C'est une blague, mec. Une petite blague... genre sur l'économie –

JOE. Excuse-moi. Je dois appeler quelqu'un.

JOE *s'éloigne rapidement, impatient, sort son téléphone. Compose un numéro, attend. Lumières sur ZHANG LIN,*

dans son appartement à Pékin, qui répond au téléphone. Il est assis, en train de petit-déjeuner.

JOE. C'est Joe.

ZHANG LIN. J'ai eu des soucis avec ma ligne téléphonique. JOE. Hm hmm, écoute – je viens de voir Zhang Wei. Et j'ai rencontré ton neveu. Benny.

ZHANG LIN. Zhang Wei t'a donné quelque chose ?

JOE. Ouais. Je l'ai pas encore écouté mais. Ça dit. Ce que je pense –

Un GARDE DE LA SÉCURITÉ NATIONALE passe derrière ZHANG LIN, fouillant son appartement. ZHANG LIN l'observe.

ZHANG LIN. Oui, il y a eu des interférences sur la ligne. Ça m'a causé des soucis donc notre conversation devra sans doute être un peu... courte. Tu me suis ?

Joe ?

ZHANG LIN *prend une bouchée de nourriture.*

JOE. Ouais, Zhang Lin, je suis tellement. Je suis / tellement – ZHANG LIN. Ta photo m'a donné l'air important.

J'en avais peur.

Les gens qui regardent ton image, et voient quelque chose. Et tu essayes mais tu n'arrives pas à voir ce qu'ils voient. Seulement ce qui s'est passé avant, ce qui s'est passé après. Il n'a jamais été moi. Seulement un homme qui me ressemblait un peu.

Et j'avais tellement envie de lui ressembler.

JOE. Il y a tellement de trucs que je veux te demander.

ZHANG LIN. Oui. Une autre fois, peut-être ? J'ai de la compagnie.

JOE. Il est quelle heure là-bas ?

ZHANG LIN. Sept heures trente. Tu gâches mon petit déjeuner. JOE. Ouais ? Tu manges quoi ?

ZHANG LIN. Pour le petit déjeuner ?

JOE. Ouais.

ZHANG LIN. Des beignets.

JOE. Avec du congé ?

ZHANG LIN. Non, je déteste le congé. Avec du lait de soja.

Le GARDE se tient au-dessus de ZHANG LIN. Tend la main. ZHANG LIN lève les yeux vers lui.

JOE. Sucre ou salé ?

ZHANG LIN trempe son beignet dans le lait. Croque dedans, les yeux toujours levés vers le GARDE.

ZHANG LIN. Sucre.

Le GARDE prend le téléphone des mains de ZHANG LIN. La connexion est coupée. ZHANG LIN s'essuie la bouche, prend les affaires qu'on l'a autorisé à amener avec lui, dans deux sacs de courses.

JOE. Zhang Lin ? Zhang Lin, allo ?

Noir progressif sur ZHANG LIN, alors qu'il quitte son appartement, suivi du GARDE, un sac de courses dans chaque main. Les mains tremblantes, JOE met les écouteurs de l'iPod. Écoute l'enregistrement.

ZHANG LIN (voix off). Le 1^{er} mai. 1989.

JOE appuie sur les touches, impatient. Avance rapide sur la bande. JOE s'arrête, lance l'enregistrement. Noir soudain. Chaos. Place Tiananmen, 1989. 5 juin. ZHANG LIN entre. Torse nu, éclaboussé de sang, il s'entoure de ses bras. Une INFIRMIÈRE entre en courant

INFIRMIÈRE. Ils ont arrêté de tirer, vous devriez rentrer chez vous !

ZHANG LIN. Excusez-moi – c'était – la femme, que vous venez de – c'est ma femme. (Plus fort) C'est ma femme. S'il vous plaît. C'est ma femme.

INFIRMIÈRE. Où est votre chemise ?

ZHANG LIN réfléchit. Je l'ai déchirée. Pour faire des bandages.

INFIRMIÈRE. Attendez là.

Elle part en courant. ZHANG LIN grelotte, il passe sa main sur son visage, il y a du sang, il le regarde fixement.

L'INFIRMIÈRE revient en courant, serrant dans ses bras un tas d'affaires.

Tenez, vous ne pouvez pas rentrer comme ça.

Elle sort une chemise blanche de la pile, lui donne. Il essaye de la lui refourrer entre les mains.

ZHANG LIN. C'est à qui ça ? J'en veux pas.

INFIRMIÈRE. Vous voulez ses affaires ? C'est juste, sa robe, sac. Chaussures. Les bijoux, ça vous allez les prendre.

Elle pousse ces objets dans les mains de ZHANG LIN, prend deux sacs en plastique dans sa poche, puis s'agenouille par terre et met les affaires de LIULI dans les sacs de courses.

ZHANG LIN. Et pour. Et pour le corps.

L'INFIRMIÈRE secoue la tête, avec douceur. ZHANG LIN comprend.

INFIRMIÈRE. Ça va aller ?

ZHANG LIN. Je crois. Je crois que je vais aller marcher.

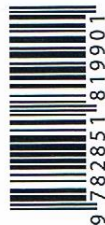
L'INFIRMIÈRE part en courant. Avec des gestes lents, automatiques, ZHANG LIN enfle la chemise blanche. Hébété, ramasse les sacs. Se tourne vers nous. Regarde devant lui, un sac de courses dans chaque main, remplis des derniers vestiges de LIULI. On regarde, pour la première fois, l'homme au char de face.

Changement de lumière. ZHANG LIN marche, entre dans la galerie. Il a atteint l'avenue. ZHANG LIN se tourne. Son dos, une vue qu'on connaît mieux. Les chars s'approchent.

ZHANG LIN se met sur le chemin du char. Les mouvements de ZHANG LIN sont synchronisés avec la projection du vrai film de l'homme au char.

Chimerica est une exploration à plusieurs voix des relations politiques entre la Chine et les États-Unis, et de leurs économies liées par des intérêts néolibéraux. Point de départ, « l'homme au char » avec ses sacs plastique face à une colonne de tanks, place Tiananmen en 1989. Joe, un jeune photo-journaliste américain réalise alors un cliché depuis sa chambre d'hôtel. En 2012, vingt-trois ans plus tard, Joe couvre l'élection présidentielle, apprend que l'homme au char pourrait être vivant et se met en quête de cet inconnu. Lucy Kirkwood explore le mystère entourant l'identité de cette image iconique des relations internationales.

Lucy Kirkwood est une auteure et scénariste anglaise, née en 1984 à Londres. Elle est affiliée au Clean Break, une compagnie théâtrale féministe. En 2014, *Chimerica* remporte le Susan Smith Blackburn Prize. En 2018, elle est élue membre de la Royal Society of Literature, s'imposant comme l'une des auteures les plus prometteuses de sa génération.



9 782851 819901

15 €

ISBN : 978-2-85181-990-1